Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL-JUIN 1958
58e ANNÉE - No 2

Humanisme et Rhétorique

LA SURVIE LITTÉRAIRE DES RHÉTEURS ANCIENS

Épisodes et repères

L'actuelle déchéance du concept de « rhétorique », et donc la méconnaissance des principes qui le fondent, ayant, dirait-on, gagné les siècles à reculons, retardent, en France surtout, l'étude de cette antique discipline dans son action historique depuis la Renaissance. Pourtant, les rares travaux consacrés à la question — celui de Daniel Mornet, par exemple : *La Clarté française*, 1929, — font bien entrevoir la vanité du mépris où l'historien des idées tient de nos jours le rôle millénaire de la Rhétorique.

Il semble bien, en effet, que la vieille *techné* d'Aristote comporte un certain nombre de « constantes » qu'elle puisa au plus profond de la personnalité humaine, qu'elle cristallisa en maximes génératrices d'impulsions irrésistibles, et qu'elle rendit du coup essentielles à l'éloquence, comme à la littérature où, par des processus encore mal définis à ce jour, elles entraînent des conséquences souvent décisives pour l'orientation et l'insensible métamorphose des idées et des formes, des courants, des écoles.

Avant d'entreprendre cette démonstration, tout un travail préliminaire s'impose qui prouverait à l'évidence la singulière vitalité de la Rhétorique. Il faudrait donc examiner la diffusion et l'action de plusieurs groupes d'écrits par quoi cette discipline envahit l'Europe scolaire, et mieux que scolaire, jusqu'en plein romantisme : les compilations textuelles qui prétendent refondre les théories des grands maîtres d'antan en un corps de doctrine indivise, ainsi que l'entendirent le P. Cyprien Suarès en 1565 et, après dix autres, J.-A. Amar, à la veille d'*Hernani*, en 1829 ; la troupe confuse des véritables traités plus ou moins « originaux », mais à intense circulation européenne, par dizaines, — Fichet, Vivès, Nuñez, Vossius, — et des simples manuels, par milliers, sans doute ; enfin les systèmes d'esthétique littéraire et les *Cours de Littérature*, de Du Bellay à Du Bos, à Batteux, à Marmontel, à La Harpe....

Mieux que simplement présente, la Rhétorique entend demeurer vivante, et même rajeunir. Elle agit donc, évolue avec les époques, épouse leurs querelles, leurs exigences. Il apparaît dès lors légitime de se demander, toujours au préalable, si — tout comme le fonds collectif, souvent anonyme, de la doctrine, — ses grands inventeurs et ancêtres, à force d'éprouver eux-mêmes les vicissitudes de l'histoire, ont pareillement réussi à survivre. C'est à l'examen de cette seule proposition que procèdent rapidement les pages ci-après.

Je pose d'emblée que la survie individuelle des grands rhéteurs jusqu'en plein romantisme est un fait historique, et que ces survivants notoires se voient néanmoins traiter avec la même indifférence par les historiens, lesquels n'en parlent qu'incidemment, ou par allusion, en marge d'autre chose [1]. La moderne « fortune » de ces Anciens, privée de références humaines immédiates, et réduite, de ce fait, à un jeu apparemment aride d'idées pures, ne présente pas, aux yeux du chercheur, le même intérêt que celle d'un théoricien moderne : par une fâcheuse contamination des termes, l'aridité de la matière entraîne à mal augurer de l'étude qu'on lui consacrerait. De plus, en raison de la médiocrité des éléments d'information, épars dans une masse de textes dépourvus d'attrait, elle oppose aux entreprises de l'historien une résistance rebutante. Enfin, la plupart des préceptes rhétoriques, ayant rompu leurs attaches primitives, cheminent librement et passent trop souvent pour originaux : leur identification, leur restitution, demeurent parfois conjecturales, ou paraissent contestables. Ces particularités expliquent jusqu'à un point que l'on tarde à établir la courbe historique des grands rhéteurs en France et en Europe. Il n'en reste pas moins que cette étude, même ingrate, importe beaucoup à l'histoire des idées littéraires, et qu'il est imprudent de la déclarer d'avance inopérante.

Platon. Aristote. — On n'a pas attendu l'*Essai* d'Émile Egger (1850 et 1886), ni même la thèse latine de J. F. A. Berger (1840), pour discuter en France la Rhétorique platonicienne. Certes, la traduction des textes essentiels tarde à venir : le premier *Gorgias* français, par l'abbé Grou, est de 1770, et circule peu ; et il faut attendre Victor Cousin pour obtenir un premier *Phèdre*. On les lisait cependant,

1. Je l'affirme catégoriquement quant aux siècles modernes, en France ; voir cependant, pour le classicisme, J. Cousin, in *R. des Cours et Conférences*, 1933 ; et quelques rapides références concernant le préromantisme, dans un mémoire académique de K. Dockhorn, Göttingen, 1949. — Je précise, d'autre part, à titre indicatif, que l'action des grands rhéteurs dans divers pays a été mieux reconnue pour le moyen âge, — C. S. Baldwin, New York, 1928 ; Th. M. Charland, Paris-Ottawa, 1936 : E. R. Curtius, in *Deutsche Vierteljahrsschrift f. L. und G.*, 1938 ; R. McKeon, in *Speculum*, Cambridge, Mass., 1942, etc. — et pour la Renaissance, — D. L. Clark, New York, 1922 ; C. S. Baldwin, New York, 1939, etc. — Voir aussi, pour l'ensemble, des sondages plus ou moins poussés chez W. Rhys Roberts, London, 1928, et surtout chez K. Borinski, Leipzig, 1914 et 1924.

depuis des siècles, en latin, ou en grec. Ramus et son école, puis Rapin, Fleury, Dacier, Gibert, en font grand cas [1]. Dans son premier *Dialogue sur l'Éloquence* (1718), Fénelon les résume rapidement et en approuve fort la doctrine, où Socrate et Platon font si magnifiquement valoir, contre les Sophistes, les beautés et les ressources de la véritable rhétorique. D'ailleurs, qu'on la rapporte ou non à son créateur, cette doctrine occupe, dans la controverse sans fin que l'on mène en France sur la nature, les moyens et les fins de la persuasion oratoire, la place qui lui revient de droit. On l'adopte, on la repousse, on tente de l'interpréter : cette oscillation, dans un tel problème, revêt à mes yeux un grand sens historique, et semble mériter un examen attentif.

L'histoire de la *Rhétorique* d'Aristote — trop souvent et si injustement sacrifiée à la *Poétique* de ce grand homme — n'est guère plus avancée. Voilà pourtant une mine d'idées capitales, dont la Poétique elle-même et l'Esthétique en général feront leur bien, à plus d'un titre. On l'admire depuis toujours, et parfois on la vénère, comme un texte sacré : le P. Rapin tenait ses préceptes pour « infaillibles », au point d'en recommander la « méditation perpétuelle » [2]. Sa traduction par François Cassandre (1654) arrachait, en 1674, un cri d'admiration à Boileau lui-même : « j'avoue franchement que sa lecture m'a plus profité que tout ce que j'ai jamais lu en ma vie » [3]. Gibert, Voltaire [4], apprécient de même cette traduction, qui restera en usage jusqu'en 1822, quand Étienne Gros donnera la sienne. A côté des éditions grecques et latines, de plus en plus rares depuis la Renaissance, on multiplie les extraits en latin, — le recueil du P. Cyprien Suarès en 1565, les *Praeceptiones* de trois professeurs, dont Charles Rollin, en 1717, le résumé dialogué de Gibert, en 1730 [5]. Quant au fond, on n'en finirait plus de relever les éloges dont on la comble, de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, à La Harpe, à Lemercier, — à Sainte-Beuve, en 1849 : « Quel plus exact et plus souverain classificateur qu'Aristote ? C'est l'analyse et presque la loi littéraire dans sa perfection... » [6].

Cicéron. — Non moins éclatante apparaît la fortune historique

1. Cf. B. Gibert, *Jugemens*, 1713, t. I, p. 6 et suiv., qui extrait copieusement Rapin, Dacier et Fleury, et les juge, ainsi que Platon.

2. René Rapin, *Œuvres*, Paris, 1684 ; t. I, p. 28, et t. II, p. 4.

3. Boileau, *Préface* au *Traité du Sublime*, dans *Œuvres diverses*, 1674, in-8° (ce passage ne figure pas dans l'éd. in-4°, de la même année). — Boileau a eu entre les mains le ms. de la 2e éd. de Cassandre, qui allait paraître chez Thierry, un an plus tard.

4. B. Gibert, *Jugemens*, t. I, 1713, p. 62 et 83. — Voltaire, en tête du *Siècle de Louis XIV*, éd. Garnier, t. XIV, p. 49.

5. B. Gibert, *Rhetorica juxta Aristotelis doctrinam dialogis explanata*, Paris, 1730.

6. Sainte-Beuve, sur le *Cours* de Saint-Marc Girardin, *Caus. du L.*, 3e éd., t. I, p. 14. — Il est vrai qu'il prête ces paroles à Girardin, mais le contexte montre qu'il y souscrît volontiers. Cependant, après les travaux d'E. Gros (1835) et d'E. Havet (1846), nous sommes entrés dans une autre ère, celle des recherches savantes, à base de philologie.

de Cicéron, dont les divers traités semblent tout envahir. L'énorme controverse européenne autour du *Ciceronianus* (1528) d'Érasme, qui met aux prises les meilleurs, — dont J. C. Scaliger, Juste-Lipse, Ramus, — et retentit jusqu'au siècle suivant, comporte nombre d'implications proprement rhétoriques [1]. Rabelais pratique le *De Oratore* et en tire grand parti, semble-t-il, dans son œuvre [2]. *La Deffence* de Du Bellay est toute imprégnée des leçons du rhéteur, dont la présence n'est pas moins facile à déceler chez Sebillet, chez Peletier, chez dix autres, jusqu'à Rollin (1726, etc.), qui le met en coupe réglée, jusqu'à l'abbé A.-G. Girard (1787, etc.) qui, explicitement ou non, l'évoque une bonne soixantaine de fois. Cependant, la recension des textes, depuis la médiocre édition de D. Lallemand (1768), avance plus lentement qu'ailleurs, qu'en Allemagne, par exemple. On multiplie du moins les extraits — ceux que nous connaissons déjà, puis ceux du P. Le Jay, qu'Amar réédite encore en 1809, ceux surtout, excellents, d'Alletz, en 1766 [3]. Les traductions se multiplient au XVIII^e siècle — l'*Orateur* de l'abbé H. Colin, en 1737, excellent et fort répandu ; la médiocre version des Desmeuniers, 1783, en attendant le recueil Fournier, en 1816. Et les jugements d'abonder, minutieux, sur chaque traité en particulier et, généralement enthousiastes, sur l'ensemble. Si d'aucuns appuient sur le peu d'originalité d'une doctrine qui ne serait qu'un écho d'Aristote, Rapin avait admis que le *De Oratore* met en art des choses « qui n'y ont pas encore été réduites », et c'est son opinion qui l'emporte, — chez La Harpe, entretenant longuement son public du Lycée, à la veille de Thermidor, des deux principaux traités de Cicéron ; chez le compétent Dussault, en 1805 : « ... je crois entendre l'éloquence même, qui nous révèle ses secrets » ; plus tard encore, chez Le Clerc [4].

Quintilien. — Les éléments de la « fortune » de Quintilien sont aussi nombreux que variés. Depuis la découverte de son texte intégral par le Pogge, en 1416, une avalanche d'éditions : on en a compté douze au XV^e siècle, plus de quatre-vingt au XVI^e, une quinzaine au XVII^e. Au siècle suivant, en Allemagne surtout, mais aussi en France, — Capperonnier, 1725 ; Pottier, 1812 ; Dussault, 1821-1825, — l'établissement du texte de l'*Institution* réalise de grands progrès. Aux abrégés collectifs que j'ai cités, s'en ajoutent de spéciaux, le

1. Cf. Croll, *Juste-Lipse et le mouvement anticicéronien...* Dans *R. du XVI^e s.*, II, 1914. — L'étude d'ensemble reste à faire.

2. Cf. G. O. Seiver, *Cicero's « De Oratore » and R.* In *PMLA*, sept.-déc. 1944, p. 656-671.

3. G. F. Le Jay, *Bibliotheca Rhetorum...*, 1725, t. I. — P. A. Alletz, *Praecepta rhetorices...*, 1766, recueil très riche et bien ordonné.

4. Rapin, *Réflex. sur l'Éloquence*, 1671 ; *Œuvres*, t. II, p. 3-7. — La Harpe, *Cours*, t. II, An VII, p. 344 et suiv. — Dussault, sur la nouvelle éd. de l'*Orateur* de Colin, *J. des Débats*, 8 nov. 1805. — J.-V. Le Clerc, *Œuvres complètes*, t. II-V, 1821.

latin de Rollin surtout, en 1715 [1], que l'on réédite encore en 1810, à Paris, en 1812, à Lyon. Dans cet amas, deux faits émergent : la traduction de l'abbé de Pure (1663) et surtout celle de l'abbé Gédoyn (1718), que l'on réédite sept fois, jusqu'en 1812. — D'autre part, c'est dans Quintilien que puisent l'essentiel de leurs leçons la plupart des traités modernes, — Le Gras surtout (1671) qui, avant d'en donner le « précis », l'a lu et relu plusieurs fois depuis « bon nombre d'années » ; Rollin, dont le *Traité des Études* (1726, etc.) n'est, dans certaines de ses parties, qu'un centon de l'*Institution* ; l'abbé Girard (1787, etc.), chez qui j'ai pu compter, ou dépister, quelque soixante-dix endroits tirés de ce même œuvre ; La Harpe qui, dès avant Thermidor, lui réserve, au Lycée, cent pages d'analyse et de citation ; Lemercier qui, en 1810, devise sur le même rhéteur pour le plaisir de l'auditoire mondain de l'Athénée [2]. L'*Institution* agit d'ailleurs, non seulement en surface, mais en profondeur, à preuve l'abbé Du Bos qui, en 1719, à la faveur d'une centaine de citations plus ou moins fécondantes, y trouvait le fondement, ou la confirmation, de plus d'une idée capitale, d'apparence toute moderne, et révolutionnaire [3]. Phénomène d'autant plus notable qu'il se développe dans une atmosphère européenne toute saturée de l'enseignement du rhéteur [4].

Là-dessus, un concert d'éloges, séculaire, avec à peine quelques fausses notes — Ramus, en 1549 ; Peletier, en 1555 ; Le Grand, en 1659 ; Buffier, en 1728, qui, tout en tirant parti de l'*Institution*, bou-

1. L'histoire du texte et des abrégés de l'*Institution* et, très rapidement, celle des jugements que l'on porte sur son mérite jusqu'à Bayle, a été esquissée par Ch. Fierville, *L'histoire de l'Instit. Orat...*, Paris, 1890, *Introduction*. — Dans l'*App. III* de cet ouvrage, on relève les endroits que Rollin n'a pas recueillis dans son abrégé. — Pour le moyen âge, cf. A. Mollard, *L'imitation de Quintilien dans Guibert de Nogent*, et *La diffusion de l'Instit. Orat. au XII^e s.*, dans *Le Moyen Age*, 1934, p. 81-87 et 161-175 ; ainsi que P. Lehmann, *Die Inst. Orat. des Quintilianus im Mittelalter*, dans le *Philologus* de Leipzig, 89, 1934, p. 349-383. — Cf. aussi E.-R. Curtius, *Europ. Lit.*, 1948, p. 436-438. — Voir, au début du présent article, la note où je nomme les auteurs de quelques travaux collectifs, de celui notamment que M. Jean Cousin a consacré au *Classicisme français* en 1933.

2. C'est Hoffman qui l'affirme, dans le *Journal de l'Empire* du 13 janv. 1810. — Les leçons de Lemercier sur Quintilien, et aussi sur Cicéron, ne figureront pas dans son *Cours*, imprimé sous la Restauration. — La Harpe, *Lycée*, t. II, p. 229 et suiv.

3. Cf. mes trois études sur Du Bos ; celle des *Mélanges Bonnerot*, 1954 ; celle de la *R. L. C.*, juillet-sept. 1956 ; celle de la *Rivista di Letterature Moderne e Comparate* de Florence, janv.-mars 1957. J'y relève aussi l'action de quelques autres grands rhéteurs — Cicéron, Longin, — sur la pensée de Du Bos.

4. L'*Institution*, en effet, n'agit pas moins en Allemagne, où elle imprègne l'esthétique du siècle. On l'y retraduit en 1755, après avoir réédité, en 1773, à Altenbourg, l'abrégé de Rollin. On sait que le jeune Goethe en tirait des notes pour ses Ephémérides ; cf. Curtius, *Europ. Lit.*, p. 70. — Frédéric II, dans sa vieillesse, en recommençait l'étude ; cf. Fierville, *o. c.*, p. xxv. — Il existe sur la question une étude de M^me M. Wychgram, *Studien zur Geltung Quintilians in der deutschen und französischen Lit. des Barock und der Aufklärung*, Langensalza, 1921. — A noter, pour la fortune européenne de Quintilien, qu'il est retraduit aussi en Angleterre (1774) et en Italie (1780), et que l'abrégé de Rollin est réédité à Londres par deux fois, en 1715 et en 1738, et *traduit* en espagnol, Madrid, 1799.

gonne [1]. Cependant, Luther l'admire, Érasme le cite à chaque pas dans ses ouvrages sur l'éducation et, en fait de persuasion oratoire, préfère ses préceptes à ceux de Cicéron [2]. Pour Du Bellay (*Deffence*, I, 9), il est le « grand aucteur de rhétorique », de même que pour Casaubon (1605), pour Le Gras.... Daniel Huet le tient en très haute estime ; et La Fontaine lui-même, qui le dit dans l'*Épître* (1674) qu'il adresse à ce personnage en lui faisant don du vieux *Quintilien* d'Orazio Toscanella (1566) ; et M^me^ de Sévigné, qui le lit.... Le témoignage de Bayle surtout (Art. *Quintilien*) porte loin : « il serait à souhaiter que tous ceux qui font des livres ne les composassent qu'après avoir lu celui-là avec beaucoup d'attention ». Mieux encore, le rhéteur apparaît à Du Bos comme un « grand Maître dans les ouvrages d'esprit », « quoiqu'il n'eût pas lu Descartes » ; et comme un « Écrivain judicieux » par excellence [3]. Diderot le traite, tout bonnement, de « grand écrivain », de critique « d'un goût exquis, juge sévère, mais impartial » [4]. Il demeure pour Chateaubriand « le judicieux Quintilien » [5]. Et si Stendhal fronde son ouvrage et le jette dans le même sac que ceux de Blair et du détesté La Harpe [6], l'enthousiasme de Jules Janin débordera pour ce « chef-d'œuvre » :

> Dans aucune nation, même parmi les nations chrétiennes, on ne saurait rien trouver de plus grand que l'enseignement de Quintilien ; jamais éloquence plus saine n'a été mise au service d'une plus sincère vertu. [...] C'est l'esprit, c'est la probité, c'est la science du livre de Quintilien qui ont veillé sur les générations passées, qui surveillent à cette heure les générations présentes : flambeau de goût et de génie que porteront en avant les générations à venir [7].

Et c'est Sainte-Beuve, en 1849, qui fournit le mot de la fin : « Le nom de Quintilien suffit pour exprimer, dans l'ordre critique, le modèle du scrupuleux, du sérieux, de l'attentif, l'idée du jugement même » [8].

Dans cette diffusion proprement universelle, un épisode se détache en pleine lumière, à savoir le rôle dominant que l'*Institution* joue

1. Dans ses *Rhetoricae Distinctiones*, 1549, Ramus prétend que tout, dans l'*Institution*, est vicieux, à commencer par les divisions. — Le Grand, préfacier de René Bary, *La Rhétorique fr.*, 2^e^ éd., 1659, trouve que l'étude de Quintilien n'est d'aucun profit pour les modernes. — Buffier, *Suite de la Grammaire françoise...*, 1728, t. I, p. 263-270.

2. Cf. sur ce dernier point, son *Ciceronianus*, éd. de Naples, 1617, p. 94.

3. Du Bos, *Réflexions*, éd. 1770, t. II, p. 46 et 124.

4. *Plan d'une Université...* (écrit en 1775-1776) ; *Œuvres*, éd. Assézat, t. III, p. 483. — Même dans la *Vie de Sénèque*, où pourtant il n'est pas de son avis, Diderot traitera ce « juge sévère » avec déférence ; *ibid.*, p. 188, 367, 370.

5. Art. sur la *Législation* de Bonald, déc. 1802, repris dans les *Mélanges litt.*, *Œuvres*, Garnier, t. VI, p. 436.

6. *Hist. de la Peinture en Italie*, 1817. Éd. Champion-Arbelet, Paris, 1924 ; t. I, p. 27, 104 ; cependant, p. 293 n., il transcrit en latin — d'après Luigi Lanzi ! — un passage (*Instit.*, XII, 10) sur la manière de Zeuxis. — Cf. aussi une curieuse allusion dans *Marginalia*, p. par H. Martineau, Paris, Le Divan, 1936, t. I, p. 359.

7. J. Janin, *Pline le Jeune et Quintilien*, 1846, p. 17 et 22.

8. Sainte-Beuve, *art. cité*, sur Saint-Marc Girardin.

dans l'enseignement de Port-Royal, où Lancelot, Nicole, le grand Arnauld, en font grand cas, et où le jeune Racine, en 1656, dans la ferveur studieuse de ses dix-sept ans et, sans doute, encouragé par ses maîtres, l'extrait copieusement et souvent le résume à la marge de sa copie. La réputation de vertu, digne d'un chrétien, que s'était acquise le grand éducateur païen, singularité que l'on fait valoir maintes fois au cours des siècles, — voyez surtout Lancelot et d'autres maîtres des Petites Écoles ; puis, Le Gras, dans sa *Préface*, 1671 ; puis, Rollin, dans la *Préface* de son abrégé, en 1715 ; etc. — explique le crédit qu'on lui accorde à Port-Royal et, plus généralement, dans les milieux catholiques [1].

Quintilien dans la « Querelle ». Les « nouveaux Sénèques » et le « retour à l'antique ». — Ce chrétien de vocation n'en demeure pas moins un Ancien tenace, qui se jette à corps perdu dans la mêlée, pour y plaider une cause capitale, mais que l'on ne saurait gagner, ni perdre tout à fait. Telle sage recommandation qu'il faisait à ses contemporains — juger avec circonspection les grands hommes, pour ne pas courir le risque de condamner ce qu'on n'entend point ; et s'y plaire à tout plutôt que de s'y déplaire avec excès — apparaît si salutaire pour les modernes eux-mêmes, qu'on la répète comme uu oracle. Dès 1656, Racine la copiait d'un bout à l'autre, dans ses *Extraits* ; puis, en 1674, à la fin de la *Préface* d'*Iphigénie*, il la rapportait pareillement, dans toute sa teneur, texte et traduction de sa façon, et la dirigeait contre Pierre Perrault qui, relevant le défi, se mettait en devoir de la réfuter ; enfin, vers 1692, il l'inculquait à son fils Jean-Baptiste, qui s'en souviendra jusqu'en 1741 et notera ce souvenir dans une lettre à son cadet, Louis. — Boileau, de son côté, faisant allusion à la *Préface* d'*Iphigénie*, reprenait, en 1694, le début de la citation, latin et français, et la proposait à la méditation d'un autre Perrault, Charles. Lancée de la sorte, la sentence de Quintilien retentit jusqu'en plein XIX^e^ siècle. Elle reparaît, par exemple, en 1807, quand F. Andrieux s'en sert à des fins polémiques tout actuelles et la dresse contre Geoffroy et les adversaires de la « philosophie » en général, qui, dans leur ignorance, traitaient Voltaire « en écolier » : exemple bien significatif, parmi cent autres, de la manière dont ces textes anciens, éminemment malléables, épousent, pour se survivre, jusqu'aux menues querelles des époques [2].

1. On sait que le ms. de Racine est à la B. N., fonds fr. 12.888. Fierville, *o. c.*, p. XXXIX-XL, en a relevé quelques notes marginales, et localisé, en l'*App. II* de son livre, les extraits du L. I. — Pour l'abrégé de Rollin, cf. l'éd. de 1810, p. XXXV.

2. Il s'agit du paragraphe X, 1, 26 : *Modeste tamen et circumspecto judicio...* — Ce paragraphe figure tout entier à la page 412 des *Extraits* de Racine. — Pour la réplique de Pierre Perrault, cf. les *Œuvres* de Racine par Paul Mesnard, 2^e^ éd., t. III, p. 147 note. — La lettre de Jean-Baptiste à Louis est également dans Mesnard, t. VII, p. 259. — Cf. Boileau, Conclusions aux neuf premières *Réflexions critiques*, 1694 : éd. Ch.-H. Boudhors, Paris, 1942, p. 111. — Cf. Andrieux, *Cours*, 1807, p. 135-136, qui cite en latin et en français.

Cependant, la grande « Querelle » avait elle-même rebondi sous la Régence et, cette fois, Quintilien y figurait, avec plus d'évidence encore, le principal avocat des « Anciens ». En l'espace de dix années, de 1715 à 1726, un nombre imposant de textes — l'abrégé, la traduction et l'édition que j'ai signalés ; leurs *Préfaces*, importantes ; citations en masse, jugements, interprétations diverses, — se groupent qui attestent, en faveur du grand Ancien, l'existence d'un véritable moment historique.

C'est le texte où Quintilien (X, 1, §§. 125-131) fait le procès de Sénèque et de la décadence littéraire dont il le rend responsable, qui fournit aux nouveaux « Anciens » leurs principaux arguments. Il y avait longtemps que, pour préciser certaines positions en matière de pensée ou de style, un Montaigne, un Balzac, un La Mesnardière, un Saint-Evremond, avaient accoutumé de prendre parti pour ou contre Sénèque, lequel faisait de la sorte office de pierre de touche. Jamais cependant le précepteur de Néron n'avait encore revêtu la qualité d'un symbole capable de caractériser toute une orientation littéraire, et c'est sous la Régence qu'il connut cet honneur. Désormais, autour de lui, durant un siècle, la bataille allait faire rage qui mettra aux prises novateurs et conservateurs, et fera couler des flots d'encre. Cette polémique mériterait une étude particulière [1].

Or, Quintilien est au centre de cette mémorable controverse séculaire, telle surtout qu'elle se rallume sous la Régence. En bon Ancien, il vient, une fois de plus, établir que, grâce à son style, brillant et fardé, tout en pointes, plus soucieux des mots que des choses, avec ses défauts agréables, *dulcibus vitiis* (X, 1, 129), Sénèque était parvenu en son temps à séduire la jeunesse : il lui avait appris à rompre la tradition et à dédaigner les grands écrivains de l'âge précédent. Contre ce corrupteur, Quintilien réclame le retour à l'ancienne sagesse et modestie, recommande un style sans faste ni ostentation, rétablit, dans leurs droits naturels, le vrai, le goût et le bon sens outragé.

Mémorable et salutaire exemple, bon pour tous les temps, bon surtout pour la Régence ! *Adversus eadem vitia praemuniendi nunc adolescentes*, proclame Rollin en 1715, car ses contemporains ont réinventé les mêmes délicieux défauts, jusque dans l'éloquence de la chaire [2]. Gibert pense de même [3], et aussi, au même moment, l'abbé

1. Sénèque le philosophe avait donc ses partisans, dont Montaigne (II, 10), et ses adversaires ; cf. A. Counson, *L'influence de Sénèque le philosophe*, dans *Le Musée belge*, VII, 1903, p. 132-167. — Quant à l'écrivain, il plaisait fort à Balzac qui, dans l'*Avant-Propos* de son *Socrate chrétien*, réfutait le jugement de Quintilien sur son style ; cf. G. Michaut, *La rhétorique de Balzac*, Fribourg, s. d., p. 20. Mais il déplaisait souverainement à Saint-Évremond, par son style, comme par sa pensée ; cf. son *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, 1664, dans *Œuvres mêlées*, p. par Ch. Giraud, 1865, t. II, p. 272-274.

2. *Préface* à l'abrégé de Quintilien, 1715, p. XVIII. — Rollin reprendra les textes de Quintilien contre Sénèque en 1726, dans son *Traité* ; cf. l'éd. de 1805, t. II, p. 200.

3. Gibert, *Jugemens*, t. I, 1713, p. 438-443.

Gédoyn qui, à la tête de son *Quintilien*, flétrit les « jeux de mots », les « pointes », le « brillant », dont Sénèque et ses partisans de tous âges ont coutume d'abuser ; l'abbé Du Bos enfin, à qui le mot de Quintilien fournit une de ses principales conclusions, toute conservatrice pour une fois, et toute contraire à l'action corruptrice des Sénèques de toujours [1].

Pour sa part, l'abbé Gédoyn avait si bien renchéri que, dans le portrait qu'il brosse de Sénèque l'ancien, les contemporains crurent reconnaître les traits des nouveaux Sénèques, ceux de Fontenelle et de La Motte [2]. Et pourquoi pas ceux de Marivaux lui-même ? Il semble bien, en effet, que la controverse de Sénèque recoupe et aggrave celle qui s'engagera sur le style et les conceptions stylistiques de Marivaux, adversaire, dès 1719, d'une certaine « clarté pédantesque » et partisan du « non exprimable », des « ressorts fins et cachés », des « images sous-entendues », de toutes les « finesses du trait » qui rendent certaines expressions apparemment obscures [3] : il nous étonnerait fort qu'aux yeux de ses critiques, Marivaux n'eût grossi la méprisable cohorte des « Sénèques modernes » — l'expression fera fortune, jusque sous l'Empire ! — dont le « style métaphysique » s'attirera mainte diatribe au cours du siècle [4], celle de l'*Encyclopédie* elle-même, où l'on voit Jaucourt entrer en lice contre la nouvelle « philosophie » et attaquant à son tour Sénèque et Lucain, ces mauvais modèles, ces corrupteurs du goût [5].

Cependant, Sénèque, le dramaturge comme le philosophe — on les confond volontiers au cours de ces polémiques — ne manquait pas de partisans. Vers la fin du siècle, ceux-ci prennent l'offensive. En 1779, l'abbé Coupé publie une traduction de son théâtre, puis, quinze ans plus tard, une autre, toute nouvelle, agrémentée d'un *Discours* et de *Notes historiques, littéraires et critiques* où, mieux que précédemment, l'homme et l'écrivain sont jugés à leur avantage [6]. Au même moment, en 1778, par les soins de Naigeon, voit le jour la traduction posthume du philosophe, que La Grange avait entreprise à la demande du baron d'Holbach. C'est d'Holbach encore, et Naigeon, qui engagèrent Diderot à couronner la traduction par une Vie

1. *Réflexions...*, 1719, t. II, p. 529 : Du Bos reprend ici quelques-uns des termes de l'abbé Gédoyn, ci-dessus. — Cf. mes articles sur Du Bos, dans *Mélanges Bonnerot*, p. 122-123 ; et dans *R. L. C.*, juillet-sept. 1956, p. 323-324.

2. C'est l'éditeur de la traduction Gédoyn en 1803, J.-F. Adry, qui l'affirme ; cf. t. I, p. XXI et p. XXIII, note.

3. Marivaux, *Pensées sur divers sujets. Mercure de France*, mars 1719, p. 5, 6, 12, 39-40.

4. Cf., par exemple, l'abbé Edme Mallet, *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753, t. I, p. XIV-XVII, qui, aux « Sénèques modernes », oppose Massillon et Bourdaloue, et qui, sans nommer Marivaux, flétrit certaine « Métaphysique subtile, qui décompose et anatomise des idées quintessenciées ».

5. Art. *Imitation*, au t. VIII, 1765.

6. M. L. Coupé, dans *Hist. universelle des Théâtres...* Par une Société de Gens de Lettres. T. VI-VIII, Paris, 1779. — *Théâtre de Sénèque. Trad. nouvelle...*, 2 vol., Paris, 1795.

de Sénèque. Or, Quintilien est toujours au centre du débat. Diderot soumet la diatribe du rhéteur à un examen critique extrêmement rigoureux, y relève des nuances favorables, qu'on laisse ordinairement dans l'ombre, et conclut à la réhabilitation du philosophe et de l'écrivain. La querelle aussitôt s'envenima et l'on vit aux prises les meilleures plumes des deux camps — Geoffroy, Grosier, Royou, couvrant Diderot et Sénèque d'injures, Marmontel accourant à leur défense [1].

La bataille rebondit encore au sortir de la Révolution et se prolonge tout au long du Directoire et de l'Empire. A la faveur de la dissolution des mœurs et du goût, dont on rend la Révolution responsable, de nouveaux modernes ont surgi, une nouvelle génération de Sénèques s'est élevée, que l'on entreprend une fois de plus d'exorciser avec le concours de Quintilien.

C'est La Harpe qui ouvre le feu. L'*Institution*, ce « livre immortel » lui apparaît d'autant plus précieux, qu'il semble avoir été fait pour la circonstance. Quintilien y combat des vices qui ont derechef repris le dessus. La guerre qu'il fait aux « déclamateurs », aux « sophistes », aux novateurs, aux Sénèques de son temps en un mot, est à recommencer. « Ne dirait-on pas qu'il avait lu la veille nos brochures, nos satires et nos journaux ? » L'enseignement de cet éternel « restaurateur des lettres » mérite d'être diffusé et suivi à la lettre [2].

Au même moment, Fontanes, qui a peut-être suivi le cours de La Harpe, pense de même, et le dit à Joubert, le 26 novembre 1794 :

> Je viens de lire *avec grand plaisir, d'un bout à l'autre*, les *Institutions* de Quintilien. J'aime singulièrement le bon sens de ce critique. Il en était de son temps comme du nôtre. *Chaque ligne de son livre fournit une application pour les modernes* [3].

Il y a fort à parier que le futur Grand Maître de l'Université Impériale se souviendra de cette lecture quand il s'agira de doter la nouvelle institution de ses saints et apôtres. En attendant, les « applications » ne manquent point, dont je ne veux produire ici qu'une seule preuve. A propos des compositions des écoliers, Quintilien pensait finement que, défaut pour défaut, on y doit préférer l'abondance, même déréglée, où il est toujours possible de retrancher, et qui d'ailleurs révèle chez l'enfant une nature généreuse, alors que la stérilité demeure incurable. Excellente leçon qui, depuis Du Bos et Rollin tout au moins, passe dans plus d'un manuel, et dont Fontanes, par un singulier déplace-

1. L'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron et sur la vie et les écrits de Sénèque...*, par Diderot, figure au t. VII et dernier, 1779 (en fait, déc. 1778), de la trad. La Grange. Une rééd., enrichie, en 1782. — Pour l'histoire de cet ouvrage et la polémique qu'il déclencha, cf. les *Œuvres* de Diderot, éd. Assézat, t. III, 1875. *Notice.* — En attendant l'éd. Naigeon, 1798, un *Essai sur la vie de Sénèque* paraissait à Tours, en l'An III.

2. Cf. La Harpe, *Lycée...*, t. II, An VII, p. 229 et suiv.

3. *Corresp. de Fontanes et de J. Joubert...*, p. par R. Tessonneau, Paris, 1943, p. 63 ; c'est moi qui souligne.

ment de la question, s'avise de faire un principe littéraire et d'en excuser les excès d'*Atala* :

> Il est possible de reprocher quelquefois trop d'éclat et de luxe à cette imagination si brillante et si féconde ; mais ce défaut, dans un *jeune écrivain*, est si excusable, et peut si facilement se corriger ! Heureux celui qui, *dans tous les genres*, n'a besoin que d'être plus économe de ses richesses

Juger Chateaubriand à la lumière, directe ou indirecte, d'une réminiscence de Quintilien, voilà qui plaide puissamment pour les vertus mimétiques du rhéteur ! [1].

La rencontre, sous les auspices de Quintilien, du vieux critique et du jeune poète, déjà liés, mais qui s'engagent de plus en plus dans la même voie, marque une date dans l'histoire des courants littéraires : elle se situe à l'origine même du mouvement de retour à l'antique et du néoclassicisme de l'Empire, où l'influence de Quintilien va jouer en plein, sur tous les plans. En même temps que son propre texte et le *Traité* de Rollin, on réédite alors toutes les publications qu'on lui avait consacrées sous la Régence — l'abrégé de Rollin, les *Praeceptiones* des « trois professeurs », la traduction Gédoyn — et l'on impose le tout à l'Université : Jules Janin n'exagère point en affirmant que l'Université de France est « sortie » de Quintilien [2]. On tâche aussi d'imposer les mêmes textes à l'opinion, qu'il s'agit, tout comme l'enseignement, de ramener à toute force au respect de l'antiquité et du « goût » traditionnel. Et il n'est jusqu'à la presse où Quintilien ne fasse figure de restaurateur des lettres modernes, — aux dépens de Sénèque, le plus souvent ; et même d'auteur du jour, prompt à fournir des emblèmes et des armes à double tranchant aux polémiques les plus diverses et aux pires adversaires.

Je ne puis évoquer ici que les noms de toute une série d'autres rhéteurs, ou apparentés, dont la survie en France, non moins effective, reste à étudier, — Isocrate, Démétrius de Phalère, Denys d'Halicarnasse, le pseudo-Longin du « Sublime », Hermogène ; Horace enfin, en tant que rhéteur, et Saint-Augustin [3]. Si la fortune d'Horace en général a été bien étudiée quant à la Renaissance et au XVII^e^ siècle, la portée *proprement rhétorique* de ses préceptes dans la littérature française, est encore à préciser. Ses accointances avec la rhétorique

1. Quintilien, II, 4, §§. 3-6. — Fontanes, article sur *Atala*, dans le *Mercure* du 16 germinal An IX, p. 107 ; c'est moi qui souligne. — Cf. Du Bos, *Réflexions*, éd. 1770, t. II, p. 121 ; et Rollin, *Traité*, éd. 1805, t. II, p. 18. — Dans son *Cours* de 1811, p. 41, Amar reprendra l'essentiel de la leçon de Quintilien, en latin et en français. — On peut voir un autre exemple d' « application », dans l'article du *Journal littéraire* (de Clément de Dijon), t. II, 2 fév. 1797, p. 290, où Fontanes rend compte du *Sénèque* de Coupé : l'antique fauteur de décadence, fort loué en France « dans des circonstances à peu près semblables », y est condamné dans les termes de Quintilien et de La Harpe.

2. J. Janin, *Pline le Jeune et Quintilien*, 1846, p. 22.

3. La plupart de ces auteurs sont évoqués, avec plus ou moins d'insistance, dans les travaux collectifs que j'ai signalés au commencement du présent aperçu.

cicéronienne sont d'ailleurs bien connues [1]. — La rhétorique de saint Augustin — plus ou moins cicéronienne, elle aussi, — a été plus d'une fois envisagée comme telle, en France et ailleurs ; mais non point dans son action, pourtant certaine, sur la littérature française en général. — Enfin, très étudiée quant à l'Angleterre, la fortune de Longin l'est à peine quant à la France [2].

Or, ces nouvelles études confirmeraient bien et corseraient utilement le phénomène dont je viens d'esquisser plusieurs manifestations, épisodiques en vérité, mais susceptibles, j'espère, de postuler d'ores et déjà l'existence d'une action continue de la Rhétorique et de ses antiques inventeurs. J'avance, en effet, sans crainte que, — mêlés, au cours des époques, à nombre de controverses d'une portée parfois considérable ; fournisseurs de leçons qui fermentent dans beaucoup d'esprits et dont plusieurs amorcent, orientent, ou font dévier des tendances esthétiques et littéraires où l'on n'a pas encore aperçu leur part de responsabilité, — ces authentiques maîtres d'école de l'humanité en marche jouent de la sorte, directement, ou par intermédiaires, un rôle certain, un triple rôle, — dans la formation d'un grand nombre d'écrivains ; dans la structure de mainte œuvre capitale ; dans l'acheminement de plus d'un courant d'idées.

Ainsi, la Rhétorique fut longtemps appelée, semble-t-il, à remplir une manière de mission historique, dont je m'emploie à déterminer, aussi bien les principes directeurs, et comme les « constantes variables », que les modalités, la profondeur et l'étendue [3].

B. Munteano.

1. Grâce aux travaux de M. A. Grant et G.-C. Fiske, dans les *Harvard Studies* de 1925 et les *Univ. of Wisconsin Studies* de 1929.

2. Cf. cependant, pour Longin-Boileau, les deux articles d'A. Scaglione, dans *Convivium*, Turin, 1950 et 1952. — L'*Essai* où, en 1813, A. de Charbonnières interprète Longin en vers, ne doit pas échapper à l'enquête.

3. J'ai publié un aperçu de ces problèmes dans la *R. L. C.* de juillet-septembre 1957, p. 388-420. — Je traite d'autre part, dans un ouvrage à paraître, de l'ensemble des « constantes » rhétoriques, telles qu'elles traversent la vie et l'œuvre de Racine.

LE « PRÉCIS HISTORIQUE » EST-IL DE RACINE ?

Depuis 1807, tous les éditeurs des *Œuvres complètes* de Racine ont cru devoir reproduire le texte du *Précis historique des campagnes de Louis XIV*. Ils ne l'ont pas fait sans quelque malaise. Paul Mesnard a pris la précaution de ranger le *Précis* parmi les « Ouvrages attribués à Racine » (tome V, page 231). Si je n'ai pas eu le même scrupule dans mon édition (*Pléiade*, tome II, page 207), je n'en ai pas moins été embarrassé de ne pas être en mesure d'apporter la preuve décisive de l'authenticité à laquelle je concluais.

L'enjeu n'est pas négligeable. Il apparaît à de nombreux indices que Racine et Despréaux se sont occupés sérieusement de l'histoire du Roi ; toutefois, on ne l'ignore pas, il ne subsiste à peu près rien de leurs efforts ni de leurs travaux, puisque presque tout a péri en 1726 dans l'incendie de la maison de campagne de Valincour, leur successeur dans la *commission* d'écrire l'histoire du Roi. Nous disposons seulement de *Notes et Fragments* (*Pléiade*, tome II, pages 265 à 334) qui ont échappé au désastre, car ils étaient restés dans les papiers personnels de Racine et n'avaient pas été confiés à Valincour ; ils permettent à peine de pressentir la méthode et les intentions des deux historiographes.

On est donc amené, si l'on veut définir la conception de l'histoire officielle chez Racine et Despréaux, à s'intéresser surtout à deux ouvrages de circonstance, qui ne faisaient pas partie de l'Histoire du Règne dont étaient chargés les deux collègues, mais qui présentent l'avantage d'avoir une certaine étendue et d'être achevés : le *Précis historique des campagnes de Louis XIV de 1672 à 1678*, et la *Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur*. Malheureusement l'attribution à Racine de la *Relation*, aussi bien que du *Précis* — qui est à bien des égards le plus important de ces deux textes, restait jusqu'à présent discutable.

Quel est l'état de la question en ce qui concerne le *Précis* ? Aucun manuscrit ne nous est parvenu. Personne ne fait allusion à ce texte, au moins sous son titre actuel, au XVII^e^ siècle. Il faut attendre 1730 pour qu'il soit publié — et sous le nom de Pellisson : « *Campagne de Louis XIV* par M. Pellisson, avec la *Comparaison de François I^er^ avec Charles-Quint* par M*** », Paris, Mesnier, 1730, in-12. Pellisson

est cité sans la moindre hésitation comme l'auteur de l'ouvrage aussi bien dans l'*Épître Dédicatoire* de Mesnier, que dans le *Privilège du Roi* (29 juin 1729). Une seconde publication a lieu en 1749 : notre *Précis* forme alors le *Livre Dixième* de l'*Histoire de Louis XIV depuis la mort du cardinal Mazarin en 1661 jusqu'à la Paix de Nimègue en 1678* (Paris, Rollin fils, 3 vol. in-12) par Pellisson [1]. Enfin en 1784, dans une troisième publication — qui ignore les deux précédentes, l'ouvrage est pour la première fois attribué à Racine et Boileau : « *Éloge historique du Roi Louis XIV sur ses conquêtes depuis l'année 1672 jusqu'en 1678* par MM. Racine et Despréaux, de l'Académie Française, et historiographes du Roi. Amsterdam et se trouve à Paris chez Bleuet, 1784, in-8° ». L'éditeur, dans l'*Avertissement*, compare le sort de cet *Éloge historique* à celui de l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* qui, rappelle-t-il, « n'a été connu et imprimé que vers le milieu de ce siècle ». Les lecteurs, pense-t-il, doivent lui être reconnaissants d'avoir exhumé cette œuvre : « Il n'est point d'amateur qui n'accueillît avec transport une esquisse jusqu'alors inconnue, mais récemment découverte, de Raphaël ou de Michel-Ange ». Quant à l'origine du texte, il explique comment « ce manuscrit précieux » [2], confié par M. de Valincour « à feu l'abbé Vatri, de l'Académie des Inscriptions, fut soustrait à l'incendie » de 1726. Il ne dit rien des avatars du manuscrit entre 1730, date de la mort de Valincour, et 1784, date de la publication [3].

A s'en tenir à ces indications de 1784 et aux deux éditions de 1730 et de 1749, l'attribution à Racine et Boileau serait loin d'être établie. A la mort des deux historiographes, leurs papiers d'histoire se sont trouvés mêlés chez Valincour aux papiers d'histoire de Pellisson qui leur avaient été remis à la mort de celui-ci en 1693. Devant l'écriture, qui était le plus souvent celle d'un copiste, et en l'absence de tout autre précision, il était à peu près aussi vraisemblable d'accorder la paternité de telle œuvre à Pellisson, comme l'a fait l'éditeur de 1730, qu'à Racine et Boileau, comme l'a fait l'éditeur de 1784.

C'est donc un progrès considérable que d'éclairer, comme l'ont tenté les éditeurs de 1807 et Mesnard, les origines du *Précis* par un témoignage remontant au XVII^e siècle. Il s'agit d'une mention de Dangeau dans son *Journal*, le 31 décembre 1684. « M^me de Montespan, note-t-il, fit présent au Roi, le soir après souper, d'un livre relié d'or et plein de tableaux de miniature, qui sont toutes les villes de Hollande

1. « ... le X^e livre qui est constamment de lui », confirme l'éditeur (préface, tome I, page XII), « mais, ajoute-t-il, qu'on ne doit regarder que comme une ébauche, une faible esquisse.... ».

2. Cette expression peut fort bien s'appliquer au contenu, et n'implique pas nécessairement que le manuscrit qui a servi à l'édition ait été de la main de Racine.

3. Quelques personnes bien informées ont su, avant 1784, que l'*Éloge historique*, ou du moins l'un de ses passages les plus célèbres, était bien de Racine. Voltaire note dans son *Dictionnaire Philosophique* : « Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du passage du Rhin écrits par Racine » (éd. Kehl, t. 41, p. 72). Il s'agit certainement du *Précis*, éd. Mesnard, t. V, p. 247.

que le Roi prit en 1672.... Racine et Despréaux en ont fait tous les discours et y ont joint un éloge historique de S. M. Ce sont les étrennes que Mme de Montespan donne au Roi »[1]. Les *discours*, ce sont les notices, aujourd'hui perdues, qui accompagnaient respectivement chacun des *tableaux de miniature* ; quant à l'*éloge historique*, ce serait notre *Précis*, dont les dernières phrases annoncent effectivement un « petit ouvrage qui renferme tant de merveilles en très peu d'espace..., un abrégé en tableaux des plus grandes actions » du Roi.

Malheureusement cette identification n'emporte pas aussi complètement la conviction que le croyait Mesnard (V, 238), et plusieurs difficultés demeurent, qui interdisent de considérer la question comme définitivement résolue. Dangeau parle d'un livre donné au Roi, tandis que le *Précis* fait allusion (*ibid.*) à « quelques personnes zélées plus particulièrement pour [l]a gloire » du Roi, qui « ont voulu avoir dans leur cabinet un abrégé en tableaux des plus grandes actions, etc. » : c'est à elles et non au Roi que le « petit ouvrage » est destiné. D'autre part, le titre diffère et Dangeau mentionne un *éloge historique*, ce qui n'est pas exactement un *Précis*. Enfin, il n'est question que des villes prises en 1672 ; or le *Précis* raconte la guerre jusqu'à la Paix de Nimègue, c'est-à-dire jusqu'en 1678. Un doute subsiste donc, et il est clair qu'on n'aura guère de chance de résoudre ces nouvelles difficultés qu'une fois tranché par ailleurs — grâce à d'autres documents — le problème de l'authenticité.

Or il existe précisément, concernant le *Précis*, un témoignage tout à fait contemporain, auquel personne, semble-t-il, n'avait jusqu'à présent pris garde. On le trouve dans un ouvrage du Père Bouhours intitulé *Pensées ingénieuses des Anciens et des Modernes* (Paris, Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy, 1689, in-12)[2]. C'est ici un de ces recueils de lieux communs de morale, de littérature ou d'histoire, renouvelés par la finesse ou la beauté de l'expression, qu'affectionnaient les lecteurs du temps. Bouhours a eu l'habileté de se placer, pour être à la mode, dans la perspective de la Querelle des Anciens et des Modernes. A peu de frais d'ailleurs, car il se contente d'entremêler citations d'auteurs anciens et citations d'auteurs contemporains : « Pline le Jeune exhorte un de ses amis... » puis : « Les pensées de Voiture sur sa colique... » puis : « Ce que pense Balzac sur sa sciatique... », puis : « Le tour que prend Ovide pour louer sa femme... »[3]. A la page 240, après avoir cité Pline, Mademoiselle de Scudéry et M. de La Chambre

1. *Corpus Racinianum*, page 135. Il va de soi que le manuscrit offert au Roi est aujourd'hui perdu : sinon les vérifications auxquelles on s'applique plus bas seraient aisées.

2. La première édition (1689) ne porte pas le nom de l'auteur. Dans l'édition de 1692, on voit apparaître la mention : *Recueillies par le P. B.* Enfin dans l'édition de 1693, on lit : *Recueillies par le P. Bouhours.* Il y eut encore une édition de 1698, chez Florentin et Delaulne.

3. Édition de 1693, pages 248 et 249.

le père, et avant d'évoquer Martial et Bussy-Rabutin, il introduit la *pensée ingénieuse* qui suit :

La réflexion qui a été faite dans un éloge historique du Roi sur les succès merveilleux de la première campagne de Hollande, est très fine et très judicieuse.

Par là on peut voir qu'il y a quelquefois des choses vraies qui ne sont point vraisemblables aux yeux des hommes, et que nous traitons souvent de fabuleux dans l'histoire des événements, qui tout incroyables qu'ils sont, ne laissent pas d'être véritables. En effet, comment la postérité pourra-t-elle croire, qu'un prince en moins de deux mois ait pris quarante villes fortifiées régulièrement, et qu'il ait conquis une si grande étendue de pays en aussi peu de temps qu'il en faut pour faire le voyage ?

Bouhours n'utilise pas les guillemets ; il est toutefois clair que le second paragraphe est une citation. Il n'indique pas davantage dans le corps du volume, quand ce sont des contemporains, les auteurs des extraits qu'il reproduit. Par bonheur, à la fin du volume [1], il a compilé une table des « Noms des personnes que l'on cite, ou dont l'on parle sans les nommer ». C'est une liste qui suit l'ordre du volume avec le numéro des pages en regard ; en face de chaque numéro, on trouve donc le nom de l'auteur ou des auteurs cités ou concernés dans la page considérée. Correspondant à la page 240, nous lisons uniquement — il n'y a donc pas de confusion possible à l'intérieur de la page : « M. Despréaux, M. Racine ». Or, le morceau cité par Bouhours, notre lecteur l'a déjà reconnu, n'est autre qu'un extrait du *Précis*, rigoureusement conforme au texte que nous possédons [2].

Si donc au XVIII^e^ siècle des éditeurs ont pu attribuer le *Précis* à Pellisson, au XVII^e^ siècle, par contre, dix ans avant la mort de Racine, on n'ignorait pas quels étaient les véritables auteurs. C'est moins de cinq ans après la rédaction de l'ouvrage — si l'on continue, comme il semble raisonnable, d'établir un rapport entre le *Précis* et le volume offert au Roi le 1^er^ janvier 1685 — que le P. Bouhours apporte son témoignage. Et il est superflu d'insister longuement sur la valeur absolument décisive de ce témoignage. Le P. Bouhours est un des plus anciens et des plus fidèles amis de Racine et de Boileau. Dès 1675, il s'intéressait de près à l'œuvre du dramaturge et, dans ses *Remarques Nouvelles sur la langue française*, il faisait allusion à *Andromaque* et à *Iphigénie* [3]. Ce jésuite mondain et bel esprit se rapprocha encore des deux historiographes, quand la faveur du Roi les eut mis à la mode. En 1685, Racine prend soin de lui envoyer, pour lui-même et deux de ses amis, trois exemplaires du fameux *Discours* prononcé

1. Au début dans l'édition de 1693.

2. Le texte de l'édition de 1730, que Mesnard a eu l'excellente idée de prendre comme base (tome V, p. 250). Bouhours s'est uniquement permis de mettre un *et* avant « qu'il ait conquis », afin d'abréger son extrait et de se dispenser de citer, après *le voyage*, le dernier membre de phrase, qui se lit ainsi : « Et que la destruction d'une des plus redoutables puissances de l'Europe n'ait été que l'ouvrage de sept semaines ».

3. *Corpus Racinianum*, pages 72 et 73.

à l'Académie le 2 janvier, le lendemain précisément du jour où l'on avait offert au Roi le magnifique volume contenant l'*Éloge historique* La même année, Bouhours admire l'*Idylle sur la Paix*, chantée à Sceaux ; il en reproduira un extrait deux ans plus tard en l'accompagnant de louanges, dans le second Dialogue de *La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit* [1]. Le nom de Bouhours revient à plusieurs reprises — et toujours d'une façon qui indique des relations étroites — dans la correspondance qu'échangent Racine et Boileau en 1687. Le P. Bouhours et le P. Rapin viennent-ils rendre visite à Boileau ? Celui-ci croit pouvoir écrire à Racine, bien qu'ils soient jésuites : «[Ils] sont, je vous assure, tous deux fort de vos amis, et même fort bonnes gens » [2]. Dans le même recueil de 1689 des *Pensées ingénieuses*, Bouhours donne deux extraits du *Discours* académique de 1685 [3]. Il était très certainement renseigné, et bien renseigné — on ne saurait avoir le moindre doute à ce sujet — sur les auteurs de l'*Éloge historique.*

Toutefois, à prendre les choses de façon rigoureuse, le témoignage de Bouhours permet seulement d'établir que Racine et Boileau avaient composé un *Éloge historique du Roi* où se trouvaient une dizaine de lignes qui appartiennent au *Précis* que nous possédons. Il reste encore bien des obscurités et je ne me flatte pas de les faire toutes disparaître. Le problème du titre de l'ouvrage est néanmoins relativement facile à résoudre. Les éditeurs de 1807 parlent invariablement d'un *Précis historique de la guerre de 1672* et ils rappellent au passage que l'abbé Le Mascrier, l'éditeur de 1749, « donna comme un dixième livre de cette histoire (celle de Louis XIV par Pellisson), le *Précis historique de la guerre de 1672* ». Mesnard a repris le titre de *Précis historique*, en observant (V, 239) que le sous-titre de l'édition de 1784 était : « *Précis historique des campagnes de Louis XIV depuis 1672 jusqu'en 1678* ». Et j'ai moi-même, en l'occurence, suivi Mesnard. Il y a ici une curieuse application de la parabole des aveugles. Car le texte que nous connaissons sous le titre de *Précis historique* n'a jamais été appelé ainsi au XVII^e^ ni au XVIII^e^ siècles, sauf dans l'édition de 1784, où il ne s'agit pas d'un sous-titre, mais d'un faux titre placé après l'Avertissement, au début du texte lui-même, avec l'intention de commenter, d'analyser le contenu de l'ouvrage. Dans l'édition de 1749, le titre est : *Livre Dixième. Contenant la guerre de Hollande jusqu'à la Paix de Nimègue.* L'édition de 1730 porte : *Campagne de Louis XIV*, titre d'ailleurs évidemment tronqué. Bouhours en 1689 parle d'un *Éloge historique du Roi*, et Dangeau, le 31 décembre 1684, d'un *Éloge historique de Sa Majesté* : l'édition de 1784 reprend ces termes : *Éloge historique du Roi Louis XIV sur ses conquêtes depuis l'année 1672 jusqu'en 1678*, et les mots d'*Éloge historique*, en

1. *Ibid.*, page 175.
2. Lettre du 5 septembre 1687. Mesnard, tome VI, page 622.
3. Pages 288-289 et 296.

dépit du faux titre, sont répétés à la fin de l'Avertissement. Il y a là une convergence remarquable : le vrai titre, ou au moins le début du vrai titre, de l'ouvrage indûment nommé *Précis historique* est : *Éloge historique du Roi.* Dès lors il n'y a plus de divergence quant au titre entre l'ouvrage mentionné par Dangeau et notre prétendu *Précis* : une des trois difficultés soulevées plus haut se trouve résolue.

On vient moins sûrement à bout des deux autres. Pourtant on n'a pas trop de mal à expliquer la contradiction entre la nouvelle donnée par Dangeau où il s'agit selon toute vraisemblance d'un exemplaire unique offert au Roi pour ses étrennes, et les dernières lignes de l'*Éloge historique* (je l'appellerai ainsi désormais), où il est question de « quelques personnes » qui, chacune, « ont voulu avoir dans leur cabinet » un exemplaire dudit ouvrage. Tout l'entourage du Roi, en effet, a eu les yeux fixés sur le splendide cadeau — « ce livre lui coûte quatre mille pistoles (40 000 livres) », écrivait Dangeau [1] — fait par Mme de Montespan à Louis XIV : c'était, nous indique une étude récente et autorisée, un manuscrit somptueusement enluminé, comme il était de mode alors d'en offrir [2]. Il est raisonnable de penser que, pour faire leur cour, plusieurs grands personnages « zélés plus particulièrement pour [l]a gloire » du Roi, comme l'écrit Dangeau, demandèrent l'autorisation d'en faire faire des copies. Celles-ci, plus ou moins luxueuses, ont, semble-t-il, fait intervenir des techniques diverses : c'est ce qui ressort des deux versions dont nous disposons, de la fin de l'*Éloge historique.* La leçon de 1784 observe que ces « personnes zélées... ont choisi un pinceau délicat... », ce qui rappelle les « tableaux de miniature » auxquels faisait allusion Dangeau à propos de l'exemplaire royal. Mais la leçon de 1730, plus vague, ne mentionne pas de *pinceau*, ce qui laisse supposer des dessins ou des gravures. En tout cas, il s'agit probablement toujours de manuscrits, car, si l'ouvrage avait été imprimé, on peut supposer qu'on en aurait tiré un plus grand nombre d'exemplaires, et que l'un d'eux nous serait parvenu — celui, par exemple, qui aurait été déposé à la Bibliothèque du Roi. C'est d'un de ces manuscrits que Bouhours a eu connaissance, à moins que Racine lui-même ne lui ait communiqué son texte [3]. Le jésuite était très attentif à l'actualité littéraire, et il se tenait à l'affût des nouveautés, surtout quand elles avaient fait l'objet des conversations de la Cour, et qu'elles étaient dues à Racine et Despréaux. Il a donc été heureux d'offrir aux lecteurs de ses *Pensées ingénieuses*, en 1689, ce qui était une manière d'inédit.

1. *Loc. cit.*

2. M. Jacques Vanuxem, dans son excellent article, *Enluminures tardives*, *L'Œil*, avril 1957, page 54, donne de nombreux exemples — outre celui qui nous concerne.

3. Racine, vers le même temps, lui avait envoyé, on l'a vu, son *Discours* du 2 janvier 1685 — imprimé il est vrai. Mais nous avons une lettre à Bouhours, non datée, où Racine, en sollicitant son avis, lui écrit : « Je vous envoie les quatre premiers actes de ma tragédie, et je vous enverrai le cinquième, dès que je l'aurai transcrit ». (*Pléiade*, II, 462.)

Reste à décider du dernier point en litige. Avons-nous le droit d'identifier absolument l'*Éloge historique* que nous possédons avec celui que mentionne Dangeau, et dont Bouhours cite une dizaine de lignes ? Certes, il n'y a aucun doute pour ces dix lignes ! Mais pouvons-nous affirmer que notre texte est celui qui figurait sur le manuscrit offert au Roi ? Dangeau précisait que les « tableaux de miniature » représentaient « toutes les villes de Hollande que le Roi prit en 1672 » [1]. Or l'ouvrage qui nous est parvenu ne concerne pas seulement l'année 1672, mais aussi les années suivantes jusqu'à la Paix de Nimègue en 1678. Est-ce à dire qu'il y aurait eu d'abord une première version ayant trait à la campagne de 1672, et que Racine et Boileau auraient par la suite étendu cet *Éloge* aux années 1673-1678, de manière à arriver à une seconde version, celle que nous possédons ? Je ne le crois pas. La campagne de 1672 avait été extraordinairement brillante ; le Roi, grand amateur de sièges, l'avait inaugurée en emportant quatre forteresses en quatre jours (3 au 7 juin) ; elle avait été marquée par le fameux passage du Rhin (12 juin) ; le 20 juin, Utrecht avait été enlevée. « Tout reçoit le joug, écrit Racine ; tout cède à la radidité du torrent. Amsterdam commença à trembler » [2]. Mais après ce début étincelant, la guerre devait se prolonger pendant six années et la Hollande devait être évacuée par les troupes françaises. Les revers des armées du Roi seront nombreux, avant qu'on en vienne aux traités de Nimègue. Si donc, dans un ouvrage à la gloire du Roi, on voulait représenter les villes de Hollande qui avaient été prises, il était sage de s'en tenir à l'année 1672, car bon nombre de ces villes avaient changé de mains dans les années suivantes. Pendant les six années de guerre, c'est toujours des mêmes villes de Hollande prises en 1672 qu'il s'agit. On comprend donc que l'ouvrage ait concerné la guerre de 1672 à 1678 et que Bussy ait pu dire toutefois que les villes figurées dans les « tableaux de miniature » étaient celles « que le Roi prit en 1672 ». Rien ne s'oppose ainsi à ce que nous admettions que l'ouvrage de Racine et Despréaux a pris place, sous la forme où nous le connissons aujourd'hui, dans le « livre relié d'or » offert au Roi le 31 décembre 1684.

Au reste, ce n'était pas le premier *Éloge historique du Roi* sur ses campagnes, que composaient les deux historiographes. Louis XIV, selon une information communiquée à Dangeau par Gaignières le 26 octobre 1677, ne s'était résolu à leur ordonner de travailler à son histoire qu' « après avoir vu un panégyrique à sa louange, qu'[ils]

1. Notons bien, on doit y prendre garde, que Bouhours ne parle pas, comme on serait tenté de le croire à lire trop vite, d'un ouvrage intitulé : *Éloge historique Roi sur les succès merveilleux de la première campagne de Hollande* — c'est-à-dire de 1672. Il faut, de toute évidence, comprendre : « La réflexion qui a été faite sur les succès merveilleux de la première campagne de Hollande, dans un *Éloge historique du Roi...* ». Et en effet, le passage cité par Bouhours termine très précisément dans le texte que nous possédons le récit de la campagne de 1672.

2. Pléiade, tome II, page 210.

avaient fait sur sa dernière campagne »[1]. Mais si ce panégyrique est perdu — à moins que ce récit de la campagne de 1677 n'ait été intégré ou utilisé dans le texte qui fait l'objet de la présente étude — le panégyrique de 1684 a été conservé. Le beau passage, vers la fin de l'*Éloge historique*, sur Louis XIV, héros civilisateur, qui mérite « que les sciences et les arts s'emploient à éterniser [s]a mémoire », est bien de Racine et Despréaux. Et l'on peut désormais, sans craindre de se tromper sur ses auteurs, étudier la rhétorique de l'histoire officielle dans l'ouvrage historique le plus étendu qui nous soit parvenu des deux historiens-poètes de Louis XIV.

RAYMOND PICARD.

1. *Corpus Racinianum*, page 93.

LETTRES INÉDITES DU MARQUIS DE CUSTINE A LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Le monde littéraire vient de célébrer le centenaire de la mort du marquis de Custine. Cet anniversaire fut moins une commémoration qu'une résurrection. Si le dramaturge et le romancier restent de petite envergure, le voyageur et l'épistolier méritent la réhabilitation à laquelle ont travaillé ou travaillent encore M. P. de Lacretelle [1], et surtout M. A. de Luppé [2]. La correspondance de Custine, notamment, commence à être bien connue, et fait l'objet de plusieurs publications partielles [3]. Nous voudrions combler une lacune en présentant six lettres inédites de Custine à Mme d'Abrantès appartenant à Mme Gabriel Martin qui en a aimablement autorisé la reproduction. Nous y avons joint deux autres lettres inédites de Custine retrouvées à la Bibliothèque Nationale, dans le fonds Récamier. Bien que l'identité de la destinataire ne soit pas nettement indiquée, elle ne nous paraît faire aucun doute. Nous mentionnons ou citons enfin quelques extraits déjà publiés mais passés inaperçus et ayant échappé jusqu'ici à l'identification. Nous arrivons à un total, sans doute provisoire, d'une douzaine de lettres, sur plus de cinq cents que la duchesse, se confiant à Alexandre Dumas, disait avoir reçues de Custine [4].

Même peu nombreuses, les lettres recueillies permettent d'évoquer avec un certaine précision des relations jusqu'ici mal connues des biographes [5]. En 1824, une mésaventure scandaleuse, rendue publique, a fermé à Astolphe de Custine, les salons du faubourg Saint-Germain et lui a ôté tout espoir de carrière politique ou diplomatique. Se

1. Mis de Custine, *Souvenirs et Portraits*, textes choisis et présentés par P. de Lacretelle. Éd. du Rocher, [1956].

2. Mis de Luppé, *Astolphe de Custine*. Éd. du Rocher, [1957]. J'ai largement puisé dans cette riche et sûre biographie. M. de Luppé, qui prépare une éd. critique de *La Russie en 1839*, m'a donné de précieuses indications dont je lui suis très reconnaissant. — M. Pierrot, qui a eu également l'obligeance de me faire profiter de sa compétence, prépare une éd. des lettres échangées entre Balzac et Custine.

3. On en trouvera la liste dans l'ouvrage du Mis de Luppé, p. 306-307.

4. Cf. H. Malo, *Les Années de Bohème de la Duchesse d'Abrantès*, 1927, p. 168

5. J'ai tenté une mise au point rapide de la question dans *Une « victime » du Marquis de Custine* (*Les Nouvelles Littéraires*, 17 octobre 57), en utilisant des fragments de deux des lettres publiées ici intégralement.

repliant sur les salons littéraires, plus ouverts, il part à la conquête d'une renommée d'auteur, en offrant lui-même grâce à sa grande fortune, une hospitalité généreuse aux écrivains et aux artistes. Il s'essaie au roman (*Aloys*, 1829), au récit de voyage (1830), et même à la tragédie (*Beatrix Cenci*, 1833). En octobre 1832, il a acheté une « ravissante » [1] maison de campagne à Saint-Gratien, près d'Enghien, et en janvier 1833 il a quitté la rue Louis-le-Grand pour s'installer 6, rue de La Rochefoucauld, dans une maison que ses aménagements luxueux rendent vite célèbre.

Laure d'Abrantès, elle, apparaît comme une déclassée de la fortune. Veuve du général Junot, gouverneur du Paris napoléonien, elle n'a sauvé que des bribes de ses splendeurs passées. Elle a vivoté à Versailles jusqu'au jour où elle a rencontré Balzac, probablement chez Sophie Gay, en 1825. Leur liaison, plus littéraire que sentimentale, sera pour Laure, épaulée par Balzac, l'occasion de tenter de retrouver l'aisance en faisant appel à sa plume. Elle écrit des *Mémoires* sur l'Empire : dix-huit volumes parus de 1831 à 1835, sans compter romans et nouvelles. Le succès de ces publications lui permet de quitter le modeste appartement de l'Abbaye-aux-Bois qu'elle occupait depuis 1828. En 1831, elle s'installe 75, rue des Saints-Pères [2], et en août 1833, 18, rue de la Rochefoucauld. Mais ses prodigalités, son inaptitude à compter et à prévoir, la jetteront dans des embarras d'argent de plus en plus graves, en dépit d'un labeur acharné.

Laure et Astolphe se connaissaient-ils déjà avant d'habiter à 30 mètres l'un de l'autre ? C'est très probable. Les Maussion, alliés à Custine [3], voient familièrement la duchesse. Surtout Astolphe est un ancien et fidèle ami de Sophie Gay, elle-même l'amie et un peu la rivale de Laure. Il a été séduit comme Balzac par la richesse des souvenirs, la vivacité des sentiments, la spontanéité des propos de l'ancienne compagne de jeux de Bonaparte. Mme d'Abrantès, accueillante, prodigue, infiniment désireuse de plaire, a certainement fait tous ses efforts pour attirer le marquis, brillante recrue, sitôt qu'elle eut un salon digne de ce nom. Astolphe lui-même était heureux d'y nouer de profitables relations. Mais il ne semble pas que l'intimité, favorisée par le voisinage, se soit affirmée avant les derniers mois de 1833 [4]. C'est, en tout cas, le 21 septembre 1833 que Laure, âgée de 49 ans, écrit à Balzac, déjà détaché et tout à sa jeune passion pour Mme Hanska,

1. Le mot est de la duchesse d'Abrantès. Tous les visiteurs l'ont confirmé.

2. Indication fournie par la lettre d'une religieuse à Joséphine, fille de la duchesse (Coll. Martin). Ce domicile est inconnu des biographes de la duchesse. Pourtant la notice nécrologique du *Musée des Familles* (juillet 1838) précise qu'à l'époque des *Mémoires* la duchesse, quittant l'Abbaye-aux-Bois, « vint tour à tour habiter le faubourg Saint-Germain et la Chaussée d'Antin ».

3. Le comte Alfred de Maussion est le beau-frère de Custine. Ils ont épousé les deux sœurs. Mme de Custine mourut dès 1823.

4. Mme d'Abrantès était-elle déjà éprise de Custine au point d'avoir voulu se rapprocher de lui en déménageant ? L'hypothèse n'est pas invraisemblable. Rien ne permet de la vérifier.

qu'il ne doit plus voir qu'une sœur en elle. Ils ne parleront plus que d'amitié. C'est entre Astolphe et Laure, désormais, que vont s'échanger les lettres « d'amour » [1].

La plus ancienne des lettres de Custine est déjà connue, mais passe inaperçue. Elle a été conservée par Mme d'Abrantès elle-même qui, se plaignant à Dumas d'avoir été trahie par le marquis, reproduit, littéralement, dit-elle, une lettre de janvier 1834 [2] :

Moi aussi j'ai été malheureux, mais mon malheur peut devenir un bonheur profond ! Aimez-moi, et votre affection effacera tout ! Je recommencerai une autre vie ! et moi, en échange, je vous donnerai tout le bonheur que peut donner une âme profondément aimante (c'est un extrait littéral d'une lettre de lui du mois de janvier 1834). Laissez-moi éclairer radieusement ce demi-jour dans lequel vous vous cachez ! Laissez-moi vous aimer ! Ayez confiance. Vivez pour nous deux, et vous serez reconnaissante envers la Providence qui vous a fait rencontrer un tel avenir de bonheur à l'époque de la vie où l'on n'a que des regrets !

Après cette « déclaration » la félicité de Mme d'Abrantès fut de courte durée. Custine retenu à Paris en 1833 par la représentation de sa tragédie renoue en 1834 avec la tradition des longs voyages annuels.

Le 15 mars il quitte la France, avec Sainte-Barbe, pour visiter l'Italie du Sud et la Sicile. La passion inquiète de Laure s'alarme de cette absence. La jalousie s'éveille. Custine se justifie [3].

Naples, ce 22 avril 1834.

Je reçois votre lettre commencée le 31 mars. Elle est parfaitement injuste d'un bout à l'autre ; mais vous souffrez ; je n'ai plus rien à dire ! Vous trouvez mes lettres froides ; vous m'accusez comme un juge ; mais je ne vous ai pas trompée et mon affection pour vous n'a pas changé ; mais je suis soumis à l'impression des lieux, et vous prenez ma mobilité pour de l'inconstance. Vous allez jusqu'à accuser des gens que vous ne connaissez pas. Croyez que jamais personne ne me dira de vous ce qu'on m'a dit d'eux, et pourtant je leur suis resté fidèle : je ne suis pas aussi faible que vous le croyez ; seulement ma force se concentre dans un petit nombre d'affections, et là, vous êtes au premier rang. Non, je ne vous ai pas trompée ; j'ai senti entre nos âmes des rapports qui devaient nous donner du bonheur ; la violence de vos sentimens en a fait un orage terrible pour nous deux. Vous vivrez ; vous renaîtrez, car vous avez la vie en vous ; mais que ferez-vous de cette vie, si vous changez un cœur comme le mien en je ne sais quel abrégé de tout ce que vous avez trouvé de pis au monde ? Rendez-nous justice à tous deux et croyez au sentiment que vous méritez d'inspirer et que je suis capable d'éprouver.

Je partais ce matin pour la Sicile ; ce départ est remis à demain à cause d'une indisposition de mon compagnon [4]. Je vous ai écrit il y a trois jours, mais je pense que cette lettre arrivera avec l'autre, car les postes ont des arrêts singuliers dans ce pays. Mon Dieu, que vos tourmens me troublent le cœur !... C'est donc là ce que peut devenir une liaison que Dieu avait

1. Amour demeuré platonique, ainsi que la duchesse en fait l'aveu dénué d'artifice. Cf. H. Malo, *op. cit.*, p. 169.
2. Lettre publiée par H. Malo, *op. cit.*, p. 167.
3. Cette lettre et la suivante appartiennent à la collection Martin.
4. Édouard de Sainte-Barbe, le plus fidèle des protégés de Custine.

voulu faire si douce. C'est une dérision sociale contre la nature ! car c'est je ne sais quelle vue du monde qui vous fausse le jugement à mon égard et change en reproches impétueux, en défiance, en désespoir, un sentiment qui devait être aussi doux que durable.

Vous me pardonnez, dites-vous ; mais pourrez-vous aussi vous pardonner à vous-même le mal que vous vous faites en mon nom ? Cessez, cessez ce cruel supplice, et croyez à une affection qui, telle qu'elle est, vous doit et vous peut rattacher à la vie. Écrivez-moi chez Mrs Turner [1], comme je vous l'ai mandé dans mes lettres précédentes.

[Adresse :]

Madame,
Madame la Duchesse d'Abrantès
rue de La Rochefoucauld, N° 18
Paris.

Huit jours plus tard, il met à profit un séjour forcé à Naples, causé par la maladie d'Édouard, pour écrire longuement. Il n'est plus, quoi qu'il dise, uniquement « sur la défensive ». Il se fait caressant et berceur. Il s'attendrit.

Naples, ce 30 avril 1834.

Vous allez vous étonner de la date de cette lettre. J'étais parti pour Messine par la Calabre ; mais à trois jours de distance, mon compagnon de voyage est tombé malade et je l'ai ramené. Il va mieux ; pourtant je le laisse ici et je pars dans deux jours pour Palerme par le bateau à vapeur. Je ne puis vous dire l'impression que m'a causée ce commencement de voyage manqué dans un pays que j'avais vu pour la première fois [2] il y a 20 ans, au moment où j'entrais dans la vie avec une âme ouverte à tous les genres d'enthousiasme et, par conséquent, de déception ! Je ne vous dirai pas à quel point mon retour dans ce pays m'a attristé. Je suis plus faible, mais je ne suis pas plus sage qu'autrefois [3]. Les sites des parties sauvages de la Calabre et de la Basilicate ont une tristesse qui va à l'âme : là, les pierres semblent prendre une voix pour nous plaindre, pour se faire l'écho de nos douleurs les plus secrètes et les augmenter en répondant à nos plus vagues [4] pensées !

Cette espèce de musique de l'âme m'a rendu à vous. J'ai senti malgré moi tout ce que vous devez souffrir ; ce n'est pas de la pitié, c'est de la sympathie ! Avoir donné son âme toute entière, vivre, mourir pour un sentiment et douter si ce sentiment est apprécié, s'il est reconnu !... c'est un martyre, et c'est moi qui inflige un tel supplice ! à qui ? à une personne que j'aime, avec laquelle j'ai plus de rapports qu'avec toute autre, que j'aurais cherchée, suivie, poursuivie, si elle m'avait repoussé ; et pourtant je n'ai nulle fatuité : Dieu m'est témoin de cette vérité ; qu'y a-t-il donc entre nous ?... Vous m'avez épouvanté de la violence de votre affection, et malgré moi, je me trouve toujours placé sur la défensive vis-à-vis de vous. Ceci est bien ridicule, mais je vous parle ainsi parce que le ridicule n'est rien pour moi quand il s'agit de la vérité ; quoi qu'il arrive de tout ceci, je serai toujours votre meilleur ami ; jamais personne ne sera pour moi ce que vous pouvez être si vous voulez me laisser sentir à quel point je vous aime quand je ne crains pas de vous faire mal en me montrant tout simplement comme je suis....

On m'apporte votre lettre du 12 avril [5], que M. Falconnet n'a pas encore

1. Peut-être le banquier de Custine en Sicile.
2. « Pour la première fois » : dans l'interligne.
3. « Qu'autrefois » : dans l'interligne.
4. « Plus vagues » : dans l'interligne.
5. « Du 12 avril » : dans l'interligne.

envoyée à Palerme mais qui allait partir si je n'avais à l'instant même fait dire à M. Falconnet que j'étais revenu.

Que d'inquiétude, que de chagrin exprime et déguise cette lettre !!! N'avais-je pas raison tout-à-l'heure de dire qu'un sentiment qui trouble et détruit la vie au lieu de l'embellir était à craindre, et qu'il fallait le combattre, non pour l'anéantir, mais pour l'empêcher de nous détruire nous-même. Vous pleurez, vous vous désespérez, vous vous tuez [1], et pourquoi ? parce que vous avez trouvé un homme dont l'âme est en harmonie avec la vôtre, qui se sent uni à vous par des liens plus forts que tout ce que les hommes connaissent et fabriquent en ce monde, mais qui ne dit pas cela comme vous voudriez le lui entendre dire ? Est-ce là de la raison, de la justice ? Vous abandonnez vos relations, vos parens, tout excepté vos enfans ! Vous voulez donc que tout ce qui vous connaît maudisse un sentiment qui devait embellir votre vie ? J'ai besoin de vous, et vous me privez des consolations que ma tendresse pouvait trouver dans la vôtre. Vous ne montrez à mon esprit déjà découragé que des images de mort et de douleur ; laissez-moi croire à un plus doux avenir pour vous et pour moi ; laissez-moi me promettre de vous retrouver plus forte, plus calme, plus confiante dans un sentiment que le temps et l'absence auront éprouvé. Vous me reprochez le doute que je vous exprimais dans ma lettre de Rome ; vous l'attribuez à une influence étrangère. Persuadez-vous donc une fois pour toutes que personne auprès de moi ne travaille contre vous : d'abord je parle peu de vous ; je regarde notre secret comme sacré et puis qui oserait vous nuire auprès de moi, même indirectement ?

J'ai été frappé de terreur en apprenant l'accident de mon oncle [2], mais la mort de mon plus ancien ami, M. de Lagarde [3], est le plus grand de mes chagrins ; et puis les horreurs de Lyon et de Paris [4]! ... Dans quel tems nous vivons ! Fiez-vous donc à une civilisation si peu solide. C'est un palais fondé [5] sur des roseaux. Tout tient à rien chez nous.

Je pense tous les jours à nos quatre heures, et demain, dans les mers de Sicile, je verrai votre table, votre chambre, et je me rappellerai ces lectures qui nous ont liés plus que des années de rapports ordinaires [6] et surtout à celle [*sic*] que vous me rappelez sur la jalousie : dans votre cœur méridional ce sentiment est un affreux tourment : ne vous laissez jamais aller à l'éprouver : ce que je vous donne et vous consacre ne va qu'à vous.

J'ai écrit à Victor Hugo [7]. Si ma lettre l'a trouvé malade, elle a dû lui paraître une vraie dissonnance [sic], car je le croyais triomphant. J'ai prêté « Mirabeau » [8] ici à M. de Stakelberg, ambassadeur de Russie, l'ul[tra-] [9]

1. « Vous vous tuez » : dans l'interligne.

2. Elzear de Sabran, vieil original, qui venait d'être victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un domestique fou (21 mars).

3. Augustin-Charles Pelletier, comte de Lagarde, émigré, au service de la Russie sous l'Empire, puis général, ambassadeur et pair de France.

4. 9-13 avril : insurrection et répression à Lyon. 14 avril : sanglantes échauffourées du cloître Saint-Merri et de la rue Transnonain à Paris.

5. Custine avait d'abord écrit « porté ».

6. Ce passage marque nettement que l'intimité est de date récente.

7. A défaut de la lettre de Custine, on a la lettre que Hugo lui écrivit, le 11 mai, en remerciement (publiée par H. Guillemin dans *Synthèses*, Bruxelles, juin 1950, p. 21-35). Hugo se plaint de ses yeux. Puis « votre description de ces pauvres truandes napolitaines nous a fort amusés d'abord, puis fort occupés. Vous avez raison. Il y a plus d'une grave et douloureuse question dans ces grotesques choses. Quand donc les gens qui gouvernent seront-ils des gens qui réfléchissent ? [...] A Naples ce sont les filles qui troussent leurs jupes et qui montrent leur derrière. Ici, c'est le gouvernement. »

8. *Étude sur Mirabeau* (février 1834).

9. Déchirure du papier.

ultra.... Il a beaucoup admiré. C'est un triomphe. Je suis bien impatient de lire le nouvel ouvrage dont vous me parlez [1]. Hugo me paraît le premier homme de ce tems-ci ; c'est le général de la pensée et je m'enrôle volontiers sous ses drapeaux en me conservant toujours beaucoup de liberté comme il convient à tout soldat de plume. Si vous le voyez, ne me laissez pas oublier de lui. Je reconnais son cœur dans l'intérêt qu'il vous a témoigné.

La rencontre de mon grand-père et de Marie-Antoinette à la Conciergerie est une des circonstances les plus frappantes de l'histoire de ce temps-là, si féconde en scènes de Shakespeare [2]. Je suis forcé de finir ; je pars demain pour Palerme ; j'abrégerai le tour en Sicile et je vous reviendrai plutôt [*sic*] que je n'espérais. Nous ferons le voyage de Suisse qui vous guérira et me charmerait [3], mais comment compter sur un an d'avenir dans ce tems-ci et dans notre pays ?

Écrivez-moi chez M^rs^ Turner et ne vous inquiétez pas si vous êtes un peu longtems sans nouvelle car les postes de Sicile sont arriérées de quatre siècles.

[Adresse :] Madame
Madame la Duchesse d'Abrantès
rue de La Rochefoucauld N° 18
Paris.

[Cachet postal :] Marseille 18 mai 1834.

Le *Musée des Familles*, auquel M^me^ d'Abrantès collabora régulièrement depuis sa fondation en 1833, publie en octobre 1834 (p. 69-71) des *Fragments d'un voyage en Italie* du M^is^ de Custine [4]. Ce sont trois lettres, la première sans date, les deux autres datées de Messine, ce 2 juin, et Naples, le 23 juin 1834. On pourrait songer soit à des lettres fictives, soit à des missives adressées à Sophie Gay qui collabore aussi au *Musée*, quoique plus rarement que la duchesse. Mais à côté de longues descriptions pittoresques de la Sicile, « Sibérie brûlée », de l'Etna, d'une éruption du Vésuve, et d'une fête avec feu d'artifice à Portici : « pauvres Napolitains ! répondre au Vésuve par des pétards ! », ces lettres contiennent plusieurs passages d'un accent tout intime. Voici le mouvement final du plus caractéristique d'entre eux :

Quand la passion domine et tyrannise le cœur qui se croyait supérieur à ce qu'il éprouvait, quand l'âme entière est entraînée dans le tourbillon du sentiment qui agit sur elle, quand il n'y a plus une partie de vous même en état de juger et de diriger l'autre ; quand la poudre fait sauter des villes au lieu de lancer des fusées, c'est alors qu'il faut tomber à genoux et demander grâce ! Comment se sauver si ce n'est par un miracle ? Et ce miracle, comment le mériter, comment l'obtenir ?...

L'amitié, l'amitié peut encore adoucir de telles tortures !... Elle le peut, elle le doit.... Attachons-nous donc à elle comme à notre planche de salut. L'amitié, c'est le dieu du naufrage ! Elle peut *tout contre tout*, excepté contre la jalousie.... Ah ! par pitié pour nous-mêmes ne l'éprouvons jamais....

1. *Littérature et philosophie mêlées*, paru peu après le 15 mars 1834.
2. Les séjours successifs du général de Custine et de Marie-Antoinette dans un même cachot de la Conciergerie sont évoqués par M^me^ d'Abrantès dans ses *Mémoires sur la Restauration* (t. II, 1835, p. 274).
3. Custine avait d'abord écrit : « charmera ».
4. Ce texte n'est signalé par aucun de ceux qui ont étudié la vie ou l'œuvre de Custine.

Ayons peur de ce monstre.... C'est un sentiment qui vaut le remords en fait de moyen de troubler l'âme, et qui l'agite bien davantage. C'est le crime des cœurs aimants. Par elle, les bons souffrent comme les méchants, sans compter tout ce qu'ils ont à souffrir parce qu'ils sont bons [1].

Toute exégèse paraît superflue pour montrer dans cette page le prolongement naturel des lettres du mois d'avril. Custine poursuit sa tâche de consolateur. Et cette fois-ci, pour éviter toute équivoque il lâche le mot d'*amitié*. Ce dont on pourrait s'étonner c'est de voir ces lettres livrées au public moins de six mois après leur rédaction. Il faut bien, d'autre part, admettre qu'elles ont paru avec l'autorisation des intéressés, et probablement même à l'instigation de Mme d'Abrantès, qui avait toute liberté de pratiquer des coupures.... A l'époque des « amants de Venise » une certaine indiscrétion dans l'aveu semblait une garantie d'authenticité.

Custine est de retour en France le 15 août. Il passe les derniers mois d'été à Saint-Gratien qui est maintenant en état de recevoir des hôtes de marque. Il songe alors à utiliser les sentiments d'amitié qui unissent Mme d'Abrantès et Mme Récamier en vue d'attirer chez lui cette dernière qu'il ne connaît que de loin [2]. L'affection jalouse de Mme d'Abrantès a senti la manœuvre et s'est cabrée. Témoin la lettre suivante de Custine [3].

[Saint-Gratien] [août ou début de septembre 1834 ?]
Ce vendredi

S'il vous est possible de relire de sang-froid ma lettre d'avant-hier, elle servira de réponse à celle que je reçois de vous et qui [4] ne s'adresse guère à moi. Vous me parlez comme à *un roué* de je ne sais quel siècle, à moi dont le tort n'est assurément pas de me jouer de vous ni de personne : ce tort est bien plus grave, sans doute ; c'est celui de vous avoir déplu ; mais à cela je ne sais point de remèdes ; il n'y en a qu'aux fautes volontaires.

J'avais oublié en vous demandant de me rapprocher de Mad. R[écamier] que rien ne fait sur vous l'effet qu'il ferait sur un autre. C'était pour vous, non pour moi que je désirais cette influence d'une personne à qui vous êtes attachée depuis longtemps, et que tous ses amis disent bienfaisante : si vous ne l'aviez pas prévenue, je n'irais pas chez elle [5], car que lui dirai-je maintenant ? Faites moi trouver un mot demain samedi, chez moi, à Paris. J'y serai vers onze heures, et chez vous à deux. Peut-être vaudrait-il mieux

1. Voici des allusions plus précises encore : « Adieu, conservez-vous pour moi [...]. Vous êtes vengée, car j'ai bien souffert... ce qui fait que vous n'êtes pas consolée, car je connais votre cœur. » Cet épisode « douloureux » du voyage en Italie éclaire d'un jour nouveau une lettre de Custine à Sophie Gay (15 juillet 1834) qui intriguait M. de Luppé (Cf. *A. de Custine*, p. 166).

2. Deux lettres de septembre 1834 adressées par Custine à Mme Récamier (B. N., Fonds Récamier) pour l'inviter à Saint-Gratien, puis pour la remercier d'être venue montrent bien que Custine se sert de la présence momentanée de Mme d'Abrantès à Saint-Gratien comme d'un appât. « Un des principaux motifs de ma reconnaissance envers votre amie c'est de m'avoir rapproché [de vous]. »

3. B. N., Fonds Récamier. La dernière dans la liasse des lettres adressées par Custine à Mme Récamier. Le ton fait un plaisant contraste avec celui des lettres effectivement adressées à Mme Récamier. D'ailleurs Mme Récamier est nommée en tiers dans cette lettre.

4. Au lieu de « et qui », Custine avait d'abord écrit : « Elle ».

5. « Chez elle » : dans l'interligne.

que je vous visse un instant avant d'aller chez elle [1]. Nous nous entendons mal ; le temps, j'espère, remédiera à ce qui me manque pour comprendre des révolutions de sentiments causées par rien, ou par des mots tout simples, auxquels on trouve un sens qui ne l'est pas. Jamais affection plus vraie que la mienne pour vous n'a eu tant de peine à se faire accepter ou seulement reconnaître. C'est moi qui pourrais dire que vous vous jouez de moi, et qu'il y a du fait exprès dans vos inégalités : mais je n'injurie pas ce que j'aime, et je crois ce que me dit une personne que je place au-dessus des autres dans mes affections. Quant à vous, vous ne tenez pas plus de compte des assurances de tendresse que je vous donne que si vous me regardiez comme le dernier des hommes. Et pourtant, je vous crois, moi, quand vous me dites que vous m'aimez. Je vous le répète : nous sommes trop loin et trop près l'un de l'autre.

Venez ici, apprenons à mieux nous connaître ; j'espère toujours qu'en me voyant tel que je suis, vous rendrez justice à mon attachement pour vous, qui est devenu un besoin de mon cœur sans cesse contrarié par les erreurs de votre imagination. Cet attrait que j'ai pour vous, vous en faites une source de tourments, et à la fin ce sera malgré moi que je vous aimerai : car moi j'aime toujours quand j'aime : mes sentiments sont peut-être moins violents que les vôtres, mais ils sont sujets à moins de vicissitudes. Vous pourriez me faire plus de bien que personne parce que je n'ai vu à personne tant de facultés primitives unies à tant de choses acquises : il y avait en vous tout ce que je cherche, tout ce qui me manque : mais comme je m'attache par le fond et que les petites choses de la vie extérieure ne sont pas dérangées par mes affections intimes, vous jetez tout par la fenêtre, pour vous plaindre à votre aise du réveil de je ne sais quel rêve !!! Que puis-je à cela, moi ? me taire et souffrir : c'est ce que je ferai désormais ; j'espère par là vous donner plus de repos, car l'abandon et la sincérité vous révoltent de ma part [2]. Vous trouverez des paroles plus exaltées que les miennes. Vous ne trouverez pas un sentiment plus fidèle et plus vrai : acceptez-le avec ce qu'il a de bon et d'imparfait comme tout ce qui est humain, et nous serons heureux !!! Mais voilà encore que je vous demande ce que vous ne voulez, ce que vous ne pouvez sûrement pas faire !... Quel châtiment mérite l'illusion que je me fais ? Je crois vous aimer assez pour mériter d'être aimé de vous : et vous me prouvez au contraire que cette affection est offensante et mérite tous vos reproches : c'est à croire que nous ne nous entendrons jamais, et pourtant il y a entre [3] nous des rapports qu'il ne dépend pas de nous de méconnaître. Je crois que nous en [4] parlons trop : le temps et le silence nous expliqueront mieux l'un à l'autre que nos discours. En attendant, adieu, et à demain. Il y a un fond de sécurité, d'affection et de confiance au milieu de nos troubles de cœur. Reconnaissons-le et taisons-nous sur le reste. Je vous attendrai mercredi, avec bonheur, si vous voulez !

Custine s'est montré suffisamment persuasif, la duchesse lui a répondu rassérénée, et s'apprête à aller passer quelques jours à Saint-Gratien. Mais mue sans doute par une sorte de jalousie rétrospective elle a interrogé Astolphe sur ses anciennes amours. D'où les explications qui suivent [5].

1. La phrase qui précède ajoutée en interligne.
2. « De ma part » : dans l'interligne.
3. Custine avait d'abord écrit « en ».
4. « En » : dans l'interligne.
5. B. N., Fonds Récamier. Classée comme « pouvant être adressée » à M^me^ d'Abrantès ».

[Saint-Gratien] Ce jeudi 4 [septembre 1834 ?]

La lettre que je reçois de vous me fait du bien car elle me semble promettre un avenir doux, un avenir selon mon cœur : ne trompez pas cette attente, tout dépend de vous.

Je crois que Mme de Duras était [1] la femme qui m'avait le plus aimé ; remarquez les mots surchargés [2] ; et dans mon inexpérience j'ai cru trop tard à ce sentiment que je partageais pourtant.

J'étais alors comme engagé à épouser sa fille : j'ai frémi, et j'ai tout rompu. Je suis resté tendrement attaché à elle, et j'ai même fait beaucoup pour la revoir : nous nous sommes rapprochés, mais au fond du cœur elle est devenue [3] ma plus mortelle ennemie [4]. C'était pourtant une personne supérieure. Rien n'a été si dangereux pour moi que sa haine, parce qu'elle m'a presque donné mauvaise opinion des femmes : heureusement que mon horreur des préjugés m'a empêché de les condamner en masse d'après un seul exemple : mais c'est sa distinction qui me désolait ; la vraie supériorité est toujours disposée à se donner tort à elle-même. Dans les douleurs de cœur, le tort est toujours réciproque. La personne que j'ai le plus aimée, moi, c'est Mme de Broglie, et sa mère m'a écrit au congrès de Vienne [5] qu'elle ne se déciderait pas à la marier avant ma réponse [6]. Je savais les préventions de ma mère, je n'ai point répondu : j'ai eu tort, mais j'ai cru faire un sacrifice méritoire. Vous voyez bien que je suis gauchement généreux ! Car encore une fois j'ai eu grand tort, pour ma mère elle-même, qui plus tard aurait reconnu son erreur [7].

J'ai lu avec attention la Comtesse de Sargans [8] ; c'est un récit plein de chaleur et de vie, le style a de la couleur ; je crois qu'on peut en faire un drame, mais c'est difficile [9] ; tout dépend du talent du metteur en œuvre. Mais cette femme dont la folie cède à la pitié est un superbe sujet ; il y a là un grand moyen d'effet. Voilà ma sincère opinion.

N'oubliez pas d'apporter de la musique à Saint-Gratien ; j'ai un excellent piano ; mais rien à jouer. Voici les vers que vous aimez ; je les crois comme vous presque impossibles à mettre en musique, comme toutes les paroles qui ne laissent rien à ajouter. Je ne tire aucune vanité des éloges que vous leur donnez, car je me souviens que ces vers m'ont traversé la pensée pour se mêler à moi ; je ne sais en vérité d'où ils sont venus.

Certes, vous serez aimée d'Édouard ; c'est un cœur dévoué et complètement dénué d'égoïsme : dès qu'il verra que vous le connaissez, il sera à son aise avec vous, et par conséquent, il vous aimera, car la crainte de vous déplaire ou d'être mal jugé peut seule éloigner de vous.

Puisqu'il faut qu'on vous saigne je voudrais que ce fût fait. A samedi !

1. « Était » et « avait » en surcharge sur « est » et « a ».
2. Les quatre mots précédents ajoutés en interligne.
3. « Devenue » en surcharge sur « restée ».
4. En 1818, Astolphe rompt avec sa fiancée Clara de Duras pour des raisons demeurées confuses. Cf. Mis de Luppé, *op. cit.*, p. 68-69. L'explication donnée ici reproduit exactement l'intrigue du roman de Custine *Aloys* (1829).
5. « Au congrès de Vienne » dans l'interligne.
6. Mlle Cottin, bibliothécaire à la B. N., a identifié et m'a aimablement communiqué une lettre de Mme de Staël à Astolphe jeune (19 octobre 1814). Celle-ci lui reproche plaisamment de ne pas songer à l'amour, et cherche visiblement à l'attirer près de sa fille.
7. « Mensonge ! » me dit M. de Luppé qui affirme que Delphine de Custine était très favorable à Mme de Staël, et à sa fille.
8. *Adélaïde de Sargans*, nouvelle « historique » de Mme d'Abrantès parue en juin 1834 dans le *Musée des Familles*. Sans doute la duchesse sollicitait-elle discrètement la collaboration d'Astolphe pour tirer une pièce de son récit.
9. « Mais c'est difficile » dans l'interligne.

Je trouve aussi que c'est bien long ; mais j'ai des rangements de livres commencés et cela me prend mon temps. Je crois que je vais faire venir quelque garçon libraire pour en finir.

Merci encore de votre lettre.

Durant l'hiver 1834-1835 les relations entre le marquis et la duchesse demeurent étroites. Quand paraît *Le Monde comme il est*, en janvier 1835, Mme d'Abrantès prend avec ardeur la défense de son ami malmené par la critique, tente de vaincre les réserves de Balzac et d'obtenir de lui un article pour la *Revue de Paris*, le querelle pour une appréciation assez perfide du *Figaro* qu'elle lui attribue à tort. En même temps elle multiplie dans ses *Mémoires*, dans ses nouvelles, à tout propos et hors de propos, les allusions élogieuses à Custine. En avril 1835, Laure et Astolphe jouent ensemble — bien mal, juge le comte Apponyi — sur le théâtre d'amateurs du comte Jules de Castellane. Réunion d'adieu, car quelques jours plus tard, le 29, Custine entreprend un voyage en Orient. Il séjourne jusqu'au 5 juin à Vienne, bien reçu par Metternich qui était resté en bon termes avec son ancienne amante Mme d'Abrantès. S'embarquant à Trieste pour le Levant, il change d'avis à Athènes, effrayé par la peste. Ce voyage est déjà connu par les lettres adressées à Sophie Gay et utilisées par M. de Luppé. Des lettres écrites à Mme d'Abrantès il subsiste celle que nous citons maintenant [1]. Les préoccupations sentimentales y tiennent peu de place. Les morceaux de bravoure descriptifs « datent » un peu. Et tel « soleil couchant » à transformations doit beaucoup à Chateaubriand et à Hugo. Mais les souvenirs d'enfance, les impressions de lecture, les confidences d'un homme qui est certainement sincère quand il affiche une solitude un peu hautaine, font l'intérêt de ce « journal de bord ».

Ce 8 juillet en mer dans l'Archipel [1835].

Vous allez être bien étonnée et j'espère contente : nous revenons en France ; je me suis embarqué ce matin au Pyrée sur un bâtiment de guerre français où j'ai trouvé passage grâce à la recommandation de l'Amiral Duperré [2] que vous m'avez procurée. La peste est dans tout le levant ; je n'aurais trouvé que des maisons fermées, des gens en prison ; j'y aurais été mis moi-même ; j'ai mieux aimé abréger !... La mer devient houleuse ; je suis forcé de cesser d'écrire. Je vous ai écrit d'Athènes ; mais je pense que cette lettre vous arrivera la première.

Ce 22 juillet. En mer à bord du brick La Flèche.
En vue du Cap Bon.

En mer, on est perdu. Si l'Apathie l'emporte sur la vie de l'esprit, si la pensée, si l'enthousiasme poétique ne combattent pas l'ennui, si l'absence de distraction, si le loisir forcé [3] vous font tomber dans le dégoût de l'occupation, en un mot si vous cessez de lutter, vous êtes perdu !... C'est ce qui m'arrive depuis bien des jours. Je me lève pour manger, je sors de table pour aller me coucher sur le pont, que je quitte pour retourner à mon lit :

1. Elle appartient à la collection Martin ainsi que les trois suivantes.
2. L'Amiral Duperré qui s'était illustré sous l'Empire et lors du débarquement d'Alger (1830) était à ce moment-là ministre de la Marine.
3. « Si le loisir forcé » : dans l'interligne.

les calmes nous contrarient ; ils ne sont interrompus que par des vents contraires, et depuis 8 jours, à peine avons-nous fait 90 lieues. Je [1] pourrais écrire, lire, travailler, car j'ai ce qu'on appelle ici *une chambre* ; mais faire tout cela, c'est ce qui m'est le plus impossible. Causer l'est également, parce que je prends en horreur tous les hommes emprisonnés avec moi sur cette mer qui refuse de nous livrer passage, et qui pour nous arrêter, se change en glace à nos yeux éblouis. Mes semblables sont trop près de moi pour que leur société me plaise. Tout est forcé, factice, rien n'est naturel dans la vie de ces pauvres marins dont la conversation même devient une manie de l'esprit, comme chacun de leurs mouvemens est un tic du corps. La promenade des officiers sur le pont est exactement le pendant de ce que nous voyons au jardin des plantes dans la loge de l'ours et du loup. La privation de la liberté produit les mêmes effets sur l'homme et sur les animaux. La nature se venge des conquêtes que le génie croit avoir faites sur elle. Ces messieurs n'ont aucune espèce d'occupation d'esprit ; leur vie se passe à parler filles, chasse et cuisine.

Moi, je n'ai qu'un plaisir : voir coucher le soleil dans la mer. Ceci réveille un souvenir de mon enfance. Ma mère m'avait mené dans une terre perdue entre l'Alsace et la Lorraine où des affaires la retinrent six semaines. Nous n'avions là aucune distraction, pas même celle de la promenade, car le pays n'était pas la belle partie des Vosges. C'était un champ de pommes de terre à perte de vue, bordé par des ruisseaux fangeux qui se perdaient dans quelques pâturages gris plutôt que verds, où les communes voisines envoient journellement leurs troupeaux. Comme il est dans la nature humaine de ne pouvoir se passer longtemps de ce qu'on appelle plaisir, nous nous en sommes fait un dans cette solitude. C'était le retour du troupeau à la tête duquel se trouvait un des plus beaux taureaux que j'aye vus, même depuis cette époque. Le passage de ce terrible animal nous causait tant de terreur, de curiosité, d'admiration, il était accompagné de tels récits de ses fureurs que nous y pensions tout le jour avec un mélange d'impatience et de frayeur. C'est à peu près l'effet que nous ferait aujourd'hui une tempête. N'ayez pas peur : les ouragans sont rares dans cette saison ; nous n'avons que de légères brises variables, capricieuses, à peine suffisantes pour enfler les voiles qu'il faut changer de position chaque fois qu'il plaît à un de ces demi-vents de souffler d'un autre côté du ciel. C'est assoupissant ; on se sent devenir marmotte. Cependant depuis quelques jours les couchers de soleil sont si beaux qu'ils me rappellent tous les soirs que je suis homme et créé pour quelque chose de mieux que ce que je vois et ce que je fais. Les belles soirées sont rares, même dans les beaux climats, excepté en automne. Quand le soleil disparaît sans effet, je suis malheureux comme je l'étais à Dettwiller [2], les jours où j'avais manqué le passage du taureau.

Le premier jour où Dieu nous a donné ce beau spectacle, nous étions en pleine mer ; alors on ne voyait plus l'Afrique dont nous venons de nous rapprocher. Quelques vapeurs grisâtres obscurcissaient le couchant et répandaient des teintes sales sur tout l'horizon. En un moment, je vis sortir de dessous une de [3] ces bandes de nuages le soleil semblable à un globe de feu. Il répandait une lumière sombre et sembait ne quitter un moment les brouillards que pour briller avant de s'enfoncer doucement dans la mer. En touchant le bord de l'eau, tout-à-coup, il change de forme sans changer de couleur, le globe applati par le bas, élancé pas le haut devient ovale, et

1. « Mais » effacé devant « Je ».
2. Dettwiller, à 7 km à l'Est de Saverne, a toujours ses prés marécageux. Niderviller, berceau des Custine, est sur l'autre versant des Vosges, à une quarantaine de kilomètres à l'Ouest.
3. « Une de » : dans l'interligne.

prend un instant la figure d'un vase renversé, mais brillant comme une cloche sortie du moule où l'on vient de la couler. Déjà, cette singulière apparition se modifie ; ce n'est plus une amphore brûlante ; c'est une thiare lançant des éclairs, c'est une couronne de pierres précieuses. Bientôt ce n'est plus qu'un demi-cercle, un diadème d'or ; puis un filet ; puis rien : le gris des nuages efface tout comme un rideau qu'on tire sur une décoration de théâtre. Quelquefois le spectacle continue longtems après la disparition du soleil. C'est une magnifique succession de teintes de feu, depuis les plus jaunes jusqu'aux plus noires, mais pendant cette lente dégradation de couleurs, le ciel est toujours enflammé et sur chacune de ses petites vagues, la mer réfléchit l'incendie, immense tapis broché d'or et de pourpre qui rappelle les tissus de soie brochée du levant dont il a peut-être été le premier modèle.

J'étais perdu dans la contemplation de ce prodigieux spectacle lorsqu'en tournant la tête j'aperçus auprès de moi le père Policarpe, vieux capucin qui se trouve avec nous passager sur la Flèche (c'est le nom de notre brick). Il a une tête de père Aubry et une barbe de Moïse dont les flots d'argent brillaient comme les vagues de [1] la mer dans les derniers rayons du soleil. Il paraissait méditer en contemplant le triomphe de l'astre que j'admirais aussi : « A quoi pensez-vous, mon Père ? » lui dis-je. — « A la magnificence de Dieu », me répondit le vieux moine. Ce simple mot me reposa tout le soir de la oiseuse conversation des officiers du bord.

Je voudrais vous décrire notre vie en détail, vous faire le portrait de tous les gens avec lesquels nous sommes condamnés à la passer ; mais la mer rend misanthrope : ce qui n'est qu'humain me paraît misérable et commun ; ma plume se refuse à tracer des traits qui ne sont que la répétition de ce qu'on voit partout ; lorsqu'avant d'écrire, il me vient un dégoût de ce que je vais dire, je m'arrête devant l'insipidité de mes paroles, de crainte de produire sur vous l'effet que j'éprouve moi-même et nul effort ne peut me faire surmonter ma répugnance. Voilà ce qui m'arrive incessamment ; c'est pourquoi j'écris peu. Le spectacle inévitable [2] de ce qui est vulgaire me jette dans une sorte de torpeur insurmontable. Il y a pourtant ici deux personnes assez [3] distinguées mais je suis forcé de les voir à toute heure ! c'est assez pour m'empêcher de jouir de leur société : j'ai besoin d'admirer, et le sublime seul est admirable ; mais c'est le génie qui le produit, et le génie est comme la fortune du bon La Fontaine : l'homme qui court après ne l'attrappe pas et il vient chercher celui qui l'attend dans son lit. A propos de sublime je relis Lord Byron comme si je ne le connaissais pas et [4] sans en passer une ligne, même des notes. Celui-là sent la nature de l'Orient. Quel coloriste ! C'est dommage qu'il dessine mal l'ensemble quoiqu'il peigne les détails merveilleusement ; il a beau affecter d'y renoncer, c'est une faculté qui lui manque. Le Tasse se serait gardé de se refuser les effets qu'il tire de la perfection de sa composition ; mais lord Byron, organisé comme il l'était, a bien fait d'outrer dans ses ouvrages les défauts de sa nature. S'il avait cherché à les pallier, il était perdu ! C'est un triste sujet d'observation que de s'appliquer à mesurer ce qu'il entre de charlatanisme dans le succès des plus beaux talens ; moi qui me plais à approuver, je ne rappetisse les grands hommes qu'en gémissant. Au reste, celui-ci me satisfait souvent. Je pleure en le relisant, je frémis, j'aime comme un enfant qui n'aurait jamais rien lu. C'est qu'il a le génie de l'expression ! Et l'expression seule nous remue. Sans elle, un auteur n'a que de bonnes intentions,

1. « Les vagues de » : dans l'interligne.
2. « Inévitable » : dans l'interligne.
3. « Assez » : dans l'interligne.
4. « Et » : dans l'interligne.

toutes stériles. Que me fait votre génie si vous ne savez pas me le communiquer ? Je suis persuadé que le grand succès de vos Mémoires tient surtout à ce que vous avez écrit mieux que personne, comme on parle. Et c'était neuf.

Vous voyez qu'en disant que je ne vivais plus que pour dormir, je me calomniais un peu !... un peu, oui, mais pas beaucoup, je vous assure !

Ce 30 juillet à 9 h. du matin
pendant qu'on jette l'ancre en rade de Toulon.

Je touche à la France et je me rapproche de vous ! Ne craignez rien du choléra il touche à sa fin : cinq personnes mortes seulement hier ! C'est bien peu ! D'ailleurs le mal n'est pas dans la rade où nous faisons quarantaine : 30 jours de prison ! c'est rude [1]. Donnez-moi de vos nouvelles. J'écris à Édouard. Écrivez-moi en quarantaine [2] au Lazareth de Toulon. Le jour où je reverrai de votre écriture après si longtemps de silence sera une fête. Vous m'avez sûrement écrit à Constantinople ; ne pourriez-vous me faire revenir vos lettres ? Adieu ; on m'arrache mes lettres pour les porter à terre, je n'ai que le temps de fermer celle-ci !

Il semble que cette fois encore l'absence ait été mal supportée par la duchesse, ainsi qu'en témoigne un naïf mémoire [3], de juin 1835, dont l'auteur est un tout jeune homme que Custine avait introdult comme secrétaire chez Mme d'Abrantès, l'hiver précédent. Celui-ci, s'adressant à la duchesse, prend la défense de son protecteur et la supplie d'effacer « deux pages de fiel et d'injustice qu'un moment de passion et de colère vient de [lui] faire écrire dans [ses] Mémoires » [4]. Bien entendu, aucune trace de ces deux pages, lues en épreuves par le secrétaire, n'a subsisté dans l'ouvrage livré au public. Mais les oscillations entre la passion et le dépit haineux se feront de plus en plus fortes chez Laure.

Une fois de plus, cependant, le retour de l'ami prodigue à la fin du mois d'août, ses attentions, sa correspondance que l'on devine quotidienne lorsqu'il est à Saint-Gratien, pansent les blessures et renouent l'intimité. C'est ce dont témoignent les trois lettres suivantes qui remontent à l'automne 1835. Les deux premières se suivent à quelques jours d'intervalle. Elle nous font pénétrer dans un monde où un particulier pouvait demander aux plus grands compositeurs de son temps de mettre en musique et de venir jouer les romances dont il avait fourni les paroles. La littérature apparaît comme un passe-temps d'oisif chez Custine, tandis que la besogneuse duchesse ne laisse rien perdre de ce qu'elle écrit. Il est vrai qu'elle se charge de « placer » les impressions de voyage de son ami, et qu'elle découvre et encourage les jeunes vocations dramatiques.

1. « 30 ... rude » : dans l'interligne.
2. « En quarantaine » : dans l'interligne.
3. Col. Martin.
4. Elle traitait notamment Custine de « cœur de coton » et de « tête de vent ».

[Saint-Gratien, octobre ou début novembre 1835.]

Édouard vous porte la lettre des hermites que je viens de corriger [1] : j'y joins la Folle de Saint-Joseph, dont je pense que vous pouvez avoir besoin, car il ne faut pas laisser ce morceau inédit ; et je ne sais si vous me l'aviez envoyé pour me le montrer ou me le donner [2].

Vous aurez dimanche James [3] avec une charette pour prendre vos plantes : faites en marquer les pots afin qu'on ne les confonde pas avec les miennes.

A bientôt, j'espère. Merci de votre projet d'Abbaye aux bois [4]. Vous lui devez je crois confiance et amitié.

Ce mercredi.

[Adresse :]
Madame,
Madame la Duchesse d'Abrantès.

[Saint-Gratien, postérieure de quelques jours à la précédente].

Votre idée et votre projet d'Album est ce qu'il y a de plus gracieux au monde. Je ne dis ni oui ni non, mais j'ai déjà fait ce que vous demandez.

Voici une romance que j'ai faite ce matin sur un mot de votre lettre. Si vous voulez la mettre en musique vous trouverez, je crois, qu'elle vous va. En voici quatre autres qu'Édouard m'a retrouvées et que vous distribuerez selon le génie de vos Orphée ! Pourtant je crois qu'il faudrait donner le choix à Rossini, en lui demandant le secret ; celle de Mayerbeer fera la 6e [5], mais tout cela n'est qu'à une condition : c'est que vous ne ferez pas les frais de gravure et d'impression de cet album, et que c'est moi qui me chargerai de cette dépense : puisque je suis le plus riche, cela ne peut pas seulement faire de question. Je serais heureux de remercier moi-même Mayerbeer et d'avoir cette occasion de faire connaissance avec le frère d'un ancien ami : j'étais lié intimement avec le poète Mayerbeer [6]. J'ai le projet, si notre [7] album se fait, de réunir tous les auteurs [8] pour demander à chacun de nous faire entendre la romance après le dîner que nous leur donnerions. Cela nous amuserait beaucoup !

Si parmi les paroles que je vous envoie, il s'en trouve qui ne conviennent à aucun de vos compositeurs, je vous en enverrai d'autres : j'en retrouverai peut-être de plus convenables à la musique, ou je tâcherai d'en faire. Mais on n'est pas toujours inspiré : il n'y a pas toujours des mots comme celui-ci : *loin des yeux, près du cœur* !... dans vos lettres [9].

Je voudrais savoir si vous avez exécuté votre bon projet d'*Abbaye aux bois*, et si vous avez été contente de votre amie. Je crains qu'elle ne me

1. La lettre XXI de *L'Espagne sous Ferdinand VII* (t. II, 1838) est consacrée aux ermites de Cordoue. Mais elle avait paru séparément sous le titre de *Lettre à Miss Bowles sur les Ermites de Cordoue*, dans le n° du 20 novembre 1835, du *Musée des Familles*. Il est probable que Mme d'Abrantès, collaboratrice régulière, s'est chargée de « faire passer » l'article.

2. *La Folle de St Joseph*, mélodie de Meyerbeer, paroles de Custine, se trouve dans divers recueils de mélodies. Mais ici, il est évident qu'il s'agit d'un texte dont la duchesse est l'auteur. Comment expliquer ce mimétisme ou cette osmose ?

3. Le jardinier anglais de Custine, qui va faire hiverner les plantes de Mme d'Abrantès dans la serre de Saint-Gratien.

4. Sans doute une visite à Mme Récamier. Il en est plus longuement question dans la lettre suivante.

5. « Celle... la 6e » : ajouté dans l'interligne. S'agirait-il de *La Folle de St Joseph* ?

6. M. de Luppé (*op. cit.*, p. 147) parle d'une rencontre Custine-Meyerbeer dès le 23 décembre 1831. Il s'agit sans doute du frère.

7. « Notre » en surcharge sur « votre ».

8. « A dîner » : mots supprimés.

9. L'épigramme est acérée. Cf. la fin de cette lettre. Quant à l'album et à la soirée, nous n'en trouvons point trace.

reproche de la négliger ; mais à la lettre je ne vais jamais à Paris ; on ne peut être exigeant pour les absents, quand on n'écrit jamais soi-même. D'ailleurs je profite de chaque jour de loisir pour travailler. J'ai perdu celui d'hier à cause des Maussion [1] ; et je ne suis pas comme vous, je ne puis pas veiller. Vous devriez bien (par parenthèse) ne le pas pouvoir non plus, car vous vous tuez. Au reste ces Maussion ont été si bons, que je n'ai pas regardé ma journée comme perdue, et que je vais demain à Paris leur demander à dîner. Je vous verrai un moment avant, mais bien court, car je ramène aussi Mme de Courbonne à Paris [2]. Ma calèche est la seule voiture assez douce pour elle.

J'use et j'abuse de vos notes sur Séville. Cette ville, malgré votre opinion, est ce que j'aime le mieux en Espagne, et je m'amuse du tableau que j'en fais [3].

J'aurais bien désiré entendre le drame de votre jeune ami, à qui j'ai reconnu un talent supérieur ! [4]

Adieu, à demain ! cela vaut mieux que bientôt.

Par grâce pour votre repos, retranchez dans votre article sur le monde ce que vous dites de Mr de Montron [5]. Dans une histoire, une anecdote où il joue un rôle, ne reculez pas si vous voulez : mais n'allez pas le chercher au fond d'un article où personne ne s'attend à le voir figurer. Vous vous ferez là une querelle à mort pour rien.

Adieu encore ; jouissez de ce que vous gagnez dans mon affection en me laissant vivre comme ma nature me pousse à vivre : solitaire, voyageur, et pourtant aimant !...

Plus encore que la précédente, la lettre suivante montre Custine dans son rôle de conseiller. Tempérament généreux mais agité et exalté, ne craignant pas les coups, Mme d'Abrantès voulait partir en guerre contre la sentence des juges dans une des affaires les plus étranges du siècle [6]. Sans négliger les formules polies, les rapprochements flatteurs avec Voltaire, Custine, avec beaucoup de vigueur, la détourne de son projet. Il a sur elle une autorité quasi absolue. Quant à Laure, elle va au delà du moindre vœu d'Astolphe, qu'il s'agisse de lui donner un verre de prix qui a paru lui plaire, ou de corriger une inexactitude qui s'est glissée dans la biographie de sa mère.

1. Cf. *supra*, p. 166, note 3.

2. Mme de Courbonne, l'une des principales correspondantes de C., avait un logement à Saint-Gratien.

3. Ce tableau se trouve dans les lettres XXIV à XXXI de l'*Espagne sous Ferdinand VII* (tome II, 1838).

4. Probablement de Roosmalen, protégé et ami dévoué de la duchesse, et victime — prétend-il — de la jalousie de Delavigne.

5. Mme d'Abrantès n'aime pas Montrond, et l'on sent qu'elle se contraint difficilement quand elle en parle dans ses *Mémoires*. Elle avait eu à se défendre contre les grossières entreprises du personnage (Cf. J. Turquan, *La Générale Junot*, [1914], p. 191).

6. La Roncière, officier de l'Ecole de Saumur, viveur et endetté, était accusé d'avoir poursuivi de lettres anonymes insultantes et ordurières la femme et la fille (Marie, 16 ans) du général commandant l'École, et de s'être attaqué une nuit à la jeune fille. Malgré des invraisemblances criantes, malgré les experts qui affirmaient que les lettres étaient de l'écriture même de Marie, Chaix d'Est-Ange ne put empêcher Berryer et Odilon Barrot d'arracher au jury une condamnation pour tentative de viol « avec circonstances atténuantes ».

[Saint-Gratien] Ce jeudi soir [mi ou fin novembre 1835].

Je commence par ce qui n'a point d'importance, de peur de l'oublier. C'est que le 1er volume des lettres à Sophie [1] est retrouvé : il était tombé derrière un meuble. Pardon de vous avoir ennuyée de cette niaiserie.

Le verre que vous m'avez envoyé est d'un travail admirable : il est élégant et précieux pour moi par tout ce que vous m'en dites, mais je n'aime pas à vous dépouiller ainsi : je l'accepte parce que je crois que je vous ferais de la peine en vous le rendant, mais je ne pensais pas à ce que je disais lorsque je vous l'ai demandé. Il ne sortira pas de ma chambre, et je le confie à Antonio [2] qui est bien fier de ce que vous avez dit pour lui dans votre avant dernière lettre. Vous avez une âme qui ne laisse rien perdre de l'âme des autres.

Que vous me faites de plaisir en m'apprenant votre retour vers votre fille ou le sien vers vous, car je ne sais laquelle s'était éloignée [3]. Il faut de l'indulgence même dans les affections les plus intimes. Puisque tous en ont besoin, c'est une douceur que de l'exercer envers nos proches. D'ailleurs elle a un gracieux esprit, des manières charmantes, et j'ai toujours cru qu'elle pouvait contribuer à embellir votre vie. C'est un admirable fond à exploiter dans les rapports intimes que les principes religieux d'une personne naturellement élégante et noble. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que cette nouvelle.

Venons à la Roncière. Je ne crois pas non plus cet homme coupable du crime pour lequel on l'a condamné ; mais à coup sûr il l'est d'autres choses : il y a là de vilaines actions, une noire disposition d'âme, appliquée à je ne sais quoi.... Enfin je sens personnellement que quelque disposé que je sois à m'intéresser pour un accusé injustement condamné, jamais on ne me fera me dévouer à un homme, qui, par quelque motif que ce soit, a pu avouer un crime qu'il n'a pas commis, et signer cet aveu [4]. Mais ceci n'est que mon sentiment particulier et dans une [5] affaire aussi grave il faut prendre conseil ailleurs. Consultez-vous donc vous-même et voyez si l'adoucissement du sort de cet homme peut valoir ce qu'il vous coûterait à vous et à vos enfans. *L'adoucissement* : pesez bien ce mot !... Encore s'il s'agissait d'une réhabilitation, je serais plus hardi. Songez à la puissance des ennemis que vous susciterez à vos proches, songez à la rage dont vous allez devenir l'objet : tout cela pour obtenir, non pas l'honneur d'un homme, mais son confort, pendant une détention ou un exil que vous n'empêcherez jamais d'avoir quelque chose de honteux : et ne vous décidez qu'avec une vue bien claire des périls que vous allez braver et de la mesure de vos devoirs comme mère et comme écrivain ; enfin de la petitesse du but promis à tant d'efforts.

Remarquez que je ne vous ai encore parlé que dans la supposition que vous êtes enthousiaste des malheurs de la Roncière, ce que je ne crois pas, et que vous réussirez, ce que je ne crois pas non plus. Mais que serait-ce donc si vous deviez courir absolument les mêmes risques sans succès ? Et c'est ce que je pense qui arriverait. Je ne déprécie pas en cela votre talent, mais nous ne sommes plus au temps de Voltaire : les effets de l'élo-

1. Lettres de Mirabeau à Sophie.
2. Le valet de chambre italien de Custine.
3. Joséphine, fille aînée de la duchesse, née en 1802, était revenue vivre auprès de sa mère en 1832, après 5 années passées au couvent. La liaison de Balzac avec sa mère semble ne pas avoir été étrangère à sa « vocation ». Elle se mariera en 1841. On ne connaît pas les raisons de cette brouille passagère.
4. Afin d'éviter les poursuites judiciaires, La R. avait reconnu par écrit qu'il était l'auteur des lettres anonymes, tout en protestant verbalement qu'il ignorait tout de ces lettres.
5. « Une » en surcharge sur « cette ».

quence sont usés pour nous, et ce que n'a pu faire le plaidoyer de Chaix d'Estange [1], aucune parole, aucun écrit ne le fera !... Des faits... mais des faits peuvent être communiqués par d'autres que par vous ! Défiez-vous de l'ambition, fut-ce la plus généreuse de toutes les ambitions : celle de sauver un innocent... mais encore une fois, il n'est pas innocent !... quelle différence de l'intérêt puissant, équitable, sacré qui s'attachait à Calas le père. Si cet homme-ci n'a pas mérité sa punition, il en a mérité une autre ; c'est ce que votre sacrifice ne parviendra pas à faire oublier, de quelque couleur que vous embellissiez le playdoyer. La Roncière a gagné son procès dans l'opinion : pourquoi ? C'est qu'il l'a perdu au tribunal ; mais du jour où l'iniquité légale sera effacée ou balancée aux yeux de la société frondeuse où nous vivons, vous verrez ce que deviendra cet innocent dans les jugemens de tout le monde. Je ne vois là ni conscience engagée, ni gloire promise, ni devoir imposé au talent ! Le talent a quelquefois des obligations sacrées et à part de tout, comme les bons nageurs, mais ici mon opinion est que vous devez rester spectatrice comme tout le monde excepté les avocats et les familles.

A présent que je vous ai dit mon opinion sans nul détour, je dois vous demander une grâce, c'est de consulter la personne avec laquelle je vois, non sans un vif chagrin, que je vous ai brouillée, bien innocemment [2]. Demandez lui sa façon de penser (avant de lui faire connaître la mienne, cela va sans dire) et mandez-la moi, aussi ingénuement que je viens de vous exposer ma manière de voir.

Vous avez bien tort de vous éloigner de cette amie à cause de moi !!! Quel intérêt ai-je à vous dire qu'elle n'a aucun reproche à se faire ? Si je vous le dis, c'est parce que cela est. Votre susceptibilité irait donc plus loin que la conscience la plus timorée ? Cela ne peut être. Vous vous privez d'une amie secourable, d'une société douce et des avis d'une personne dont l'esprit est surtout nécessaire aux gens de talent qui ont presque toujours besoin d'aller retrouver dans une autre le goût que leur imagination leur fait perdre. Tout cela pourquoi ? Pour des chimères ! Vous en reviendrez ! Il est impossible que vos préventions résistent à vos réflexions quand vous réfléchirez ! Encore un mot sur la Roncière. Je sais que M. Chaix d'Estange a le projet de vous demander d'écrire une nouvelle sur l'histoire de la petite pensionnaire, nièce de Mme de Montjoie. Ceci me paraîtrait on ne peut plus à propos, et pourrait servir ce malheureux : on ferait mettre cette histoire sous les yeux du Roi et de Mme Adélaïde, votre talent et votre nom la feraient lire : et vous auriez toujours gardé la mesure de la prudence, bien plus, de la convenance dans une affaire où la moindre démarche peut avoir les suites les plus graves !

Ce vendredi,

Je regrette sincèrement de vous avoir confié mes deux observations sur la notice de ma mère [3]. Comment pouvez-vous croire que j'attache tant d'importance à des choses de si peu de valeur ? Si j'y avais mis beaucoup de prix, je vous en aurais parlé d'un autre ton ! Vous changerez deux lignes dans une autre édition et nous n'y penserons plus. Des cartons pour cela : quelle folie ! Vous n'avez donc pas lu ma lettre, ou vous avez voulu y voir autre chose que ce que je disais. Pourtant si j'ai un tort, c'est de dire ordinairement trop net ce que je pense. Je vous jure que je n'ai pas pensé un mot de plus que ce que j'ai écrit.

Mme de Courbonne vous remercie ; elle a été un peu souffrante tous ces

1. L'avocat de La Roncière était aussi l'avocat et l'ami de Custine.
2. Sophie Gay, très probablement.
3. Dans le t. I des *Mémoires sur la Restauration*, paru le 21 nov. 1835, d'après la *Bibliographie de la France*.

jours derniers, et elle n'est pas descendue : voilà pourquoi vous n'avez pas entendu parler d'elle.

Édouard ne comprend rien à votre colère : il se sent parfaitement innocent. Mais il a une bonté qui ennuie les accapareurs d'affection tels que nous. Adieu, à demain. Soignez-vous et ménagez votre force comme si vous n'aviez pas de la vie pour dix personnes et pour cent ans : ce sont surtout les riches qui s'endettent ; et les forts qui se tuent.

Je vous demande toujours quelque chose : aussi, demain, si j'y pense, vous prierai-je de solliciter de M. Boursault ou de quelqu'autre des rejetons de camélia pour l'année prochaine [1] et autres plantes d'orangerie. Ma serre s'organise et je suis décidé à avoir des fleurs en quantité. Adieu encore ! Il semble que j'aye prévu vos reproches, car voici la lettre la mieux écrite (du moins de la main) que je vous aye envoyée depuis longtems.

Cette lettre d'où presque tout sentiment est absent indique cependant que les relations ne sont pas sereines : c'est Édouard qui supporte la mauvaise humeur de la duchesse. C'est encore Édouard, ce « serpent à sonnettes », qu'elle accusera dans une lettre à Dumas, car le maître « est bon, lui ». En avril 1836, endettée, malade, désespérée, elle a tenté de s'empoisonner, tandis qu'elle sent son amour basculer vers la haine. En 1837 elle se rapproche au contraire de Custine. Mais celui-ci ne répond pas à une « longue lettre, fort tendre » [2]. Fin janvier 1838, harcelée par ses créanciers qui menacent de la saisir, elle se résigne à lui demander un secours d'argent. « Par là j'ai jugé que sa passion exaltée s'était changée en amitié. Aussi quelque temps après je me suis rapproché. Mais rien de raisonnable ne durait dans cette tête malade » [3].

Le 7 juin 1838, M^me^ d'Abrantès, que le secours de Custine n'a pas sauvée de la saisie, meurt, seule, dans une modeste maison de santé de la rue de Chaillot.

C'est à la demande expresse de M^me^ Récamier, « et malgré la peine que pour plus d'une raison [il] trouvai[t] à faire cet article nécrologique » [4], que Custine rédige la notice qui paraît dans les *Débats* du 13 juin 1838.

S. Jeune.

1. « Pour l'année prochaine » dans l'interligne.
2. et 3. Lettres de Custine à Sophie Gay citées dans Luppé, *op. cit.*, p. 190 et 193.
4. Lettre à M^me^ Récamier. B. N., Fonds Récamier.

FLAUBERT ET LA RÉVOLUTION DE 1848

Dans une étude récente, M. Alexis François, confrontant les souvenirs de Maxime du Camp et le récit que fait Flaubert des journées de 48, a montré ce que sont devenues dans *L'Éducation sentimentale* les observations des deux amis qui, avec Bouilhet, déambulaient au milieu des émeutes parisiennes en curieux et en artistes. Cependant Flaubert n'est arrivé dans la capitale que le 23 février et, dans son roman, il fait une large place aux incidents qui se sont produits dès le matin du 22. De même, il n'était pas à Paris pendant les journées de juin et, s'il les a résumées plus que décrites, il présente d'une manière détaillée la fin de l'insurrection ; il peint en particulier une scène, — souvent citée, — de répression et d'inhumanité aux Tuileries. Soucieux d'exactitude historique, Flaubert ne pouvait s'en tenir à des témoignages personnels. Il va dépouiller les journaux, lire à peu près tout ce qu'il est possible de lire sur ces journées révolutionnaires : la Correspondance nous fait connaître ses scrupules et son incroyable labeur :

Le 30 janvier 1867, à George Sand :

J'aurai besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là [celui de Barbès] fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à la Révolution de 48.

En fin février, à la même :

Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48.

Le 17 mars, à Jules Duplan :

Présentement, je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la Bibliothèque des Députés et je recueille des renseignements de droite et de gauche.

Enfin, le 8-9 avril, à Bouilhet :

Je bûche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines ? 27, mon bon.

De tant de lectures, qu'est-il resté dans le roman ? Si, à notre tour, mais *Éducation sentimentale* en main, nous allions aux historiens et à la presse de 1848 ? Une bonne fortune nous révéla presque d'emblée la source principale de l'artiste : l'*Histoire de la Révolution de*

1848, de Daniel Stern [1]. Amené ainsi à penser que la part d'invention dans le récit se réduisait à peu de chose, nous nous sommes efforcé alors d'établir les emprunts complémentaires. Voici les résultats de notre enquête [2] :

Les journées du 22 et du 23 février.

Le 22 février, vers onze heures, Frédéric se trouve près de la Madeleine, au milieu d'une foule qui attend et s'interroge :

Et on ne savait pas si le banquet aurait lieu, si le Gouvernement exécuterait sa menace, si les gardes nationaux se présenteraient. (P. 278.)

C'est là, en discours indirect, presque les termes et le rythme mêmes d'un passage de Stern, disant de ces « curieux de toute sorte, attirés par les bruits qui circulent à l'occasion du banquet » :

Est-il vraiment contremandé ? **aura-t-il lieu ?** *La garde nationale y viendra-t-elle ?* **Le Gouvernement exécutera-t-il sa menace ?** (I, pp. 105-106.)

Flaubert poursuit alors sa description :

La foule augmentait de plus en plus, quand tout à coup vibra dans les airs le refrain de *la Marseillaise*.

C'était la colonne des étudiants qui arrivait. Ils marchaient au pas, sur deux files, en bon ordre, l'aspect irrité, les mains nues, et tous criant par intervalles :

— « Vive la Réforme ! à bas Guizot ! » (P. 278.)

Et Stern :

Mais silence ! Quelles sont ces voix lointaines qui retentissent *soudain* ? Quel est le chant bien connu qui se rapproche, **vibre,** éclate ? C'est **la Marseillaise** entonnée à pleine poitrine par une **colonne** de 700 **étudiants** qui débouchent sur la place en *deux rangs* serrés, *dans l'attitude la plus résolue*. (I, p. 107.)

Déjà se caractérise ici l'effort de l'artiste ; s'il retient les faits, il les présente avec plus de concision, d'une manière plus pittoresque aussi. Non pas qu'il invente toutes ses images, comme paraît le croire M. A. Junker dans son étude : *Die Darstellung der Februarrevolution im Werke Flauberts* [3]. On va le voir à l'instant :

Flaubert :

Quand les étudiants eurent fait deux fois le tour de la Madeleine, ils descendirent vers la place de la Concorde. Elle était remplie de monde ; et la foule tassée semblait, de loin, un champ d'épis noirs qui oscillaient. (P. 278.)

1. C'est à la brève mention que M. Jean Pommier fait de Daniel Stern dans ses *Créations littéraires*, p. 24, que nous devons de publier une comparaison qui n'a pas été, à notre connaissance, conduite encore d'une manière systématique.

2. Nos références renvoient à l'édition Garnier, établie par M. E. Maynial, la plus récente. — Nous citons Daniel Stern dans la 1re édition, Paris, 1850. Nous donnons en caractères gras les mots qui paraissent avoir été retenus par Flaubert, en italique les expressions proches de son texte.

3. In : *Gedächtnisschrift für Adalbert Hâmel*, Wurzburg, 1953.

Le texte rappelle davantage celui d'E. Pelletan dans son *Histoire des trois journées de février 48* (Paris, 1848) :

« La colonne s'ébranle de nouveau, **fait deux fois le tour de la Madeleine** *et s'élance sur la place de la Concorde.* (P. 45-46.)

que celui de Stern :

Deux fois les étudiants font le tour de l'église en échangeant avec les ouvriers des paroles de haine contre le gouvernement et de provocation à la révolte. (I, p. 107.)

Mais c'est à Stern qu'est empruntée l'image du mouvement de la foule :

La foule rejetée sur la place de la Concorde **oscillait** dans un mouvement de flux et de reflux. (P. 109.)

Image déjà très développée dans l'*Histoire de la Révolution française de 1848*, de Charles Robin (Paris, 1849), qui a pu également inspirer Flaubert :

C'est sur la place de la Concorde que la garde municipale, par ses brutales agressions, donna le signal de la lutte. C'était l'image d'un cirque gigantesque envahi par une foule immense, massive, n'ayant d'autres mouvements *que ce mouvement d'ondulation qu'on remarque à la surface des blés quand le vent les agite.* (I, p. 185.)

Poursuivons notre lecture de *L'Éducation sentimentale* :

Au même moment, des soldats de la ligne se rangèrent en bataille, à gauche de l'église.

Les groupes stationnaient, cependant. Pour en finir, des agents de police en bourgeois saisissaient les plus mutins et les emmenaient au poste, brutalement.....

Peu de temps après, parurent les casques des municipaux. Ils frappaient autour d'eux, à coups de plat de sabre. Un cheval s'abattit ; on courut lui porter secours, et, dès que le cavalier fut en selle, tous s'enfuirent. (P. 278.)

Le romancier a fait la synthèse d'éléments que lui fournissaient Stern et les journaux :

Au même moment, de forts détachements du vingt-et-unième de **ligne** paraissent **à la gauche** de la Madeleine et **se rangent en bataille** sur la chaussée. (I, p. 106.) [1]

On relèvera toutefois que, pour l'historienne, ce moment se situe *avant* l'arrivée de la colonne des étudiants. Et c'est beaucoup plus loin (p. 110) que se rencontre le passage relatif aux charges de la garde municipale, rédigé d'ailleurs en termes très différents de ceux de Flaubert :

Ce fut donc une faute que de commencer l'attaque par des charges de la garde municipale, qui, dans son zèle excessif, s'ouvrit passage, le sabre au poing, à travers la foule encore inoffensive, culbutant, frappant, blessant même grièvement des vieillards et des femmes qui ne pouvaient fuir assez vite. (I, p. 110.)

1. *Le Constitutionnel* du 23 février donne les mêmes renseignements, dans des termes presque semblables à ceux de Stern.

Sur ce point, Flaubert a retenu certaines précisions que lui fournit *Le National* (nº du 23 février) :

Sur la place de la Madeleine, la première charge de la garde municipale a été faite à onze heures et demie, sans sommations, après un seul coup de trompette, *avec une grande brutalité....*

Des agents de police, habillés **en bourgeois,** un, entre autres, décoré, prêtaient leur concours aux gardes municipaux et arrêtaient, en les frappant, des individus inoffensifs ! [1]

Il est curieux de constater que, contre tous les témoignages, Flaubert a prêté à certains Parisiens une attitude d'insubordination — « les plus mutins », dit-il, et qu'il excuse ainsi — involontairement — la brutalité de la police.

Quant à l'incident du cheval qui s'abat, il est relaté par *Le National* (23 février) et repris dans les mêmes termes par Charles Robin (I, p. 184) :

Un garde municipal, plus acharné que les autres, quitta les rangs et se précipita seul pour arrêter un homme du peuple qui continuait à crier : A bas Guizot ! Le cheval de ce militaire glissa sur l'asphalte, il tomba et fut fort maltraité. Il aurait infailliblement succombé à la colère, si quelques personnes... ne l'eussent protégé et transporté chez un pharmacien voisin où il pansa ses blessures.

Admirons ici la rapidité avec laquelle Flaubert évoque cet incident qui apporte une pittoresque diversion dans la description des mouvements de foule.

Il achève le récit de cette matinée tumultueuse par ces mots :

Alors, il y eut un grand silence. La pluie fine, qui avait mouillé l'asphalte, ne tombait plus. Des nuages s'en allaient, balayés mollement par le vent d'ouest. (P. 279.)

Ce silence est invraisemblable, même à quelque distance de la Madeleine, à ce moment de la journée, soit avant deux heures, selon Flaubert lui-même. Les témoignages des journaux sont très précis : « A une heure, lit-on dans *Le National* du 23 février (relation de la journée précédente), la foule était ramassée, compacte, sur les boulevards et sur la place de la Madeleine.... Des groupes paisibles ont été repoussés par la force. Ils se sont repliés sur l'Hôtel des Affaires étrangères, faisant entendre les cris de : Vive la Réforme ! à bas Guizot ! » *La Presse* écrit de même : « Il est deux heures. Nous venons de parcourir les boulevards depuis la rue Montmartre jusqu'à la Madeleine. Une foule immense s'y presse, mais sans désordre. »

C'est peut-être à Stern que Flaubert est redevable de ce silence ; mais l'historienne le situe à la fin de la journée !

Insensiblement le silence descend sur la ville. Les ouvriers sont rentrés chez eux, les lumières s'éteignent.... Après un pareil tumulte, un calme si morne a quelque chose d'effrayant. (I, p. 114.)

1. Peut-être Flaubert a-t-il retenu aussi une indication donnée par E. Pelletan : « On voyait briller *le casque des municipaux* qui dispersaient, le sabre au poing, les attroupements ». (P. 50.)

Quant à l'évocation du ciel pluvieux, elle a pu être, elle aussi empruntée à Stern, qui commence le récit de cette première journée par ces lignes :

Le temps est brumeux, le ciel chargé de nuages gris, bas et lourds, que **pousse un vent d'ouest** humide et froid. (I, p. 103.)

Cependant le récit que donne de cette journée *L'Illustration* comprend une phrase qui se rapproche davantage encore de celle de Flaubert :

Le ciel est déchiré par de grands **nuages balayés** par un **vent d'ouest.** [1]

Le romancier ne dit rien de plus sur la journée du 22 février. Il retourne à son héros, Frédéric, qui attend vainement Madame Arnoux, et nous fait savoir pourquoi celle-ci n'a pu le rejoindre.

La matinée du 23 est brièvement évoquée : passage d'hommes en armes, mobilisation de la garde nationale, combats de la porte Saint-Martin. D'une phrase, Flaubert indique le climat moral :

Il y avait dans l'air quelque chose de gaillard et de belliqueux. (Pp. 283-284.)

Ce peut être un souvenir de Stern, qui écrit :

Cependant, la troupe qui a bivouaqué à la pluie, les pieds dans la boue, l'esprit perplexe et le corps transi, aperçoit aux premières lueurs du jour une multitude **gaillarde** et *résolue*, qui afflue par les rues Saint-Martin, Rambuteau, Saint-Merry.... (I, p. 116.)

Et c'est de même du récit de Stern que se sert le romancier pour décrire l'atmosphère de Paris à la fin de cet après-midi du 23, — et cela, bien qu'il se soit trouvé lui-même dans la capitale à ce moment-là (voir l'étude d'Alexis François, *R. H. L.*, 1953, pp. 46-48). Quand il écrit :

A la nouvelle d'un changement de ministère, Paris avait changé. Tout le monde était en joie ; des promeneurs circulaient, et des lampions à chaque étage faisaient une clarté comme en plein jour. Les soldats regagnaient lentement leurs casernes, harassés, l'air triste. On les saluait, en criant : « Vive la ligne ! » Ils continuaient sans répondre. Dans la garde nationale, au contraire, les officiers, rouges d'enthousiasme, brandissaient leur sabre en vociférant ! « Vive la réforme ! »... (P. 284.)

il résume une page de Daniel Stern, tout en donnant aux faits qu'elle rapporte un caractère beaucoup plus concret :

Cependant **la nouvelle du changement de ministère,** portée simultanément sur tous les points de la capitale par des officiers d'ordonnance, des gardes nationaux et des députés, dont les discours et les *visages radieux* promettaient bien au delà de la réalité, produisait presque partout l'effet attendu. On se groupait autour de ces messagers de paix. Moitié curiosité, moitié entraînement, le peuple, qui d'ailleurs avait été plutôt calmé qu'excité par l'attitude de la troupe de ligne et par l'intervention si franche en sa

1. *Journées illustrées de la Révolution de 1848*, Paris, 1849, p. 2.

faveur d'une partie de la garde nationale, trompé par *l'expression de contentement immodéré* qu'il voyait éclater sur toutes les physionomies, quittait ses barricades. Tout en demandant, sans qu'on sût trop lui répondre, quelles étaient les concessions obtenues, il s'associait au triomphe du pays légal. *La troupe rentrait dans les casernes* ; *la circulation* se rétablissait ; en peu d'heures *l'aspect de* **Paris avait changé** comme par magie. La nuit venue, *une illumination* spontanée, une immense foule **de promeneurs** paisibles et satisfaits, répandus sur les boulevards et sur les places publiques, donnaient à la ville *un air de fête* qui trompa presque tout le monde. (I, p. 132.)

Quelques-uns des détails introduits par Flaubert peuvent être dus à ses propres observations ; la lecture des journaux a peut-être aussi rafraîchi ou complété ses souvenirs. C'est ainsi que *La Patrie* (23 février) insiste sur le découragement de la troupe :

Nous sommes frappés de l'air morne et consterné de ces militaires. Ils accomplissent avec une répugnance visible un pénible devoir ; leur attitude **est triste** et résignée. [1]

Le Constitutionnel (24 février) relève à plusieurs reprises les manifestations bruyantes de la garde nationale :

... à ce moment deux cents gardes nationaux débouchaient de la rue de Poitou, criant : Vive la réforme ! et accompagnés d'une masse de peuple poussant le même cri.

... la 3e légion rassemblée sur la place des Petits-Pères était environnée par une foule immense. Les cris Vive la réforme étaient poussés à la fois par les gardes nationaux et par les citoyens qui les entouraient.

Vient alors dans le récit de Flaubert la description des boulevards jusqu'au moment de la fusillade des Capucines :

Des lanternes vénitiennes, suspendues aux maisons, formaient des guirlandes de feux. Un fourmillement confus s'agitait en dessous ; au milieu de cette ombre, par endroits, brillaient des blancheurs de baïonnettes. Un grand brouhaha s'élevait. La foule était trop compacte, le retour direct impossible ; et ils entraient dans la rue Caumartin, quand, tout à coup, éclata derrière eux un bruit pareil à un craquement d'une immense pièce de soie que l'on déchire. C'était la fusillade du boulevard des Capucines. (Pp. 285-284.)

Bien que Flaubert ait vu lui-même ces illuminations et ces mouvements de foule, puisque, rentrant chez Du Camp, il se trouve sur les boulevards entre 9 et 10 heures, il paraît s'être appuyé, pour les décrire, sur le récit de Stern.

L'aspect des boulevards était féerique. Une longue **guirlande** de lumière diversement colorée, **suspendue** à tous les étages, unissait les maisons, joyeux emblême de l'union des cœurs. (I, p. 134.)

Il est vrai que ces notations, assez banales, se retrouvent à peu près dans les mêmes termes, soit dans le récit de *L'Illustration* :

1. Même observation dans l'*Histoire de la Révolution de février 1848* de B. Sarrans, Paris, 1851, 2 vol. : « L'armée était démoralisée.... Vers le soir, officiers et soldats étaient *exténués* de faim et de froid, mécontents et honteux du triste rôle que leur faisait jouer l'absence de toute direction. »

La nuit arrive. Paris flamboie comme pour un jour de fête. Les maisons s'illuminent, des guirlandes de lumière sont tressées aux fenêtres de tous les étages. [1]

soit dans l'*Histoire* d'E. Pelletan :

La nuit vint. Toutes les maisons illuminent. Paris flamboie en une minute. De longues guirlandes courent sur les fenêtres des façades, ondulent et remontent à tous les étages. (P. 68.)

Mais c'est Stern qui observe l'éclat, — retenu par Flaubert, — que font les armes dans l'ombre :

En voyant s'approcher, à travers une fumée épaisse, à la lueur vacillante des torches, cette masse ondoyante et sombre, au-dessus de laquelle **brillait** l'acier des sabres et des fusils, le commandant donna l'ordre à sa troupe de se former en carré. (I, pp. 136-137.)

Il semble enfin que, pour caractériser le bruit brusquement causé par la fusillade, Flaubert a retenu un mot employé par Charles Robin :

Une ligne de feu **déchira** l'air dans trois directions différentes.... Ce ne fut pas l'explosion soudaine d'un feu de bataillon, mais bien un feu **déchiré** semblable à un feu de deux rangs. (I, p. 242.)

Ce que devient Paris dans la nuit du 23 au 24 février, Flaubert le résumera dans le chapitre suivant (troisième partie, I) : il évoque tout d'abord les hésitations gouvernementales :

... et, pendant qu'aux Tuileries les aides de camp se succédaient, et que M. Molé, en train de faire un cabinet nouveau, ne revenait pas, et que M. Thiers tâchait d'en composer un autre, et que le Roi chicanait, hésitait, puis donnait à Bugeaud le commandement général pour l'empêcher de s'en servir, l'insurrection, comme dirigée par un seul bras, s'organisait formidablement. (P. 286.)

Le romancier utilise ici plusieurs pages de Daniel Stern, dont il retient les têtes de paragraphe :

Vers onze heures, il (le Roi) apprend par plusieurs **aides de camp** envoyés en reconnaissance l'événement désastreux.... (I, p. 143.)

Le temps s'écoulait et M. Molé **ne venait pas**. (I, p. 144.)

Le roi, qui conférait en ce moment avec M. Guizot, témoigna quelque surprise et quelque humeur de ce refus (l'échec de Molé), dont il ne voulait pas comprendre la nécessité. (I, p. 144.)

Selon les précédents parlementaires, le tour de M. Thiers était venu. (I, p. 144.)

Guizot proposait d'investir le maréchal Bugeaud du **commandement** de la force armée... le roi s'étant rangé à cet avis, la nomination du maréchal fut immédiatement rédigée et signée. (I, p. 144.)

Quelques pages plus loin, Daniel Stern présentera les difficultés rencontrées par Thiers et par Bugeaud (Flaubert les mentionne en d'admirables raccourcis) :

M. Thiers entra d'un air soucieux... il reçut tristement les félicitations qu'on lui adressait, et le maréchal, le pressant de faire connaître par des

1. *Journées illustrées de la Révolution de 1848*, p. 6.

proclamations le changement de cabinet : « Sais-je seulement si je parviendrai à en former un ? » répondit le ministre visiblement découragé. (I, p. 147.)

Mais, pendant que le maréchal prenait ces dispositions stratégiques..., les hommes politiques dont il attendait le concours discutaient déjà l'autorité qui venait de lui être remise et détruisaient ainsi tout l'effet qu'on en pouvait espérer. (I, p. 148.)

A ce tableau des atermoiements politiques fait pendant, dans le roman de Flaubert, celui des préparatifs de l'insurrection :

Des hommes d'une éloquence frénétique haranguaient la foule au coin des rues ; d'autres dans les églises sonnaient le tocsin à pleine volée ; on coulait du plomb, on roulait des cartouches ; les arbres des boulevards, les vespasiennes, les bancs, les grilles, les becs de gaz, tout fut arraché, renversé ; Paris, le matin, était couvert de barricades. (Pp. 286-287.)

Nous avons affaire ici à la synthèse de deux descriptions de Stern, l'une qui termine le chapitre X de son *Histoire*, à la fin du récit de la promenade des cadavres, l'autre qui se trouve dans le chapitre suivant :

Arrivé sur la place de la Bastille, on dépose les cadavres au pied de la colonne de Juillet, les torches consumées s'éteignent ; on se disperse. Les uns courent **dans les églises et sonnent** le **tocsin** ; d'autres frappent aux portes des maisons et demandent des armes. On aiguise le fer ; **on coule du plomb** ; **on** fabrique **des cartouches. Les barricades** se relèvent de toutes parts. (I, p. 142.)

Les arbres des boulevards étaient abattus ; les rues dépavées, jonchées de fragments de verres et de vaisselles, étaient devenues presque impraticables pour l'artillerie et la cavalerie. Les corps de garde, les bureaux d'octroi, les guérites, **les bancs** étaient renversés, brûlés, brisés en mille pièces ; toutes les boutiques fermées. (I, p. 149.)

Il est à remarquer encore que D. Stern donne avec un discours de Garnier-Pagès l'exemple de ces « harangues au coin des rues » et emploie elle-même le verbe « haranguer ».

La journée du 24 février

En se rendant au matin du 24 février au Palais-Royal, entraîné par « des hommes en blouse », Frédéric se trouve tout à coup en face d' « un grand jeune homme pâle, dont les cheveux noirs flottaient sur les épaules, prises dans une espèce de maillot à pois de couleur. Il tenait un long fusil de soldat, et courait sur la pointe des pieds, avec l'air d'un somnambule et leste comme un tigre ». E. Maynial s'est demandé l'origine de cette image. Souvenir personnel ? Peut-être celui d'un tableau, — *La Liberté guidant le peuple* —, de Delacroix ? Décrivant l'assaut du Château-d'Eau, E. Pelletan parle d' « *un jeune homme grand, pâle*, et les cheveux blonds, (qui) monta deux fois à l'assaut, parvint sur le perron, pirouetta sur lui-même, et tomba » (p. 102). Ne serait-ce pas là le texte qui a inspiré Flaubert ? La substitution de cheveux noirs aux cheveux blonds s'expliquant tout natu-

rellement par la nécessité artistique d'un contraste avec la couleur du visage. On verra dans un instant que pour le récit de la bataille du Château-d'Eau, E. Pelletan a fourni encore d'autres détails au romancier. Cependant la lecture de Stern reste la source principale de son information.

Tout d'abord, cette phrase d'introduction :

et on attaquait maintenant le poste du Château-d'Eau pour délivrer cinquante prisonniers, qui n'y étaient pas. (P. 287.)

ne reprend-elle pas dans un cinglant raccourci une note de Stern qui, parlant dans son récit de « prisonniers en grand nombre », précise en bas de page : « 48 prisonniers, qui en furent retirés à cinq heures du matin » (I, p. 175) ?

Puis, la description de l'édifice :

Ses fenêtres, défendues par des volets de chêne, étaient percées de meurtrières ; et le monument avec ses deux étages, ses deux ailes, sa fontaine au premier et sa petite porte au milieu, commençait à se moucheter de taches blanches sous le heurt des balles. Son perron de trois marches restait vide. (P. 287.)

Voyez la page de Stern :

Adossé à un massif de maisons faisant face au Palais, le Château-d'Eau, construit au commencement du XVIII^e^ siècle, se composait d'une façade à **deux étages,** soutenue par quatre colonnes engagées, et de **deux ailes** latérales percées chacune de trois fenêtres. **Un perron de** quelques **marches** s'étendait dans un développement de quarante mètres environ sur toute la longueur de l'édifice, que terminait une terrasse entourée d'une balustrade en pierres sculptées. Au centre du **premier étage** une niche était creusée, au-dessous de laquelle une large vasque recevait les eaux de **la fontaine**...

Une porte étroite et basse, revêtue de lames de fer, ouvrait sur le perron de ce monument tout noirci par le temps. **Les fenêtres**, munies d'une double rangée de barreaux, avaient été garnies d'épais **volets de chêne**, troués de **meurtrières.** [1] (I, p. 174.)

L'un des grands talents de Flaubert est de ne pas séparer description et action : celle-ci intervient constamment dans celle-là, et l'anime. C'est ainsi que « le monument... commençait à se moucheter de taches blanches sous le heurt des balles ». Cette notation ne serait-elle pas empruntée à E. Pelletan, qui écrit :

Cependant la pierre noircie du Château-d'Eau avait beau **blanchir,** *sous une pluie de balles*, le poste résistait toujours. (P. 102.)

Et voici le récit des assauts successifs :

FLAUBERT : Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe s'élevaient. Un remous continuel faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusantext rêmement. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas

1. Stern ne reprend-elle pas elle-même une phrase des *Journées illustrées de la Révolution de 1848*, p. 10 : « La porte de l'édifice et les volets des fenêtres étaient en chêne massif, percées de meurtrières, et revêtus de lames de fer » ?

l'air de vrais blessés, de vrais morts. Il lui semblait assister à un spectacle. (P. 288.)

STERN : Une **multitude** innombrable, hommes, femmes, enfants, ouvriers, gardes nationaux, accourus de tous les points de de Paris, se ruait sur le dernier théâtre de la lutte. C'était comme un *grand tourbillon* humain qui remplissait l'air de *clameurs*. Les roulements **du tambour qui battait la charge,** la détonation des armes à feu, le sifflement des balles, le cri des blessés, *des voix vibrantes* qui chantaient la Marseillaise en courant à la mort, la fumée épaisse qui enveloppait *cette scène* inouïe, donnaient le vertige à qui tentait de s'en approcher. (I, p. 177.)

FLAUBERT : Un flot d'intrépides se rua sur le perron ; ils s'abattirent, d'autres survinrent ; et la porte, ébranlée sous des coups de barre de fer, retentissait ; les municipaux ne cédaient pas. (P. 288.)

STERN : Et le peuple **se ruait sur** les marches du **perron,** contre **les portes qu'il ébranlait à coups de barre de fer.** (I, p. 183.)

Vient alors la dernière ressource, incendier l'édifice :

Mais une calèche bourrée de foin, et qui brûlait comme une torche géante, fut traînée contre les murs. On apporta vite des fagots, de la paille, un baril d'esprit-de-vin. Le feu monta le long des pierres ; l'édifice se mit à fumer partout comme une solfatare. (P. 288.)

Flaubert a-t-il assisté à la scène ? Ce n'est pas certain. Dans ses *Souvenirs de l'année 1848*, Maxime du Camp déclare que, « saisi d'horreur et de dégoût » en voyant ce qui allait se passer, il dit à Flaubert : « Allons-nous en ». Apprenant à cet instant la fuite du roi, les deux amis se rendirent aussitôt aux Tuileries. Pour compléter ses observations — ou les rafraîchir —, le romancier s'appuie là encore sur le récit de Stern :

Aussitôt des hommes du peuple s'attellent à ces voitures enflammées, les **traînent** sous les fenêtres du poste. **On apporte** des bottes de **paille**, des **fagots** ; un *tonneau* **d'esprit-de-vin** est roulé sur ce bûcher. Le vent attise l'incendie, il pousse la flamme ; elle **monte,** s'étend, tourbillonne ; elle entoure d'une ceinture ardente le vieil édifice. (I, p. 183. [1])

La comparaison finale est meilleure chez Flaubert ! On peut juger aussi de son art de la phrase incisive et impitoyable par la comparaison des quelques lignes qui achèvent cette scène d'horreur :

STERN : Chose bizarre ! Les cafés et les cabarets **étaient** restés **ouverts. On allait** s'y reposer, on **fumait,** on plaisantait entre deux fusillades. **Un chien perdu** qui **hurlait** au bruit des coups de feu, *égaya* plus d'une fois cette scène tragique. (I, p. 185.)

1. Ce texte est très près de celui d'E. Pelletan, que D. Stern a sans doute utilisé :

« Des hommes courageux s'attellent à ces voitures en feu, les traînent sur la place du Palais-Royal et les poussent sous les fenêtres du poste. Un zouave roule un tonneau d'esprit-de-vin sur ce foyer de l'incendie.... La flamme monte ; le vent la couche sur la façade du château. » (P. 103.)

FLAUBERT : Les marchands de vin étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait. Cela faisait rire. (P. 288.)

Signalons encore que la remarque de l'historienne n'est qu'une note, en bas de page. L'artiste voit immédiatement le parti à en tirer : il en fait la conclusion de son récit, — qui n'est pas sans philosophie.

AUX TUILERIES

Du Palais-Royal, Flaubert s'est rendu avec Du Camp aux Tuileries. Son récit comprend donc des souvenirs personnels, qu'une confrontation avec le témoignage de Du Camp permet d'établir. Et c'est ce qu'a fait M. Alexis François. Toutefois le romancier, comme nous allons le montrer, a recouru aussi aux témoignages des mémorialistes et des historiens. En les analysant, nous avons parfois trouvé certains éclaircissements que nous donnerons en avançant dans notre lecture.

Aux alentours des Tuileries, Flaubert signale « près de l'Arc de Triomphe un cheval mort étendu ». C'est le cheval d'un piqueur de la maison du roi, qui tentait de s'enfuir. « Le peuple l'ayant aperçu à la hauteur du phare à gaz, une forte décharge se fait entendre, et le cheval du piqueur tombe criblé de balles ; son cavalier, qu'on voit jeter *(sic)* par-dessus la tête du cheval et courir vers la grille, tombe sous l'Arc de Triomphe pour ne plus se relever » [1].

Entré dans le Palais, Frédéric voit « un homme (qui) écrivait son nom sur un registre » (p. 289) : c'était Hussonnet. Le geste est authentique :

En entrant au palais des Tuileries, quelques minutes après la prise du Château-d'Eau, écrit Ch. Robin, M. Étienne Arago trouva au rez-de-chaussée un registre où s'inscrivaient naguère les visiteurs de la famille royale. Prendre une plume, ouvrir le registre, y écrire son nom, fut pour M. Arago l'affaire d'un instant ; et une multitude de citoyens s'amusèrent à continuer cette innocente plaisanterie [2]. (I, p. 305.)

Cependant, que l'exactitude de certains détails est parfois difficile à établir ! Flaubert parle d' « une grosse pendule (qui) marquait une heure vingt minutes ». « Une heure et dix minutes », déclare Du Camp (p. 94). Et Charles Robin : « Une heure et demie » (I, p. 306). Flaubert a-t-il pris la moyenne ?

Par la suite, la narration de Flaubert semble faite d'observations personnelles, mais reste en même temps très proche de celle que font les contemporains : le récit du sac des Tuileries est à peu près le même dans les faits, sinon dans les termes, chez Flaubert, chez Daniel Stern

1. Cf. *Le Peuple aux Tuileries et à la Chambre des Députés*, par un Italien, témoin oculaire, Paris, 1848, p. 5.

2. Ch. Robin, *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1849-1850, 2 vol. Le témoignage se trouve aussi dans : *Une Année de Révolution d'après un journal tenu à Paris en 1848*, du Marquis de Normanby, Paris, 1858, I, p. 214.

(I, p. 203-204) et chez Louis d'Ormoy (*Histoire de Paris en 1848*, Paris, 1849, p. 88-89) [1]. Cependant quelques passages paraissent bien être des emprunts : « La foule inoffensive se contentait de regarder », écrit Flaubert (p. 290). Ne serait-ce pas une phrase de L. Véron, l'auteur des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris, 1855) : « Dans sa curiosité et dans son étonnement, cette **foule se contente d'abord de regarder**, d'admirer avec convoitise ». (V, p. 163.)

Cette foule se déchaîne bientôt et jette par les fenêtres le trône royal ; « il fut repris vivement pour être promené ensuite jusqu'à la Bastille, et brûlé » (p. 290).

M. Alexis François croit que cette scène, dont Du Camp ne parle pas et que Flaubert, non plus que lui, n'aurait vue, « a été probablement suggérée » au romancier « par une gravure de *L'Illustration* du 4 mars » [2]. Or cette gravure (p. 8 du numéro du 4 mars, reprise dans les *Journées illustrées*, p. 12) montre simplement « le peuple promenant le trône de Louis-Philippe ». Et il est même assez curieux de constater que dans de nombreux écrits il n'est pas question d'un trône lancé par les fenêtres. « Le peuple, en se retirant, écrit le chroniqueur de *L'Illustration*, n'emporta qu'un seul meuble, c'était un fauteuil : ce fauteuil, c'était le trône. Le trône fut promené triomphalement sur les boulevards à travers les barricades et au son des tambours battant la charge » [3]. Dans *Le Constitutionnel* du 25 février 1848, on lit de même : « Dans la salle du trône, on s'est emparé du fauteuil qui a été porté tout le long des boulevards, et brûlé sur le soubassement de la colonne de Juillet, en présence d'une foule immense. »

Ainsi, ou Flaubert a été témoin du fait qu'il décrit (mais comment expliquer le silence de Du Camp ?), ou, rencontrant ce détail qui répond à son goût du pittoresque et du dérisoire dans l'une de ses lectures, il ne manque pas de l'exploiter. Ses lectures ? Ce pourrait être :

Louis Tirel, *La République dans les carrosses du roi. Scènes de la révolution de 1848* (Paris, 1850) :

> Arraché et précipité par la fenêtre, le trône fut porté à bras sur la place de la Bastille et brûlé au pied de la colonne de Juillet. (P. 89.)

ou Auguste Nougarède, *La Vérité sur la révolution de février 1848* (Paris, 1850) :

1. De même chez Van Ténac, *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1851, I, p. 258, que semble d'ailleurs avoir plagié D. Stern.
2. *R. H. L.*, p. 51.
3. *Journées illustrées*, p. 12. On y mentionne cependant « des meubles de prix » lancés par les fenêtres. — De même, Garnier-Pagès, *Histoire de la Révolution de 1848*, V, 211 ; Louis d'Ormois, *Histoire de Paris en 1848*, p. 90 ; Van Ténac, *Histoire de la Révolution de 1848*, I, p. 259 ; *La Semaine*, 5 mars 1848, p. 551. Et D. Stern écrit qu' « enlevé à bras et descendu par le grand escalier » (I, p. 205), le trône fut conduit en cortège triomphal jusqu'à la Bastille !

M. Dumoulin fit jeter par les fenêtres le trône destiné aux cérémonies royales ; la foule s'en empara, le promena sur les boulevards et le brûla sur la place de la Bastille. (P. 221.) [1]

Enfin, c'est à Stern que revient Flaubert dans ce passage :

Dans l'autre chambre, debout sur un tas de vêtements, se tenait une fille publique, en statue de la Liberté, — immobile, les yeux grands ouverts, effrayante. (P. 291.)

D. Stern écrit en effet :

L'une d'elles, une pique à la main, le bonnet rouge sur la tête, se place dans le grand vestibule et y demeure pendant plusieurs heures **immobile,** les lèvres closes, *l'œil fixe,* dans l'attitude d'**une statue de la Liberté** : c'est **une fille** de joie. (I, p. 204.)

Mais D. Stern elle-même est très proche de Saint-Amand, dans *Le drame des Tuileries après la révolution du 24 février 1848* (Paris, 1848) et un détail qui se retrouve dans *L'Éducation sentimentale* permet de penser que Flaubert a eu aussi connaissance de ce texte écrit par le commandant du Palais désigné par le Gouvernement provisoire :

Pour dernier spectacle s'était établie sous l'ancien vestibule du roi, une déesse de la Liberté, trônant la pique en main, dans l'immobilité d'une statue, *sur des monceaux de vêtements* produits des restitutions forcées. (p. 15.) [2]

Les scènes qui suivent l'envahissement des Tuileries, — l'incendie du Palais-Royal, la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville, — paraissent faites tout entières de souvenirs, complétés probablement par ceux de Du Camp, comme le montre M. Alexis François. Nous n'avons rien de nouveau à apporter à cette étude. Mais, dans la présentation de Paris au lendemain des journées révolutionnaires, nous avons pu dépister derechef quelques-unes des références de Flaubert.

Au lendemain de la Révolution

Frédéric se rend d'abord chez Deslauriers. « L'avocat venait de partir, étant nommé commissaire en province. Dans la soirée de la veille, il était parvenu jusqu'à Ledru-Rollin, et... en avait arraché une place, une mission » (p. 294). Ces nominations faites à la légère par Ledru-Rollin, Stern les signale :

Ce qu'on peut... reprocher au ministre de l'intérieur, c'est de n'avoir pas porté dans son choix tout le discernement souhaitable. (II, pp. 63-64.)

Et elle dit Ledru-Rollin « *assailli* par des républicains pleins d'exigences... », terme qui correspond assez bien à celui de Flaubert : « *l'obsédant* au nom des Écoles... ».

1. De même, B. Sarrans, *Histoire de la Révolution de février 1848,* Paris, 1851, I, p. 543.
2. Van Ténac, *Histoire de la Révolution de 1848,* I, p. 259, reprend le texte même de Stern.

Charles Robin, que Flaubert paraît avoir beaucoup consulté, apporte un témoignage identique :

M. Ledru-Rollin... se laissa circonvenir par la camaraderie du combat et de la victoire. Il nomma à ces importantes fonctions de commissaires de la République, des avocats sans cause, des journalistes de troisième ordre, des médecins sans malades, des êtres ignorants ou incapables.... (II, p. 25.)

N'ayant pas trouvé Deslauriers, Frédéric revient chez la maréchale :

et elle se déclara pour la République, — comme avait déjà fait Monseigneur l'Archevêque de Paris, et comme devaient faire avec une prestesse de zèle merveilleuse : la Magistrature, le Conseil d'Etat, l'Institut, les Maréchaux de France, Changarnier, M. de Falloux, tous les bonapartistes, tous les légitimistes, et un nombre considérable d'orléanistes. (P. 294.)

Dans cette énumération, Flaubert reprend simplement, à peu de chose près, les têtes de paragraphe des pages 54 à 59 du deuxième volume de l'histoire de Stern :

Dès le 24 février au soir, monseigneur Affre, **archevêque de Paris,** déclarait se rallier sincèrement à la République.... (II, p. 54.)
La magistrature n'opposa non plus que le clergé, aucune résistance....
Par la bouche de M. de Cormenin, **le Conseil d'Etat** exprimait....
On a vu que, dès le 28, l'armée, par l'organe des chefs les plus attachés à la dynastie, **les maréchaux** Soult, Bugeaud....
Le général **Changarnier** demandait.... (II, p. 56.)
L'Université, par la voix de M. Gerusez, exaltait.... (II, p. 57.)
Les journaux **orléanistes** ou **légitimistes** exprimaient à leur manière le sentiment public....
Les grandes dames **légitimistes** ou **orléanistes...** tenaient à honneur....
La famille Bonaparte, le roi Jérôme et son fils Napoléon, Pierre, fils de Lucien, adressaient au Gouvernement provisoire... (II, p. 59.)

Le romancier évoque alors l'atmosphère générale de Paris et, là encore, suit de très près Daniel Stern ; mais il sait, en éliminant le détail, faire d'une phrase de conteur un trait de satire :

La chute de la monarchie avait été si prompte que, la première stupéfaction passée, il y eut chez les bourgeois comme un étonnement de vivre encore. (Pp. 294-295.)

Stern avait écrit :

Le 25 février 1848, Paris s'éveilla aux accents de *la Marseillaise* et connut avec certitude, à la joie des masses populaires, qu'il était définitivement passé de la monarchie à la république.
Un étonnement mêlé de stupeur accueillit cette nouvelle, que plusieurs refusaient encore de croire, tant elle leur paraissait invraisemblable. (II, p. 1.)

Flaubert note en passant que « l'exécution sommaire de quelques voleurs, fusillés sans jugements, parut une chose très juste » (p. 295). Ni Stern, ni Robin, ni *L'Illustration* (qui présente dans son numéro du 4 mars, p. 9, une image de l'une de ces exécutions, reprise p. 12 dans les *Journées illustrées*) ne s'indignent en effet, — au contraire ! Ch. Robin écrit par exemple :

Deux ou trois pillards, ayant été surpris la main dans les secrétaires, furent immédiatement fusillés. Le peuple se surveilla d'une manière admirable. (I, p. 306 [1].)

Revenant au spectacle des rues, le romancier dit de la foule qu'elle « était pleine de douceur » (p. 295) : c'est le mot même relevé par D. Stern dans le *Journal des Débats*, rendant « témoignage à la *douceur* de la population » (II, p. 175, en note). Par la suite, la description du roman est proche, en beaucoup de points, de celle de l'historienne :

FLAUBERT : ... rien ne fut amusant comme l'aspect de Paris, les premiers jours. Frédéric prenait la Maréchale à son bras ; et ils flânaient ensemble dans les rues. Elle se divertissait des rosettes décorant toutes les boutonnières, des étendards suspendus à toutes les fenêtres, des affiches de toute couleur placardées contre les murailles, et jetait çà et là quelque monnaie dans le tronc pour les blessés, établi sur une chaise, au milieu de la voie. (P. 295.)

STERN : **L'aspect de Paris,** dans cette première période encore toute pacifique de la révolution, ne peut guère se décrire....
Les murailles étaient couvertes *de placards* **de toute couleur** où vers et prose se disputaient l'attention des passants.... (II, p. 174.)

(En un autre passage, t. II, p. 22), Stern signale que « beaucoup, même dans les rangs de la bourgeoisie, avaient pris et portèrent encore pendant plusieurs jours la *rosette à la boutonnière.* » — Relevons d'autre part, que *l'Illustration*, dans son numéro du 11 mars, p. 24, montre l'image de ces troncs établis dans les rues pour les blessés ; cette image est reprise dans les *Journées illustrées*, p. 24.)

FLAUBERT : D'autres fois, c'était un arbre de la liberté qu'on plantait. MM. les ecclésiastiques concouraient à la cérémonie, bénissant la République, escortés par des serviteurs à galons d'or. (P. 295.)

STERN : Pendant deux mois consécutifs, le clergé de Paris bénit les arbres de la liberté, les comparant à l'arbre de la Croix, rappelant avec complaisance que la cause du prêtre est la cause du peuple, et que Jésus-Christ a le premier donné au monde la formule républicaine : *Liberté, Egalité, Fraternité.* (II, p. 55.) [2]

FLAUBERT : Le spectacle le plus fréquent était celui des députations de n'importe quoi, allant réclamer quelque chose à l'Hôtel-de-Ville, — car chaque métier, chaque industrie attendait

1. Louis Blanc, dans ses *Révélations historiques* (Bruxelles, 1859, I, p. 61) écrit cependant : « Un malheureux, qu'on découvrit sortant du palais, non pas avec « ses habits doublés d'argent, et ses bas remplis de billets de banque », mais avec du linge qu'il avait pris, fut impitoyablement fusillé sous le pavillon de l'Horloge : châtiment contre lequel le cœur proteste, que la conscience condamne, tant il est affreusement disproportionné au délit. » C'est ce fait même que Stern mentionne, II, p. 177, en qualifiant seulement la police populaire de « rigoureuse ».

2. Cf. aussi Garnier-Pagès, *Histoire de la Révolution de 1848*, VII, pp. 166-167, p. 178, qui parle de « ces ministres de Dieu, revêtus de leur costume, entourés de toute la pompe du culte ».

du Gouvernement la fin radicale de sa misère. Quelques-uns, il est vrai, se rendaient près de lui pour le conseiller, ou le féliciter, ou tout simplement pour lui faire une petite visite, et voir fonctionner la machine. (P. 295.)

STERN : A chaque instant on voyait défiler, enseigne déployée, tambour en tête, de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants.... Il n'y avait si pauvre corps d'État qui ne voulût présenter son offrande ; si humble profession qui ne tînt pour un devoir sacré de **féliciter** le gouvernement, de l'encourager au bien, de lui demander surtout de procurer au plus vite le bonheur universel. (II, pp. 174-175.)

On pourrait rapprocher aussi du texte de Flaubert celui que donne *L'Illustration* (17 mars, p. 51) :

Les députations *de tout genre*, jusqu'à celles des brunisseuses et des ouvrières en acier, longent les quais, drapeaux en tête, et se rendent à l'Hôtel de Ville, où elles entretiennent de leurs maux, de leurs vœux et de leurs espérances le gouvernement provisoire.

Signalons encore que Flaubert, en situant « vers le milieu du mois de mars » les demandes faites par la délégation des artistes-peintres et celle des tailleurs de pierre (p. 296) est des plus fidèle à la vérité historique : dans ses *Documents historiques* qu'elle publie à la suite de son *Histoire*, D. Stern donne pour les deux délégations la date du 14 mars.

Dès lors, les exigences du roman l'emportent sur la présentation de l'Histoire, et c'est à travers ses personnages que nous suivons l'évolution des réactions politiques jusqu'aux journées de juin [1]. Flaubert s'éloigne donc des textes tout en restant très objectif dans ses indications, comme le montrent deux exemples : évoquant le réveil de « la réaction » qui exagère « tous les excès, tous les griefs », il énumère quelques-uns des soi-disant méfaits du gouvernement provisoire, « le cours forcé des billets de banque, la rente tombée à soixante francs..., l'impôt des quarante-cinq centimes », et il ajoute :

Et, par-dessus tout cela, il y avait encore le Socialisme ! (P. 297.)

Simple phrase, mais lourde d'alarmes et d'angoisses : « Ces théories... épouvantèrent les bourgeois, comme une grêle d'aérolithes ». Garnier-Pagès le constatait en ces termes :

Depuis lors, en effet (à partir du 15 avril), les mots *socialisme*, *social*, convenables à toute doctrine économique et politique, et celui de *socialiste*, épithète si naturelle, applicable à tout penseur qui veut creuser le mystère de l'organisation des sociétés, prirent la signification de communisme et de communiste dans les imaginations terrifiées. Revêtus des formes les plus abstraites et les plus terribles, ils apparurent comme des spectres ; symboles de monstrueuses chimères, très éloignés des idées de ceux à qui on les prêtait, ils suscitèrent des peurs et des prétextes : peurs véritables,

1. Il faudrait mettre à part la séance du Club de l'Intelligence (pp. 302-309), qui mériterait une étude particulière.

chez les timides, prétextes exploités par les habiles contre la République. (*Histoire de la Révolution de 1848*, t. VII, p. 406.)

De même, quand Flaubert écrit : « ... le spectre de 93 reparut, et le couperet de la guillotine vibra dans toutes les syllabes du mot République » (p. 297), il paraît se souvenir d'un passage de *L'Illustration* (11 mars 1848, p. 24), disant :

> Nombre de gens voyaient déjà la guillotine en permanence sur la place de la Concorde.... On se rappelait qu'un monsieur avait récemment trouvé le secret de couper deux têtes à la fois, et l'on se murmurait à l'oreille que cette expéditive invention était d'un horrible à propos. Tout en disant cela, on plaçait six chandelles sur le rebord de sa croisée, et l'on allait se mettre au lit, où l'on se réveillait en sueur pour crier : Vive la République !

Les journées de juin

Les troubles de février n'empêchaient pas de circuler dans les rues de Paris, notamment dans le quartier des Boulevards, de la Madeleine et des Tuileries. Frédéric Moreau pouvait donc, sans grand danger, se mêler à la foule et suivre les événements. Il n'en est plus de même en juin. La capitale est très vite en état de siège ; les combats de rue prennent un caractère féroce, et Frédéric n'était ni assez convaincu ni assez courageux pour y prendre part. Fallait-il le confiner chez lui ? [1] Jaloux d'Arnoux, irrité par Dambreuse, il « avait soif d'abandonner Paris » : d'où l'épisode de Fontainebleau, qui dure tout le temps de l'insurrection. Frédéric ne sera de retour que le 25 au soir. Flaubert ne décrira donc pas les combats eux-mêmes. Il se contentera de présenter certains aspects de la ville ; à travers une conversation, il introduit une anecdote ; enfin, à l'aide d'une transition très artificielle, il va relater l'épisode des prisonniers aux Tuileries. Il ne s'en documente pas moins.

C'est probablement Jules Duplan qui lui a donné les renseignements nécessaires pour décrire la pérégrination de Frédéric de la barrière d'Italie jusqu'à la mairie du XII[e] arrondissement. « S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les moi, écrit Flaubert à Duplan. — Mon héros vagabonde dans les rues pendant la dernière nuit, celle du 25 au 26 ». (Sept.oct. 1868.)

Pour la description de la place du Panthéon et des rues avoisinantes, le romancier a pu s'inspirer de gravures données par *L'Illustration* : le numéro du 8 juillet 1848 contient (p. 277 [2]) une scène de bivac qui correspond assez exactement à la phrase :

1. Cf. Lettre à Jules Duplan, 14 mars 1868 : « J'ai peur que les fonds ne dévorent les premiers plans, c'est là le défaut du genre historique ; les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction, surtout quand ceux-là ont des passions modérées... ».
2. Reprises dans les *Journées illustrées*, p. 194.

La place du Panthéon était pleine de soldats couchés sur de la paille Le jour se levait. Les feux de bivac s'éteignirent. (P. 335.)

Sur la même page se trouve une autre gravure montrant l'attaque du Panthéon, avec une barricade qui a peut-être suggéré la phrase :

Sur les barricades en ruine, il restait des omnibus, des tuyaux de gaz, **des roues de charrettes.** (P. 335.)

Dans le même numéro (p. 280-281 [1]) d'autres illustrations montrent « des maisons... criblées de projectiles » et des charpentes qui apparaissent « sous les écaillures du plâtre » (p. 335).

Les Débats du 28 juin donnent également de ce quartier une description assez précise :

Le quartier latin, depuis la rue de la Harpe jusqu'à la place Maubert, depuis l'Hôtel-Dieu jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau, est celui qui a peut-être le plus souffert. Sur cette partie de la capitale, le combat a été le plus acharné. Les traces de l'émeute y sont partout horriblement visibles.

... La rue Saint-Jacques présente dans les parties voisines de la rue des Mathurins et du pont de l'Hôtel-Dieu l'aspect le plus désolant. La façade de chaque maison **est criblée** de balles. Toute saillie de maçonnerie, de porte, d'enseigne, est sillonnée par les balles ; mais la partie la plus maltraitée est celle qui termine la rue.

Passons maintenant aux circonstances dans lesquelles Dussardier aurait été blessé. Cette anecdote du « gamin enveloppé d'un drapeau tricolore » (p. 336) qui défie les gardes nationaux du haut d'une barricade, pourrait trouver son origine, selon E. Maynial, dans la lecture des *Misérables* ou dans le souvenir du tableau de Delacroix, *La Liberté guidant le peuple.* Il s'agit, à vrai dire, d'un fait souvent mentionné dans les journaux de février, que Flaubert transpose dans le temps, en même temps qu'il le modifie en fonction de Dussardier. C'est ainsi qu'on lit dans *Le National* du 24 février :

Arrivée à l'extrêmité du faubourg (Saint-Martin), la troupe de ligne s'arrête tout-à-coup : une barricade lui barrait le passage.... Le commandant des forces voulait faire marcher les troupes. A ce moment, un jeune homme du peuple descend de la barricade, enveloppé d'un drapeau rouge ; le commandant s'approche de lui, le somme de se retirer ; les soldats étaient au moment de faire feu. Le jeune homme s'agenouille et crie : « Nous n'avons pas d'armes ; oserez-vous tirer contre nous ? » Quelques témoins de la scène entourent l'officier et le décident à faire retirer sa troupe de plusieurs pas.

Autre version, dans *Le National* du 27 février, qui l'emprunte au *Charivari* :

Au moment où un bataillon de la ligne s'apprêtait à charger les défenseurs d'une barricade de la rue Saint-Honoré, un jeune homme s'élance, tenant un drapeau tricolore à la main, debout sur la barricade ; il roule le drapeau autour de son corps, et s'adressant à la troupe : « Oserez-vous

1. *Id.*, pp. 208-209.

maintenant faire feu ? » Les soldats saisis d'admiration, s'arrêtent, tirent leur fusil en l'air et les livrent aux citoyens.

Ce n'est pas dans les journaux de juin que Flaubert aurait pu trouver de tels récits. Les insurgés d'alors n'ont pas droit à l'héroïsme !

Le romancier va les venger en écrivant « trois pages sur les abominations de la garde nationale » [1] : le sort fait aux prisonniers enfermés dans le souterrain des Tuileries. Là, la source principale de Flaubert est une « Notice historique » parue dans *La Commune de Paris* (mars 1849) sous le titre : *Sur le caveau des Tuileries*. Flaubert retient tout d'abord le nombre des prisonniers, l'atmosphère de terreur et la description des lieux :

Education : Ils étaient là, neuf cents hommes [2], entassés dans l'ordure, pêle-mêle, noirs de poudre et de sang caillé, grelottant la fièvre, criant de rage ; et on ne retirait pas ceux qui venaient à mourir parmi les autres. Quelquefois, au bruit soudain d'une détonation, ils croyaient qu'on allait tous les fusiller ; alors, ils se précipitaient contre les murs, puis retombaient à leur place, tellement hébétés par la douleur qu'il leur semblait vivre dans un cauchemar, une hallucination funèbre. La lampe suspendue à la voûte avait l'air d'une tache de sang ; et de petites flammes vertes et jaunes voltigeaient, produites par les émanations du caveau.

Commune de Paris : Avant d'être soumis à l'impression terrifiante sous laquelle on les plaça, plusieurs firent le dénombrement de leurs compagnons d'infortune ; ils étaient déjà plus de **neuf cents.** L'un d'eux en compta régulièrement neuf-cent-dix.

... bientôt des coups de fusil tirés sur ceux qui s'approchent des lucarnes, les incessantes menaces de mort répandent une indicible terreur.

... Ils étaient sans pain, sans eau, couchés **dans l'ordure** qui couvrait le sol à deux centimètres d'épaisseur, plongés dans une atmosphère chargée de tous les miasmes délétères et putrides nés de la situation. L'aspect lugubre du tombeau ajoutait encore, s'il est possible, à l'horreur : une lanterne était **suspendue** auprès de l'escalier : dans ce bain d'air épais et fétide, sa lumière paraissait rouge comme **du sang.** De temps à autre, on voyait de **petites flammettes** bleuâtres, ou **vertes,** ou colorées en **jaune, produit des émanations** gazeuses qui, en nageant dans l'espace, allaient s'enflammer au foyer de cette lanterne, véritable fanal d'enfer.

1. Lettre à G. Sand, fin septembre 1868.

2. D. Stern, III, p. 271, indique le chiffre de 1500. L. Blanc, *Pages d'histoire de la Révolution de février 1848*, Paris, 1850, p. 182, « un millier » ; L. Gallois, *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1850, t. III, p. 276, « huit cents » ; L. Ménard, *Prologue d'une Révolution*, Paris, 1849, p. 275, « environ un millier ».

Si Flaubert a conservé les éléments essentiels de ce texte, il est un détail qu'il modifie : les « coups de fusil tirés sur ceux qui s'approchent des lucarnes » sont remplacés par « des coups de baïonnette » :

Quand les prisonniers s'approchaient d'un soupirail, les gardes nationaux qui étaient de faction — pour les empêcher d'ébranler les grilles — fourraient des coups de baïonnette, au hasard, dans le tas. (P. 337.)

Or, les quelques témoignages qui rendent compte de cet épisode mentionnent tous des coups de fusil. Citons, en particulier, L. Gallois [1], dont Flaubert paraît s'être aussi inspiré, notamment dans le passage qui fait allusion à l'enquête de M. Cormenin :

Si on n'eût pas morcelé ainsi son compte-rendu, dit-il de son rapport, le public aurait appris que l'infection des caveaux des Tuileries provenait non seulement de l'humidité et de l'air vicié qu'on respirait dans ces cachots sans air, mais encore et plus particulièrement des nombreux corps humains en putréfaction, tombés sous les coups de fusil que les factionnaires tirèrent souvent par les lucarnes sur les insurgés qui s'en approchaient pour respirer. L'odeur qu'exhalait ces caveaux était telle qu'il fut impossible d'y pénétrer. (T. III, p. 276.)

L. Gallois renvoie lui-même au récit d'un insurgé, F. Pardigon [2], qui a été prisonnier dans ce caveau des Tuileries et qui écrit :

Tout à coup éclatait un bruit sourd, mat, sans vibration dans ce caveau aux parois massives, bas, étroit et gorgé d'hommes. C'était un nouveau coup de fusil, au tas... [3]. (P. 120.)

Mais Pardigon précisera plus loin que lors du transfert d'une partie des prisonniers, « la consigne avait été donnée de ne se servir que de l'arme blanche » (p. 132), et il raconte qu'un jeune homme, voulant rejoindre la colonne qui sortait du caveau, fut « percé et balafré de vingt coups de baïonnette et de tranchant de sabre ». Ainsi, il semble bien que Flaubert ait eu connaissance de l'ouvrage de Pardigon. Ce qu'il dit de l'état d'hébétement des prisonniers pourrait y trouver aussi son origine :

Vers le centre, des centaines de malheureux succombaient à une asphyxie lente. Ils étaient dans un état de marasme et d'atonie dont on ne se fait pas d'idée ; insensibles au présent, sans préoccupation de l'avenir, indifférents à leur propre sort. (P. 121.)

N'en est-il pas de même pour les sentiments prêtés au père Roque, en sentinelle aux Tuileries ? « Au moins, là, il les avait sous lui, ces brigands ! Il jouissait de leur défaite, de leur abjection, et ne pouvait se retenir de les invectiver. » (p. 338). Or, que dit Pardigon ?

1. L. Gallois, *Histoire de la révolution de 1848*, Paris, 1850, t. III, p. 277. — De même D. Stern, t. III, p. 271 ; L. Blanc, *Pages d'histoire de la révolution de 1848*, p. 182 ; *Révélations historiques*, Bruxelles, 1859, t. II, p. 169 ; L. Ménard, *Prologue d'une révolution*, p. 281 ; L. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. VI, p. 60-61.

2. F. Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848*, Londres-Bruxelles, 1852.

3. On relèvera l'expression « au tas » qui devient, dans *L'Éducation*, « dans le tas ».

De temps en temps, des bourgeois, des gardes nationaux des diverses banlieues, des curieux, venaient se repaître de l'abominable spectacle de nos souffrances. Plusieurs trépignaient de rage à notre vue. (P. 121.)

Mais pour le haut-fait du même père Roque, tirant à bout portant sur un jeune prisonnier qui demandait du pain, Flaubert revient à la Notice de *La Commune de Paris*. E. Maynial croit qu'il s'agit d'un incident qui s'est produit lors du transfert des prisonniers : un coup de fusil parti par mégarde affole les gardes nationaux, qui tirent dans le tas [1]. Il fait erreur. Au reste, comment rapprocher une bagarre dans l'obscurité et la scène de plein éclairage dans *L'Éducation* ? Cette scène, un insurgé, Barthélémy, la raconte dans *La Commune de Paris* :

Après avoir séjourné quelque temps à la maison du 5e arrondissement, je fus transféré à l'École militaire. On me mit dans une cave avec d'autres prisonniers ; nous y étions sans pain, sans eau ; la chaleur était étouffante, car nous étions beaucoup. On se plaignit, un officier se promenait de long en large devant le soupirail de cette cave : il nous entendit.

— Qui se plaint ? dit-il.

— Nous avons faim ; faites-nous donner du pain.

— Attendez. — Aussitôt il prit le fusil d'un factionnaire et le déchargea sur nous par le soupirail. Un des nôtres tomba.

— Qui a encore faim ? dit-il en ricanant, je vais le servir.

Louis Ménard reprend ce récit mot pour mot dans son *Prologue d'une Révolution* (Paris, 1849, p. 281). Cependant un détail permet d'identifier la vraie source de Flaubert : après le coup de feu du père Roque, le romancier ajoute en effet :

Il y eut un énorme hurlement, puis, rien. Au bord du baquet, quelque chose de blanc était resté. (P. 338.)

Ce baquet paraît obscur à R. Dumesnil et à E. Maynial, lequel voudrait lui substituer « barreau ». Mais ce détail appartient à la Notice de *La Commune de Paris*, à propos d'un autre incident, celui d'un prisonnier du caveau des Tuileries qui, devenu fou, se précipite vers le soupirail et s'y fait fusiller :

... il se dégage, se lève et se précipite vers l'autre extrémité en s'écriant : Mieux vaut mourir ! Plusieurs coups de fusil partent aussitôt. Blessé au bras et à la cuisse, il parvient néanmoins à gagner l'escalier. Son pied était posé sur la première marche quand un nouveau coup de feu, tiré à bout portant, lui fait sauter le crâne et **colle sa cervelle sur le baquet.** Le corps resta étendu là pendant plus de douze heures [2].

Nous saisissons ici sur le vif la méthode de travail du romancier : de trois scènes différentes, — la description du caveau des Tuileries, l'incident de l'École militaire et celui du fou, — il retient les éléments les plus frappants, les amalgame, les met en action. L'histoire lui

1. Cet incident est relaté par Ch. Robin, t. II, p. 355. — René Dumesnil commet la même confusion que E. Maynial (éd. de *L'Éducation sentimentale*, t. II, note 174).

2. C'est nous qui soulignons. — Ce baquet devait permettre aux prisonniers de se désaltérer.

fournit des faits bruts : des prisonniers demandent à manger. Le romancier les individualise, il les voit avec « leurs barbes hérissées, leurs prunelles flamboyantes », il distingue parmi eux « un adolescent à longs cheveux blonds ». Leurs plaintes deviennent « voix lamentables », hurlements. Le récit de *La Commune de Paris* qui comprenait deux moments, se développe en trois temps et se dramatise ; il s'achève sur une notation d'un réalisme impassible et mesuré.

Un réalisme aussi fidèle que possible à la vérité ! Si Flaubert s'est plongé dans tant d'ouvrages historiques, c'est avec ce seul souci. Il ne les lit pas en quête de l'extraordinaire et n'en retient que ce que des recoupements lui permettent de penser authentique. Certes, l'histoire de Daniel Stern fut sa source principale, et il eût pu s'en tenir à ce « monument de l'époque », selon l'expression de Michelet. Mais ce qu'il y trouvait raconté avec un sens de la composition et du mouvement qui devait séduire sa nature d'artiste, il lui en fallait la confirmation : d'où les lectures de Pelletan, Jules du Camp, Robin, Sarrans, d'Ormoy, Gallois et de tant d'autres. Flaubert a ainsi donné à son livre l'assise historique la plus solide : chroniqueur des journées révolutionnaires de 1848, il paraît, dans les faits comme dans l'esprit, à l'abri de tout reproche.

Gilbert Guisan.

NOTES ET DOCUMENTS

ELLE ET ELLE

Note sur les débuts de l'amitié Sand-Dorval

On a pu trouver sous deux plumes, ces temps derniers, le regret que nul n'ait entrepris, pour éclairer la biographie de George Sand, une chronologie méthodique de sa vie, l'homologue du Calendrier de Stendhal que nous devons à M. Martineau. Je joins mes regrets à ceux de M. Pierre Salomon et de M. Pierre Reboul, mais je ne crois pas que la tâche serait aussi facile que le suppose ce dernier. L'abondance est parfois plus nuisible qu'utile. Il y a des milliers de lettres utilisables, certes, et mieux encore, pour les années 1852 à 1876, les Agendas quotidiennement tenus à jour. Mais pour les périodes les plus intéressantes où manque la ressource des Agendas, la tâche sera longue et malaisée parce que la grande majorité des lettres n'est pas datée ou mal datée.

Les plus dangereuses sont les mal datées, bien entendu. Sur un document sans date, le chercheur exerce, parfois en vain, mais parfois avec succès, sa sagacité et son raisonnement. Sur un document qu'on lui donne sans réserve comme daté, et sous une forme qui laisse croire que la date est de la main du signataire, il ose moins discuter. Il ajoute seulement, lorsqu'il rencontre des incompatibilités absolues, un point d'interrogation angoissé et souvent bâtit une théorie compliquée pour faire « cadrer » la date intangible et sacrée avec les événements évoqués dans la lettre.

Seuls sont dignes de foi entière les autographes (rares) datés à l'époque de la main de George Sand — ou authentiqués par un cachet de la poste lisible [1]. Beaucoup d'autres portent des dates conjecturales

1. Exemple curieux d'une lettre qui, ayant été mal datée à l'origine (Corresp., I, p. 243-244), se vit du coup attribuer un faux destinataire. C'est la lettre adressée à X... dont je redonne le texte d'après l'autographe :

Je veux croire que votre lettre est sincère, et, dans ce cas, l'absence pourra seule vous guérir.

Si après cette réponse, vous persistiez dans des prétentions que je ne pourrais plus attribuer à la folie, j'aurais pour vous fermer ma porte des motifs plus impérieux et plus décisifs encore.

Ainsi, quelle que soit l'explication que vous préfériez pour la lettre inexplicable que vous m'avez envoyée, je vous prie absolument, littéralement et définitivement, de ne plus vous présenter chez moi.

Dimanche. *George*

Cette lettre n'est pas datée sur l'original. Ayant figuré à la *Correspondance* sous la date du 15 avril 1833, elle a été souvent considérée comme la lettre de rupture

tardives de la main de Maurice Sand [1], qui se trompe beaucoup plus souvent qu'il n'est permis à un témoin, souvent destinataire. Pour l'année 1843, sur 14 lettres publiées à la Correspondance, 6 au moins portent des dates fausses (j'ai vu les autographes de 5 d'entre elles). Quant aux copies, elles ont été faites (par Lina Sand ou d'autres) d'après les indications ainsi portées sur les manuscrits, et les dates y figurent non assorties de réserves comme il se devrait, mais présentées comme certaines. (Les *copies* de la collection Lovenjoul seraient donc sous ce rapport beaucoup moins sûres qu'on ne l'a cru.) De sorte que les éditeurs successifs, qui ont travaillé plus souvent sur les copies que sur les originaux soigneusement cachés, ont propagé, de bonne foi, des erreurs innombrables, répétées à l'infini comme dans les miroirs jumeaux. Et je ne parle pas ici des lettres tronquées, truquées, caviardées, reconstituées, etc... [2].

Il faudra donc déployer autant d'ingéniosité que de patience, et surtout recourir aux autographes chaque fois qu'il sera possible, pour établir le calendrier exact d'une destinée dont les grandes routes sont *assez* bien connues, mais où il y a une foule de sentiers dissimulés sous d'épais feuillages, disons des *traînes* pour demeurer dans l'ambiance du Berry.

Pour prendre un exemple, on pouvait penser que depuis les recherches de Mme Simone André-Maurois, conduites avec un art patient et séduisant, une intelligence méticuleuse et dont les résultats ont tant enrichi notre connaissance de la période des débuts, il restait peu d'ombre autour des relations de George et de Marie Dorval.

Et cependant, sur un point précis, et simple en apparence : l'époque de leur première rencontre, je ne suis pas certain qu'il faille adopter les conclusions de Mme Maurois.

Déjà, Mme Thérèse Marix, suivant (ou croyant suivre) George elle-même, avait écrit : « C'était en 1832, au lendemain d'*Indiana* [3]... ». Se refusant à suivre George, et la tançant même de son dédain pour la chronologie, Mme André-Maurois adopte janvier 1832 [4].

L'argumentation repose notamment sur deux lettres qui paraissent être *des* premières (et non *les* premières) échangées entre la romancière et la comédienne, deux lettres où il est question d'un drame bien oublié, *Jeanne Vaubernier*, œuvre de trois auteurs retournés au néant, Rougemont, Laffitte et Lagrange, qui y avaient retracé la vie de Madame du Barry. Comme la « première » de cette pièce eut lieu à l'Odéon le 17 janvier 1832, il était tentant d'en conclure que c'est vers ce moment que les deux femmes se lièrent d'amitié, de la manière que George Sand a contée dans un morceau connu, mais qu'il faut rappeler ici :

assénée à Jules Sandeau. Or, elle est adressée à Monsieur Arnould-Frémy, [rue] Pavée Saint-André, 12, et porte le cachet de la poste du 15 juillet 1833, ce qui permet de la dater exactement du Dimanche 14 Juillet. Je reconnais d'ailleurs que le cachet postal est mal lisible et pouvait prêter à confusion (Ms à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, G, 1120). Noter que le 14 avril est aussi un dimanche.

1. Et parfois de George elle-même qui se trompe aussi.

2. Cas type de la lettre « arlequin » : celle qui est à la Correspondance (II, 265) sous la date 6 juin 1843 et le numéro CCXXV. Elle est composée de fragments pris dans *quatre* lettres : du 29 mai, du 31 mai, du 6 juin, du 8 juin (et non du 3, comme l'a cru W. Karénine, III, 444 et 445, travaillant sans doute sur la copie). En compensation, en ont été distraits de longs fragments concernant Chopin et Delacroix, les uns restitués par W. Karénine (III, 477), les autres encore inédits.

3. *Revue du Berry et du Centre*, Mars-Avril 1934. *Indiana* paraît le 19 mai.

4. G. Sand-Marie Dorval, *Correspondance inédite*, p. p. Simone André-Maurois, Gallimard, [1953], p. 22.

J'avais publié seulement *Indiana*, je crois, quand, poussée vers madame Dorval par une sympathie profonde, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Je n'étais nullement célèbre, et je ne sais même pas si elle avait entendu parler de mon livre. Mais ma lettre la frappa par sa sincérité. Le jour même où elle l'avait reçue, comme je parlais de cette lettre à Jules Sandeau, la porte de ma mansarde s'ouvre brusquement, et une femme vient me sauter au cou avec effusion, en criant tout essoufflée : « *Me voilà, moi* ! » [...] Elle nous invita à dîner pour le dimanche suivant, etc... [1].

Voyons maintenant les lettres sur lesquelles s'appuie l'hypothèse « Janvier 1832 ».

G. S. à. M. D.

« *En croirai-je mes yeux ? Voici mon journal qu'on m'apporte et qui m'annonce* Jeanne Vaubernier *pour ce soir. Dites-moi si cela est vrai et si je serai assez heureuse pour vous voir jouer aujourd'hui ? Je ne regretterai certainement pas* Don Giovanni (...) [2] »

M. D. à. G. S.

« *Je vous attends pour dîner, et puis aussi pour voir* Jeanne *et un drame en trois actes de Paul Foucher (...)* [3] »

Donc, il se joue à Paris, ce même soir, trois pièces dont deux au même théâtre :

— *Jeanne Vaubernier.*
— *X...* pièce en 3 actes de Paul Foucher.
— *Don Giovanni.*

Quand ces conditions se trouvent-elles réunies ? En janvier 1832 ? mes recherches dans *L'Entr'acte* et le *Courrier des Théâtres* ne m'ont pas permis de découvrir une telle soirée en 1832, année pendant laquelle *Jeanne Vaubernier* est joué vingt-deux fois à l'Odéon, vingt-deux fois à la Porte-Saint-Martin.

En revanche, le *samedi* 26 *janvier* 1833, on trouve à l'affiche de la Porte-Saint-Martin (admirons en passant la capacité d'absorption du public d'alors) :

— *Jeanne Vaubernier* (3 actes).
— *Juanita ou le grand seigneur et le majordome* (3 actes),
— *L'Auberge des Adrets* (3 actes).

pendant que le Théâtre-Italien donne *Don Giovanni.*

L'auteur de *Juanita* n'est pas nommé, mais je *les* ai découverts ailleurs, car ils sont deux : c'est *Paul Foucher* et Paul Duport.

D'autres arguments, que j'exposerai brièvement, vont dans le même sens :

1° Si la première rencontre est de janvier 1832, ou de mai (comme le croit M^me^ Thérèse Marix : « au lendemain d'*Indiana* »), comment se pourrait-il qu'on ne retrouvât que deux billets de cette année 1832 ? Il faudrait vraiment attendre tant de mois pour que reprît une correspondance préludant par un duo si affectueux : « Je vous aime d'un cœur tout rajeuni » — « Je vous aime de toute mon âme » ? [4]

C'est précisément cette lacune inexplicable qui m'a mis dès l'abord en défiance et poussé à fouiller davantage la question.

1. *Histoire de ma vie*, éd. en 10 vol. in-16, t. IX, p. 129 et suiv.
2. S. André-Maurois, *op. cit.*, p. 205-206.
3. *Ibid.*, p. 206.
4. Car je ne compte pas la lettre qui figure p. 206-207 sous la date 1^er^ février 1832, visible erreur d'impression, aussitôt démentie par la note relative à *Lucrèce Borgia* (Première le 2 février 1833) — et l'allusion à deux nouvelles de Sand, parues respectivement en juillet (*Melchior*) et en décembre 1832 *(La Marquise)*.

2° Quand Vigny, dans son *Journal d'un poète*, parle-t-il pour la première fois de George Sand ?

Nous trouvons à la page 173 de l'édition Conard : « J'ai fait la connaissance de Madame Sand, auteur d'*Indiana*.... »

Tiens ? lui aussi !... La note n'est pas datée, elle figure parmi celles de 1832, mais elle est forcément postérieure au milieu de mai (la *Bibliographie de la France* annonce *Indiana*, le 19 mai). Or, je pose en axiome que, si George Sand était entrée dans l'intimité de Marie en janvier, elle aurait rencontré Vigny beaucoup plus tôt. Qui connaît un peu la maison Merle-Dorval à cette époque ne me démentira pas.

Fernand Baldensperger, dans son commentaire à cette note, dit, sans citer de sources : « C'est probablement par Buloz et chez lui que Vigny rencontra d'abord la célèbre émancipée ».

Si l'on adhère à cette hypothèse, il faut rejeter à la fin de l'année la date de la note et de la rencontre, car George n'entre en relations avec Buloz qu'en décembre.

3° Dans le *Journal* (p. 239), après une note datée du 21 février 1833 : « Cette femme monstrueuse a dit tout à coup à son amie *nouvelle*... ». Si l'amitié avait treize mois de date, Vigny n'écrirait pas le mot que je souligne.

4° Dans le *Journal de Fontaney* [1] (Fontaney qui ne quitte guère le 20, rue Meslay), pas d'allusion à George Sand avant 1833. « Lord Feeling » note, non sans humeur, qu'il la rencontre chez M^me^ Dorval les 21, 25, 27 janvier 1833.

5° C'est dans une lettre du 27 janvier 1833 que Gustave Planche met en garde la romancière contre cette amitié que lui aussi qualifie de *nouvelle* :

> Mes préventions contre M^me^ A. D. [Allan-Dorval] ont dû vous paraître bien folles et bien inintelligibles. Vos menaces toutes viriles de jeudi dernier, pendant le déjeuner, indiquent assez ce que vous en pensez. J'ai dit à Jules [Sandeau] le motif du regret que j'éprouvais en vous voyant risquer cette nouvelle amitié [...]. Un de mes amis qui par l'intimité de ses relations avec Jte [Juliette Drouet ?] a toute raison d'apprécier impartialement sa véracité m'a certifié que M^me^ A. D. avait eu pour elle une passion de la même nature que celle de Sapho pour les jeunes Lesbiennes [...]. D'ici au quinze février, si vous avez occasion de vous trouver seule avec Madame A. D. vous pourrez facilement éclaircir si j'ai été trompé [2].

6° Dans les lettres de Marie à Vigny, rien sur George Sand avant le 25 janvier 1833 où elles passent la journée ensemble et vont à l'Opéra Comique le soir.

7° Dernière et bien forte raison encore, c'est qu'en Janvier 1832, Sand est à partir du 13 à Nohant d'où elle ne repartira qu'au début d'avril : comment aurait-elle pu assister à la « première » de *Jeanne Vaubernier* ?

De cette brève étude, tirons une double conclusion :

— Tout d'abord que les deux femmes ne se rencontrèrent pas au début de 1832, mais qu'il convient de situer en janvier 1833 ou à la rigueur fin décembre la visite de l'actrice dans la mansarde bleue ;

— Ensuite que reste à découvrir la véritable *première* lettre de Sand à Marie, celle qui était une déclaration d'amitié et de sympathie. La première de celles qu'a publiées M^me^ André-Maurois, et que

1. *Journal intime de Fontenay*, p. p. René Jasinski (Presses françaises, 1925).
2. *Correspondance de Gustave Planche*, p. p. Maurice Regard, Nouvelles Éditions latines, 1956, p. 68. Savourons la naïveté de la dernière phrase.
2. Marie Dorval, *Lettres à A. de Vigny*, p. p. Charles Gaudier (Gallimard, 1942).

je date du 26 janvier 1833, ne répond pas à la description, et traduit déjà un certain degré d'intimité.

Quel chercheur découvrira la lettre manquante ? Dorval, qui avait conservé des billets quasi insignifiants, n'aurait pas gardé ce précieux document ? c'est incroyable ! Il ne saurait être parmi les « incommunicables » qu'a vus M. René Jasinski. L'historiographe de Marie Dorval, M. Francis Ambrière, n'en a jamais entendu parler. Il est donc perdu, ou caché dans une collection privée. Pour moi, j'espère qu'on le découvrira quelque jour, relié dans un exemplaire d'*Indiana*, *Valentine* ou *Lélia*, de même que la lettre du 24 mai 1840 truffait un exemplaire de *Cosima* [1].

Georges Lubin.

SIX LETTRES INÉDITES DE LECONTE DE LISLE

Parmi les grands poètes du XIXe siècle, Leconte de Lisle demeure l'un des plus mal connus, malgré le dévouement à sa mémoire de M. Rolland Boris, malgré les souvenirs de Jean Dornis et de Fernand Calmettes, les biographies attentives de M. A. Leblond et d'Edmond Estève, les solides études de J. Vianey et de M. P. Flottes : ce dernier ne doit-il pas, au seuil de son ouvrage classique sur le maître du Parnasse, insister sur la pauvreté de la documentation dont dispose l'historien de Leconte de Lisle : « Peu de lettres, point de journal, des inédits assez rares ».

Les lettres qu'on va lire [2], adressées à Emile Fage, ne présentent pas l'importance de celles qu'écrivit le poète à Julien Rouffet [3], à Louis Ménard, à Jean Marras [4], Elles ne sont pourtant pas à négliger.

D'abord elles confirment, sous l'ironie apparente avec laquelle il juge ses *Poèmes Antiques*, la hauteur du poète, la certitude qu'aux instants de sa pire détresse matérielle il conserve de sa valeur. Elles expriment aussi son besoin constant de sympathie, la fidélité qu'il est capable de conserver à un ami d'un demi-siècle. Et enfin, elles contribuent à expliquer comment s'est diffusée cette poésie difficile : à défaut d'un large public qu'il ne recherchait pas mais qu'il a souffert de ne pas rencontrer, Leconte de Lisle a été bien servi par un petit nombre d'amis, Thalès Bernard, Paul de Flottes, Louis Ménard, Emile Fage.

Emile Fage, né à Tulle le 20 décembre 1822, appartenait à une vieille famille de la Corrèze [5]. Etudiant en droit à Paris sous la Monarchie de Juillet, il suivit les cours de Rossi et d'Ortolan dont il devint

1. [Édouard Moura], *Souvenirs romantiques recueillis aux Éclusettes*, 1930, nº 259.

2. Je dois ces lettres à M. Louis Fage, de l'Académie des Sciences, qui m'a autorisé à les publier avec une libéralité dont je tiens à le remercier. Ma reconnaissance s'adresse également à M. André Fage qui a répondu avec une inlassable amabilité à toutes mes questions sur son aïeul.

3. *Leconte de Lisle : Premières poésies et lettres intimes*, publiées par Guinaudeau, Paris, 1902.

4. L. Barthou, *Leconte de Lisle et Jean Marras*, *R. D. M.*, 15 nov. 1933.

5. M. René Fage a établi l'arbre généalogique de sa famille (Limoges, Imprimerie Ussel, 1916) et consacré à son père une intéressante brochure *Les débuts d'un romantique*, Limoges, 1928. Voir également dans le *Bulletin de la Société des Lettres de la Corrèze*, 1906, le discours prononcé aux obsèques d'Émile Fage par le Dr Morely.

et resta l'ami. Avant même d'arriver à Paris, il avait inséré quelques poèmes dans l'*Indicateur corrézien*, dans l'*Album de la Corrèze*, et hardiment demandé des conseils à Chateaubriand ; le vieux René lui adressait en réponse, le 26 septembre 1839, une de ces jolies lettres désabusées qu'il prodiguait avec une sorte de coquetterie : « Il m'a semblé que vous avez un grand sentiment de l'harmonie. Mais je me suis fait un devoir de ne point encourager les jeunes gens à se livrer aux Muses, à moins qu'ils ne soyent indépendants par la fortune, et que le talent, s'ils en ont, soit l'ornement et non le soutien de leur vie. Si je pouvais d'un seul mot anéantir tous mes ouvrages je le ferais avec joie... ».

Emile Fage fut assez raisonnable pour obéir à ces conseils et faire de solides études juridiques entre 1842 et 1847 — ce qui ne l'empêcha nullement de suivre en amateur passionné le mouvement des idées et des arts. Il compte alors parmi les jeunes libéraux qui applaudissent au Collège de France Quinet et Mickiewicz. Il devient un des familiers du modeste salon de Michelet [1]. En même temps, il est entraîné par son ami Thalès Bernard chez Béranger [2]. Mais il ne fréquente pas seulement les maîtres reconnus. Etroitement lié avec P. de Flottes et Louis Ménard dont il partage les idées généreuses [3], avec Champfleury dont il admire le réaliste *Chien-Caillou*, c'est lui qui, après avoir lu avec enthousiasme les poèmes de Leconte de Lisle dans la *Phalange* fouriériste, va chercher le poète dans sa solitude de la rue des Beaux-Arts et l'introduit parmi les jeunes républicains exaltés et bohèmes, les Dubois, les Cressot, les Maron, dont Calmettes a évoqué les curieuses figures.

Ses études terminées, Emile Fage rentre en Corrèze en avril 1847 — *sub tegmine Fagi*, comme le lui écrit plaisamment Thalès Bernard, — y devient d'abord avocat, puis avoué, mais sans renier ses enthousiasmes de jeunesse, puisque la Révolution de 1848 fait de lui un Conseiller municipal de Tulle. Jusqu'au soir d'une longue vie, il reste en relations avec les écrivains de son temps : il entretient notamment avec Louis Ménard une importante correspondance dont M. Henri Peyre a publié l'essentiel. Juriste estimé, vice-Président du Conseil de Préfecture de sa ville natale et honnête homme suivant le modèle du XVIII^e siècle, à une conscience professionnelle scrupuleuse il allie un intérêt persistant pour les travaux de l'esprit. Il écrit pour des périodiques locaux maintes études solides et agréables, consacrées surtout aux personnages marquants du Limousin, de Madame des Loges au savant Cabanis, ou à ses souvenirs parisiens sur lesquels aime à l'interroger le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Il a recueilli lui-même les meilleures de ses pages dans *Causeries limousines* (1889), *Portraits du vieux temps* (1891), *Mélanges portraits et paysages* (1905).

Emile Fage est mort à Tulle le 7 juillet 1906.

JEAN GAULMIER.

1. Après la mort de Michelet, il resta lié avec la famille de l'historien. M. Louis Fage possède un grand nombre de lettres de M^me^ Michelet à Émile Fage qui ne sont pas sans utilité pour éclairer la collaboration de celle-ci aux derniers ouvrages de son mari.
2. Cf. Thalès Bernard, *La Lisette de Béranger. Souvenirs intimes*, Paris, 1864.
3. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, 23.

Lettre I

Paris 8 janvier 1854

Mon cher Fage,

Thalès [1] m'a remis l'aimable et bienveillant article que vous avez inséré dans l'*Album de la Corrèze* [2]. Je vous en remercie mille fois et bien cordialement, mon ami, moins encore parce que vous m'y louez en termes excellents que parce que vous ne m'avez pas oublié depuis tant d'années. Votre souvenir m'a touché d'autant plus vivement que mes Poèmes [3] hérissés de grec et peu amusants, je l'avoue, sont en général très antipathiques, même à ceux qui les ont goûtés au point de vue de l'art. Tous nos amis communs trouvent que votre article est sans contredit le meilleur de ceux déjà publiés sur mon livre, et je n'ai garde de penser différemment.

Puissé-je vous donner bientôt l'occasion de vous souvenir encore de moi ! Je compte avoir un second volume au printemps [4] que vous recevrez aussitôt imprimé. J'arrive aux origines modernes [5], sauf deux ou trois études indiennes et grecques. J'espère que vous en serez content.

Adieu, mon cher Fage. Merci encore.

Tout à vous de cœur,

Leconte de Lisle

Rue M. le Prince 13

(Ménard [6] vous remercie de votre souvenir et vous serre la main.)

Voici quelques extraits de deux lettres inédites [7] de Thalès Bernard à Emile Fage qui éclairent celle de Leconte de Lisle :

Paris 26 mai 1853.

Mon cher camarade,

[. . . . .] .

Si tu as quelque occasion allant de Paris à Tulle, je serais charmé de te faire passer, qui t'attend ici, *Poésies antiques (sic)* par Leconte de Lisle. Le livre a été assez bien reçu. Je t'adresserai en même temps un affreux travail que je viens de publier : *Études sur les variations du Polythéisme.* Tu vois que j'ai fait un pacte avec la mythologie. Leconte, lui, travaille avec acharnement à mettre toutes les Cosmogonies en vers. Il a commencé par la Laponie et doit finir par les îles Sandwich. Toutefois, il embellit son existence en traduisant l'*Iliade* [8] avec l'intention de publier cela je ne sais quand...

1. Thalès Bernard, né à Paris en 1822, secrétaire de Philippe Le Bas, fils du Conventionnel. Candidat en 1849 aux élections législatives dans le Vaucluse. Auteur d'une œuvre abondante et variée qui mériterait d'être remise en lumière, en 1846, il traduit le *Dictionnaire mythologique universel* de Jacobi, publie en 1853 une *Étude sur les variations du polythéisme grec* et de nombreux recueils de poèmes : *Adorations* (1855), *Mélodies pastorales* (1856), *Poésies nouvelles* (1857), *Poésies mystiques* (1858). Sa poésie est facile et sans originalité, mais les préfaces de ses recueils sont réellement intéressantes. Thalès Bernard voudrait rénover la poésie à l'aide des légendes populaires qu'il recueille à travers toute l'Europe. Il a été lié avec Béranger, avec Gérard de Nerval, avec Leconte de Lisle et Louis Ménard. Voir notamment Henri Peyre, *Louis Ménard*, Yale University 1932, et Jean Ducros, *Le retour de la poésie française à l'antiquité grecque*, Paris, 1918, p. 72 et suiv. — Aucune étude n'a été consacrée à Thalès Bernard.

2. *L'Album de la Corrèze* a commencé à paraître à Tulle en 1835. Émile Fage y collabore en amateur. Son article sur Leconte de Lisle, de décembre 1853, occupe trois grandes pages du journal et donne surtout de longues citations de poèmes, à l'exclusion de jugements personnels.

3. Il s'agit des *Poèmes antiques* (1852).

4. En fait, le second recueil de Leconte de Lisle, *Poèmes et Poésies*, ne paraîtra que l'année suivante (1855).

5. *Poèmes et Poésies* contient des poèmes qui seront redistribués plus tard dans les éditions définitives des *Poèmes antiques (Cunaçepa, l'Arc de Siva)* et des *Poèmes barbares (Les Ascètes, Les Elfes, Christine, Le vent froid de la nuit, Le Nazaréen* (dédié à Thalès Bernard)*), Le Colibri, Les Éléphants, Les jungles* (dédié à Louis Ménard).

6. Sur Louis Ménard, cf. la thèse de M. Henri Peyre, Yale University, 1932.

7. Archives familiales de M. Louis Fage.

8. Sur la traduction de l'*Iliade* par Leconte de Lisle, dont le manuscrit fut égaré par l'éditeur Ducloux, cf. Dornis, *Essai sur Leconte de Lisle*, 1909, 89.

Paris le 6 janvier 1854.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir ton article sur Delisle et je vais le lui transmettre de suite.

Louis Ménard mène une vie absurde, courant les bois l'hiver et ne touchant jamais une plume. Je crois bien qu'il restera peintre comme je te l'ai dit. Leconte de Lisle est toujours gros et gras et très fainéant. Je crois t'avoir dit qu'il travaillait dans ce moment à un grand poème indien. Je ne pense pas qu'il publie un volume avant une année au moins. Mais l'apparition des *Poèmes antiques* lui a été fort utile en le plaçant tout d'un coup au premier rang [1]. Il amasse lentement des matériaux pour écrire une histoire de la domination française dans les Indes. Ce sera en prose, tu penses bien [2] !...

Lettre II

Paris 17 avril 1857.

Mon cher Fage,

Je te remercie bien cordialement de ton aimable article [3]. Je regrette seulement de n'avoir pu t'envoyer mon livre [4] à temps, ce que je vais faire. Il est mis en vente depuis deux mois, chez Taride, éditeur, rue de Marengo, 2. Si quelques bonnes âmes avaient ou t'exprimaient le désir de se le procurer, donne leur cette adresse.

J'ai la presque certitude que la *Passion* [5] sera couronnée cette année par l'Académie [6]. Ce serait une affaire de 3 000 francs, ce qui n'est pas à dédaigner.

Adieu, mon vieil ami, et merci encore
Tout à toi de cœur,
Leconte de Lisle.

Je vais t'expédier mon livre par la poste.
Mon adresse actuelle 23, rue Cassette.

Lettre III

Paris 23 avril 1857.

Mon cher Fage,

J'ai mis ce matin à la poste le volume que je t'avais réservé [7]. Ne manque pas quand tu m'écriras, de m'avertir que tu l'as reçu, attendu que s'il y avait un retard ou un oubli, je te le réexpédierais.

J'ai parlé à Taride [8] au sujet des exemplaires que tu avais l'intention de lui prendre étant donné un prix raisonnable. Il vend le livre 3 frs mais il le céderait à 2,75, si cela te convenait. Vois et juge.

Merci bien de l'annonce que tu dois me faire. L'insertion et la note faites

1. Le poète donnera fièrement comme titre à son second recueil : « *Poèmes et Poésies* par Leconte de Lisle, auteur des *Poèmes Antiques* ».
2. Cet ouvrage, longtemps méconnu, de Leconte de Lisle a été étudié par M. A. Leblond.
3. Je n'ai pu retrouver cet article d'Émile Fage qui n'a pas été recueilli par l'auteur dans ses volumes de Mélanges.
4. Il s'agit de la seconde édition de *Poèmes et Poésies*.
5. *La Passion*, œuvre de commande, fort médiocre, exécutée pour le peintre Villeblanche, ami du poète et témoin à son mariage, le 10 sept. 1857, a été recueillie dans les *Derniers Poèmes*.
6. Bien que plusieurs fois candidat à des prix d'Académie, Leconte de Lisle s'est montré souvent irrévérencieux à l'égard de la docte compagnie. Cf. sa lettre à Louis Ménard du 15 août 1853 : il y ironise lourdement sur la séance annuelle de l'Académie où il a entendu « un pâteux discours de Villemain » : « Rien n'était plus hideux que d'entendre ces vieux gredins d'académiciens couverts de crimes parler dévouement et grandeur d'âme en versant des larmes de crocodiles. J'en ai encore des maux de cœur... ».
7. Seconde édition de *Poèmes et Poésies*, augmentée de la *Passion*.
8. Taride est l'éditeur d'un second tirage de *Poèmes et Poésies*, la première édition ayant été publiée par Dentu (1855).

par l'*Écho du Cantal* [1] ne seront certes pas sans utilité. Il est bien vrai que l'île Bourbon m'a voté une pension de deux mille francs [2]. Ce n'est pas tout à fait le diable, comme tu vois, mais c'est immense pour moi [3].

Il y a déjà quelque temps que je n'ai vu Thalès. Je le crois plongé dans les épreuves de son livre [4]. Ce sont quatre à cinq mille vers triés parmi les quinze à vingt mille qu'il a en portefeuille. La fécondité est une belle chose, mais encore est-il bon d'enfanter dans la douleur et *à terme.*

Maron [5] continue à s'arracher la barbe brin à brin. Du reste, rien de nouveau, ou du moins, rien que tu ne saches mieux que moi, car rien n'est tel que d'habiter Tulle pour connaître son Paris. Pour mon propre compte, je viens de publier une sorte d'hallucination hindoue dans la *Revue Contemporaine* : La vision de Brahma [6].

A bientôt. Tout à toi.
Leconte de Lisle.

Lettre IV

5 mai 1857

Mon cher Fage,

Taride t'expédiera aujourd'hui même les douze exemplaires en question. Voilà qui est fait : il ne me reste plus, mon vieil ami, qu'à te remercier cordialement.

Rien de nouveau pour mon affaire à l'Académie [7]. J'espère toujours en attendant la décision de mes Immortels, décision soumise du reste à tant d'intrigues, d'influences contraires, et surtout à tant de hasards, qu'à défaut de certitude, le calcul des probabilités lui-même y perd son latin.

Alfred de Musset a été trouvé mort dans son lit. Il était rentré ivre, selon son habitude, après être resté plusieurs semaines dans son lit. Je présume qu'il s'était endormi mais il ne s'est pas réveillé. Ses *obsèques*, comme disent les journaux, ont eu ceci de particulier que personne ou presque personne n'y est venu. Vitet, qui a prononcé quelques mots sur la tombe, a même jugé à propos, ce qui était au moins peu convenable, de rappeler à mots couverts l'ivrognerie de son confrère et même de se féliciter de sa mort [8].

1. Je n'ai pu retrouver le N° de l'*Écho du Cantal* contenant la note d'Émile Fage.

2. Les *Poèmes antiques* ayant été couronnés par l'Académie française (cf. rapports de Villemain, dans son *Choix d'études sur la littérature contemporaine*, Paris, Didier 1858, p. 142 et 178-179) sur la recommandation de Lamartine et avec l'appui agissant de Béranger, — pour lesquels Leconte de Lisle se montrera fort injuste dans ses fameux articles du *Nain Jaune*, le Conseil général de la Réunion vota une pension annuelle de deux mille francs à Leconte de Lisle et à Lacaussade. L'attribution de cette modique pension souleva d'ailleurs de vives critiques dans l'île. Voir dans Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle*, Mercure de France, 1933, p. 462 et suiv. un savoureux récit de la séance du Conseil général de la Réunion du 16 novembre 1867 où 8 conseillers sur 20 parlent du scandale de cette pension qui fut d'ailleurs retirée au poète après la publication de *Qaïn*, jugé impie....

3. Leconte de Lisle est, en effet, alors dans une véritable misère. Cf. Flottes, *Le Poète Leconte de Lisle*, 81-88 et aussi Jobit, *Leconte de Lisle et le mirage de l'île Natale*, Paris, de Boccard, 1951, p. 66-68, qui publie des billets de Leconte de Lisle en 1854 où le poète compte sur le prix de l'Académie pour se libérer d'une dette pressante.

4. Il s'agit des *Poésies nouvelles* de Thalès Bernard.

5. Eugène Maron est un ami fidèle de Leconte de Lisle, un républicain passionné, auteur de diverses publications dont les *Mémoires* de Garat, chez Poulet-Malassis. Le poète lui a dédié *Anathème* dans les *Poèmes et Poésies.*

6. *La vision de Brahma* sera reprise dans les *Poésies nouvelles* (1858) avant de prendre place dans l'édition définitive des *Poèmes antiques.* Elle a paru pour la première fois dans la *Revue Contemporaine* du 15 avril 1857.

7. Candidature de Leconte de Lisle à un prix de l'Académie pour son poème de la *Passion.* Le poète comptait sur l'appui de Lamartine, de Villemain et de Lebrun, qui lui avaient fait obtenir en septembre 1856 le prix Lambert de mille francs. Mais Leconte de Lisle ne reçut pas en 1857 de distinction académique.

8. Plusieurs journaux ont raconté qu'Alfred de Musset n'avait eu qu'un convoi de quatrième classe. « Vrai convoi de poète, ajoutait-on ». (*Le Monde Illustré*, 16 mai 1857). Une centaine de personnes assistèrent le 3 mai à l'office funèbre à l'église Saint-Roch, mais une trentaine d'amis seulement accompagnèrent le convoi au Père-Lachaise.

En somme, voici un homme d'un talent incontestable de moins, après une vie immonde et une triste fin. Les candidats à l'immortalité remettent leurs gants et rebrossent leurs chapeaux [1]. On dit que Laprade a perdu toutes chances favorables et que Brizeux surnage [2]. Nous verrons.

Quant à ma pièce [3], j'ai trois actes faits et imparfaits. Je devrais la terminer pour cet hiver. Empis [4], le directeur des Français, m'a fait dire hier qu'il recevait d'avance. Soit, mais encore faut-il que je puisse finir.

Je vais voir Thalès et lui communiquer le passage de ta lettre qui le regarde.

Adieu, mon ami. Tout à toi.
Leconte de Lisle.

Nous n'avons pas de lettres de Leconte de Lisle à Emile Fage entre 1857 et 1887. Peut-être quelques-unes se sont-elles perdues ? A moins qu'il ne faille admettre que les voyages d'Emile Fage à Paris aient été plus fréquents. Comme le dit Calmettes dans *Leconte de Lisle et ses amis* : « Emile Fage regagna bientôt Tulle, sa ville natale, y devint conseiller, y fit souche de conseillers. Par la suite, à chaque occasion qui le ramenait à Paris, il invitait Leconte de Lisle et Louis Ménard à dîner chez Foyot : on réveillait ensemble les propos d'autrefois, le vieil écho d'une jeunesse sur laquelle allait s'appesantir l'oubli. »

Lettre V

Paris 7 avril 87.

Mon cher ami,

Je te remercie bien cordialement de ton très aimable article [5] et de ton affectueuse lettre. Enfin, mon supplice académique [6] est terminé. J'en suis maintenant à regretter de m'être fourvoyé dans cette galère, au milieu d'hommes estampillés dont pas un ne pense comme moi [7]. Le torrent d'injures de certaines feuilles publiques m'a déjà fait expier ma folie, en attendant la malveillance future de mes confrères. Quant à Dumas, que t'en

1. Le 31 mars 1857, avait eu lieu une élection académique pour remplacer l'ancien ministre Salvandy, décédé le 15 décembre 1856. Les concurrents étaient Émile Augier, Léon Halévy, Philarète Chasles, Géruzez, Victor de Laprade. Au second tour, Augier était élu par 19 voix contre 18 à Laprade. Laprade était le candidat du parti religieux (J.-J. Ampère, Tocqueville, Montalembert) et Augier celui des « anticléricaux », Thiers, Rémusat et surtout Mérimée.

2. C'est pourtant Victor de Laprade qui a succédé à Musset à l'Académie à l'élection du 11 février 1858. L'éloge adressé par Villemain à ses *Symphonies* dans son *Rapport sur les Concours de* 1856 (28 août 1856) permettait d'attendre ce résultat.

3. Il s'agit des *Erinnyes*, pièce tirée de l'*Orestie*, qui sera terminée seulement en 1873 et représentée avec une musique de scène de Massenet, le 6 janvier 1873.

4. Empis (1785-1868), auteur fécond de médiocres tragédies, dont certaines comme *Hercule à Trachine* et *Romulus* pouvaient séduire l'auteur des *Poèmes antiques*. Il succéda à Arsène Houssaye comme administrateur du Théâtre Français en 1856 et quitta ces fonctions le 22 octobre 1859.

5. Je n'ai pas retrouvé cet article d'Émile Fage.

6. Après deux candidatures malheureuses (en 1873 contre le P. Gratry, en 1877 contre Victorien Sardou) Leconte de Lisle fut enfin élu à l'Académie, le 11 février 1886, au fauteuil de V. Hugo, et reçu le 31 mars 1887.

7. L'Académie est alors plus conservatrice que jamais et les idées de Leconte de Lisle, son anticléricalisme, sa réputation d'ancien fouriériste y font scandale. Le jour même où il écrit à Émile Fage, Leconte de Lisle adresse à Jean Marras une lettre d'un ton analogue : « Quant à ma réception académique, j'en suis encore malade d'ennui et d'irritation, avec le regret de n'avoir pas dit le quart de ce que je pensais à ces ennemis naturels de toutes mes convictions. Les injures dont on m'accable dans les journaux cléricaux et monarchistes me font expier déjà la sottise que j'ai faite en me fourvoyant dans cet éteignoir. Je reçois des lettres désolées et indignées, vers et prose, où des idiots me réclament leur âme immortelle, comme si je tenais boutique d'âmes immortelles... Est-il donc possible qu'il y ait tant d'imbéciles dans ce monde.... Je ne vous parle pas de la mine correcte et gênée de mes confrères académiques. Les deux ducs se tiennent à l'écart avec une pieuse horreur... ».

dirais-je ? [1] Il parle Esquimau et je m'exprime en Kanak. Nous habitons deux pôles opposés. C'est bien pour cela qu'on l'a choisi.

Merci encore et tout à toi de cœur,
Ton vieil ami,

Leconte de Lisle

Lettre VI

Paris 17 octobre 1891.

Mon cher ami,

Je viens de lire ton livre [2] avec infiniment de plaisir. Ton étude sur M^me^ des Loges [3] est très délicatement écrite et on ne peut plus intéressante. Je t'envoie mes félicitations bien sincères et mes meilleurs remerciements. Mais pourquoi diable adresser ton livre *à Monsieur Leconte de Lisle* ? As-tu oublié, au moins pendant cinq minutes, que nous sommes deux très vieux amis, et cela depuis plus de quarante ans ?

Tout à toi de cœur,
Leconte de Lisle [4].

LECONTE DE LISLE ET LES MUSICIENS [5]

Le propos de ces notes est d'apporter une contribution à la connaissance de la sensibilité musicale de Leconte de Lisle et de l'harmonie incluse dans ses poèmes.

Si imparfaitement définis que soient ces termes, ils constituent une orientation suffisante pour justifier le groupement des documents — tant oubliés qu'inédits — qui sont présentés, dont une correspondance substantielle.

Toute analyse interne de l'œuvre sortirait du présent cadre qui ne couvre que des témoignages et des faits, rappelés méthodiquement.

Leconte de Lisle avait dans sa prime jeunesse, à l'île natale, commencé sur les désirs paternels à apprendre la musique et même composé l'accompagnement, au clavecin sans doute, de ses propres « Romances ».

Très jeune encore, en route pour la France, et accueilli au Cap par une famille hollandaise, il évoquait dans des vers passionnés la jeune fille qui l'avait « au piano sonore » charmé de ses chants. Et son père recommandait à un cousin de Dinan choisi comme correspondant de Charles, de veiller à ce que celui-ci continuât l'étude de la musique.

C'est à la flûte, aimée de son père et imposée par lui, que s'exerçait dans sa chambre à Rennes l'étudiant (en droit) et qu'il dut apparemment ses premières joies musicales — ses dernières sans doute, a-t-on

1. Allusion à la réponse adressée au discours de réception de Leconte de Lisle par Alexandre Dumas fils. Le discours de Leconte de Lisle mêlant à l'éloge de Victor Hugo de courageuses affirmations sur « l'abominable barbarie » du Moyen-Age, sur « les dogmes arbitraires des religions révélées » où se reconnaissait l'auteur du *Catéchisme républicain* et de la *Petite histoire du Christianisme*, avait violemment heurté l'auditoire. Dumas fils répondit avec autant d'incompréhension de la poésie que de malveillance à l'égard du poète.

2. Émile Fage, *Portraits du vieux temps*, Paris, Ollendorf, 1891.

3. Une des études recueillies dans *Portraits du vieux temps* est consacrée à M^me^ des Loges, la « précieuse », amie de Voiture, de Boisrobert et de Malherbe. Cf. Magne, *Le plaisant abbé de Boisrobert*, Mercure de France, 1909, 113 et suiv.

4. La signature de ce dernier billet est beaucoup plus majestueuse que celles des lettres qui précèdent : on y sent l'orgueil du Maître définitivement installé dans la gloire.

5. Cet article était imprimé en placard, lorsque l'auteur, M. Rolland Boris, ingénieur général de la Marine, est décédé, le 29 décembre 1957. Ainsi disparaît un excellent connaisseur de Leconte de Lisle. La *Revue d'Histoire littéraire* s'associe aux regrets nombreux que sa mort a provoqués.

ajouté, avec l'affirmation qu'il goûtait peu la musique vers la fin de sa vie, ce qui sera précisé plus loin.

On rapprochera de ces renseignements, tirés des ouvrages de M. A. Leblanc et L. Tiercelin, entre autres confidences recueillies par J. Dornis, les suivantes. Tandis que ses premiers vers avaient été écrits « afin qu'ils fussent mis en musique », le poète s'était indigné à la proposition d'en mettre sous les vers de *Midi* — et, d'autre part, il aurait déclaré, lors de l'achèvement d'*Hypatie* (1847) :

> Je n'ai plus besoin désormais de musiciens : la musique ne m'est plus extérieure, je l'ai mise dans ma poésie elle-même, les harmonies que mes vers enferment suffisent.

Voici maintenant (d'après un catalogue d'autographes) une phrase d'une lettre datée du 29 mars 1867 et adressée au Président du Comité de Composition Musicale (?) :

> Mon incompétence absolue à juger du mérite de paroles propres à être chantées m'est de nouveau démontrée, et me fait un devoir de me retirer.

Démission apparemment fondée sur une expérience renouvelée et dont les données resteront mystérieuses.

On relève d'ailleurs dans une lettre datée du 4 février 1879 et adressée à son ami le Professeur S. Pozzi — dont le fils a reçu pour marraine Madame Leconte de Lisle — les remerciements du poète pour une « soirée charmante » avec mention d'une « belle voix » qu'il a appréciée « pour son humble part de profane ».

Autre affirmation catégorique de ne rien connaître en matière de chant.

Enfin, datée du 25 juin 1885, une lettre également comprise à la collection J. Pozzi, et adressée à M. René Brancour — qui fut bibliothécaire du Conservatoire et a mis en musique (mais après la mort du Poète), *Epiphanie*, *Le Parfum impérissable*, et *Les Roses d'Ispahan* — remercie celui-ci de ses « vers pleins d'une sincère émotion » sans toutefois aucune allusion d'ordre musical.

Au contraire, on possède de Leconte de Lisle la trace de réactions formelles à l'égard des musiques de scène composées respectivement par J. Massenet et Franz Servais : autant de précieuses indications sur la musicalité propre au langage, telle que le poète la discernait.

La première représentation des *Erinnyes*, dont il faut remarquer le sous-titre de « tragédie antique » fut donnée le 6 janvier 1873, avec un succès considérable, à l'Odéon alors dirigé par Félix Duquesnel. Les *Souvenirs Littéraires* de celui-ci rapportent notamment qu'il imposa une « adaptation musicale » dont il confia la composition au jeune prix de Rome, Jules Massenet.

Une même narration, parue au *Figaro* (anonymement) dès 1894, et reprise par *Le Temps* (d'abord en 1909 dans un reportage sur Massenet, puis en décembre 1913) montre Leconte de Lisle venant à quelques-unes des répétitions — dans une anxiété méfiante et une visible inquiétude à l'égard de la partie musicale à laquelle il avait donné son consentement, mais à la condition « qu'elle serait discrète et n'empêcherait pas d'entendre les vers ».

La défiance de Leconte de Lisle ne visait d'ailleurs pas seulement la musique : « Duquesnel se prépare à étrangler ma pièce » écrivait-il à Gustave Flaubert dans une lettre (non datée) de la collection J. Pozzi.

De fait, rapporte encore Duquesnel, la musique était jugée par le poète « bien inutile » et avait le don de l'agacer au point qu'il ne se

gênait pas pour manifester son ennui, ne cessant d'exiger des coupures, au grand désespoir de Massenet ; une scène de violences s'en étant suivie entre l'auteur et le compositeur, celui-ci se mit à esquisser les airs d'un ballet qu'il aurait voulu ajouter par une sorte de représailles.

C'est là l'origine des *Danses Antiques* qui furent présentées à la reprise de la pièce en 1877 sur le théâtre de la Gaîté-Lyrique, sans qu'on sache rien de l'attitude alors adoptée par le poète.

Cependant, son intégrale appréciation, lorsque la pièce revint en 1889 à l'Odéon, sous la direction de Porel, de ce qui est qualifié de *musiquette*, reste fixée dans une lettre du 30 mars, qui fut communiquée à Edmond Haraucourt, et dont le long extrait donné ci-après a été heureusement retenu en copie pour les archives de l'Association des Admirateurs de Leconte de Lisle qu'il avait fondée et présidait.

La destinataire de cette lettre n'est autre que Madame Émilie de Longeville, jeune veuve et cousine lointaine du poète, dont l'affection pour elle est connue, ne serait-ce que par la correspondance importante entrée à la Bibliothèque Nationale — où fait défaut la lettre en question

Paris, 30 mars 1889.

... Les répétitions, la mise en scène et les mille ennuis inséparables d'une reprise m'ont tellement absorbé qu'il m'a été impossible de trouver une minute de liberté pour t'écrire. Enfin les dix représentations extraordinaires sont données et j'ai devant moi trois jours de repos avant les cinq supplémentaires. Cette fois, le public est venu en foule ; l'Odéon était plein à déborder, et le succès a été considérable, à ce point que je me suis souvent demandé, tous ces jours-ci, dans la stupéfaction où me jetaient ces applaudissements, si ma pauvre pièce n'était pas une pure ineptie puisqu'elle plaisait à tant de monde.

Il est vrai que la musique de Massenet, n'ayant aucun rapport avec mes vers, mes situations et l'époque où se passe l'action, a dû, par cela même, attirer un plus grand nombre d'auditeurs que de spectateurs.

Ces quatre-vingts musiciens font cependant un affreux tapage, couvrant la voix de mes acteurs, et me donnent des accès de rage.

Mon amour pour la musique a toujours été d'une modération louable, mais il s'est changé en haine et en horreur. Ce bruit infernal, qui n'a d'ailleurs aucun sens appréciable, me donne des envies de meurtre. Serai-je donc, toute ma vie, en proie à des crins de chevaux grattant de malheureux boyaux de mouton ? C'est un affreux supplice, heureux les sourds. Je ne suis encore qu'aux trois quarts aveugle. Jamais, cependant, mes acteurs n'ont joué avec autant de talent. Madame Laurent, malgré son âge, est toujours superbe dans le rôle de Klytaimnestra. Aucune artiste ne dira jamais les vers avec une énergie aussi puissante et une articulation aussi nette et sonore. Tessandier est une admirable Kasandra, très belle d'attitudes, de gestes, de costumes et de jeu. Quant à Paul Mounet, il a été absolument magnifique. Je suis donc enchanté d'eux tous et, sans Massenet et sa musiquette, ma satisfaction serait complète. Mais il faut bien payer son succès par quelque déboire.

Si [Porel ?] m'avait écouté, il eût interrompu ces représentations après celle d'hier qui a été la plus brillante de toutes. Les Érinnyes sont d'une digestion trop difficile pour réussir longtemps. Le mieux serait de les reprendre pendant l'exposition pour une nouvelle série. Si le Français les jouait jamais, comme Claretie en a l'intention, je te prie de croire qu'on n'y entendrait pas une seule note...

Leconte de Lisle.

Les circonstances entourant la genèse de *l'Apollonide* sont plus ignorées, et les lettres toutes inédites qui suivent vont jusqu'à toucher la composition même de l'œuvre poétique.

Suivant Miodrag-Ibrovac, c'est au lendemain de son second échec à l'Académie Française que Leconte de Lisle, passant ses vacances en Bretagne à se promener seul, « le plus mélancoliquement du monde » écrivit la pièce.

Heredia qui avait félicité le maître de son « glorieux insuccès » en reçut dans une lettre datée du 19 septembre 1877 l'annonce sous cette forme :

J'ai fait un opéra pour un Wagnérien. Ne vous épouvantez pas. Mon opéra est une tragédie antique, écrite pour être lue et peut-être jouée, sans violons ni clarinettes. Mon musicien ne viendra jamais à bout de mes alexandrins. Le pauvre diable en est tout triste et moi aussi.

A quoi Heredia répliquait : vos vers « quelle musique pourrait être digne de les accompagner ? »

Le pauvre diable de Wagnérien était le belge Franz Servais déclaré par Catulle Mendès « bon compagnon de toute la génération poétique dite parnassienne... cher camarade fidèle de notre Villiers de l'Isle Adam ».

Il reste que le poème demandé par le musicien et sous-titré « tragédie antique » comme les *Erinnyes*, était dès lors achevé, mais jugé *a priori* inapte à recevoir un accompagnement musical.

Les quatre lettres ci-après, comprises dans la collection J. Pozzi, témoignent de relations cordiales et suivies pour les deux ménages de Servais et de Leconte de Lisle, mais aussi de quelques complications surgies entre les collaborateurs ; on notera que la dernière, écrite à la veille de la représentation donnée à l'Odéon en 1896, est de la veuve du poète.

Paris, 28 juillet 1879.

Mon cher Ami,

... Votre très affectueuse invitation. J'ai été assailli de tant d'ennuis de toute sorte... nouvel appartement....

Quant à quitter Paris, il n'y faut pas songer. Le Sénat revient au Luxembourg.... C'est donc à vous de venir nous voir et nous y comptons bien. Je vous écrirai plus en long dans quelques jours au sujet de notre collaboration. En attendant, ne m'en veuillez pas trop.

Mes respects à Madame Servais et ne nous oubliez pas auprès de votre sœur et de votre frère.

Tout à vous de cœur.
Leconte de Lisle

Paris, 8Xbre 1881

Mon cher Ami,

Vous me parlez très franchement comme je vous l'ai demandé et je vous réponds avec une sincérité égale à la vôtre.

Je ne vous objecterai pas Hernani, Rigoletto, etc.... Je ne vous les objecte pas, puisque vous pensez que votre œuvre et la mienne forment un tout inséparable ; mais je tiens à vous faire remarquer que la tragédie que j'ai tout d'abord écrite et composée diffère essentiellement de celle dont vous vous êtes servi. Sauf trois ou quatre chœurs très courts, j'ai tout écrit en grands vers, même les strophes d'Iôn au Laurier. Les retranchements, transpositions de scènes, suppression de personnages au 2e acte font du poème que vous avez ainsi modifié une œuvre complètement différente de la mienne.

Donc, en supposant que la pièce, simplement jouée en tragédie, ait du succès, je ne vois en aucune façon que cela puisse déflorer votre œuvre, Si vous aviez écrit les vers et la musique, je comprendrais la parfaite unité d'inspiration, mais nous sommes deux.

Enfin, mon cher ami, rassurez-vous. Je ne donnerai pas suite à mon pro-

jet. Seulement je compte sur vous pour que je puisse entendre l'Apollonide avant ma mort.

Quant à la préface que vous avez l'intention d'écrire, elle est, je pense, inutile, puisque les paroles que vous aviez choisies ne paraîtront point sans musique et que je publierai, de mon côté, la pièce telle que je l'ai écrite.

Ne redoutez plus La Rounat [?] et croyez-moi tout à vous.

LECONTE DE LISLE.

Paris, 8 avril 1885.

Mon cher Ami,

Comme le texte dont vous vous êtes servi ne sera pas séparé de votre musique, et que je publierai à part la pièce telle que je l'ai écrite, je ne vois pas pourquoi vous hésiteriez à intituler notre œuvre commune : L'Apollonide, drame lyrique, poème de Leconte de Lisle, musique de Franz Servais. Personne ne s'étonnera des modifications nécessitées par la musique ; et d'ailleurs ceux qui s'étonneront en seront pour leur étonnement. Voilà.

Drame lyrique est le vrai titre, attendu qu'Opéra n'a aucun sens.

Je vois, mon ami, que vous n'avez pas encore achevé votre travail et que vous êtes resté fidèle au précepte d'Horace qui recommande de se hâter lentement. Heureusement que vous êtes encore jeune et pouvez attendre ; mais je serai inévitablement mort quand on vous jouera soit à Bruxelles, soit en Allemagne.

A bientôt, mon cher Ami,

Les meilleurs souvenirs de ma femme et tous nos respects à Madame et Mlle Servais.

A vous cordialement

LECONTE DE LISLE.

Etes-vous certain d'avoir laissé chez moi le livre en question ? Je ne le retrouve pas.

Monsieur,

... Vous me déclarez que vous renonciez aux objections que vous avez soulevées contre les représentations de l'Apollonide sans musique....

... Mon offre spontanée relative aux droits d'auteur.

... Votre prétention un peu excessive d'avoir été un collaborateur littéraire autant que musical.

... L'intérêt de la mémoire de Leconte de Lisle passe avant toute considération d'argent.

... Vous avez fait preuve de sentiments élevés.

J'aime à croire que vous y persisterez dans l'avenir... je continue à vous exprimer mes meilleure souvenirs.

LECONTE DE LISLE.

Lundi 5 octobre [1896].

Pour fragmentaire que soit cette correspondance, elle n'en fait pas moins apparaître dans le domaine de l'histoire littéraire, et à côté des données musicales, un fait totalement insoupçonné encore, et qui porte, comme il a été annoncé, sur la conception poétique même par Leconte de Lisle de cette œuvre particulière.

On trouvera au début de l'Annexe ci-après un court développement de ce curieux sujet.

Revenant aux destins de la pièce, ce n'est qu'en 1899 — cinq ans après la mort de poète — que le drame lyrique, texte et musique, a été donné, avec au pupitre F. Mottl, sur la scène du Théâtre Grand-Ducal de Carlsruhe ; un reportage enthousiaste en est dû à Catulle Mendès.

Mais le vœu secret de Leconte de Lisle, si formellement exprimé à propos de sa première tragédie antique, d'écarter toute adjonction de musique, avait été dans l'intervalle réalisé par les soins de l'Odéon, dès 1896, dans le texte de l'édition originale (Lemerre, 1888), au cours

d'une matinée classique précédée d'une conférence de J. Lemaître et avec au programme le sous-titre.

Drame antique... d'après Euripide.

On ne sache pas qu'il ait été retrouvé d'autres témoignages touchant l'attitude de Leconte de Lisle vis-à-vis des musiciens, ses contemporains ou non. Et ce pourrait être un sujet d'étonnement que, nullement profane, on l'a vu, en matière de musique, il n'ait laissé aucune trace qui conduise de son vivant au nom d'un César Franck (ou d'un Saint-Saëns).

On sait qu'une importante composition a été inspirée au grand musicien belge par le poème des *Eolides* ; et c'est le lieu de signaler que son œuvre tout entier, et son génie, ont fait l'objet avec ceux du poète d'un curieux parallèle, à vrai dire fortement subjectif dans ses éléments, présenté par Kathleen A. Southwell dans le *French Quarterly* (Manchester, 1931).

Quant à la mise en musique de ses œuvres autres que dramatiques, on ne saurait hésiter à penser de Leconte de Lisle qu'il en réprouvait le principe même, et s'en tenait pour le mieux dans une position de distante indifférence.

C'est néanmoins un fait — en soi-même remarquable — que ces diverses poésies ont retenu la faveur de nombreux musiciens, à concurrence parfois de multiples compositeurs inspirés par une seule même œuvre. Un recensement sans doute incomplet a fait apparaître un nombre supérieur à trois cents de compositions musicales de toute catégorie suggérées par les poèmes de Leconte de Lisle. La seconde partie de l'Annexe contient toutes précisions à ce sujet, aussi condensées que possible.

Enfin, dans une troisième partie, on trouvera quelques brèves considérations susceptibles d'éclairer assez fortement, croit-on, le problème des « paroles chantées » soulevé d'instinct par le poète, ainsi qu'il ressort des documents publiés plus haut.

On aura noté l'importance, à tous égards, des lettres inédites en cause, et qui sont comprises à la collection J. Pozzi : la plus vive reconnaissance des lisliens fervents est acquise à celui-ci pour en avoir si libéralement permis les citations et analyses.

ROLLAND BORIS.

ANNEXE

I. — Les lettres à Franz Servais et singulièrement celle du 8 octobre 1881, suggèrent les observations suivantes, portant sur les formes diverses revêtues par le poème de l'*Apollonide* depuis sa création de 1877 jusqu'à sa publication en 1888.

C'est « en grands vers » presque exclusivement qu'a été élaborée la première version, actuellement perdue. Celle-ci a bientôt subi de la part du compositeur « des modifications nécessitées par la musique » assez importantes pour en faire jusque dans son essence « une œuvre complètement différente ».

L'édition originale, d'autre part, a été donnée par Lemerre quelque dix ans plus tard. Elle porte le sous-titre *Drame lyrique...* Musique de Franz Servais, indiqué par Leconte de Lisle dès 1885 ; à cette époque, il restait sur sa position de 1881, décidé à publier sa pièce à part et telle qu'il l'avait écrite.

Outre le sous-titre, on y remarque la présence de vers moins « grands » à concurrence d'une quarantaine de strophes — dont l'épode « au Laurier » — et non pas seulement des « trois ou quatre chœurs très courts » caractérisant la première version. Ladite originale présenterait donc la seconde — ou bien une troisième, intermédiaire (?).

On ignore naturellement tout des circonstances dans lesquelles Leconte de Lisle s'est résolu à faire, pour la première publication en librairie, abandon de la première version.

Mais il est possible d'éclairer d'une faible lueur la question de savoir si elle a subsisté, en précisant que, en même temps que les précieuses lettres entrées à la Bibliothèque Nationale, Madame de Longeville offrait à la vente un manuscrit de l'*Apolloniде* qui n'a nullement retenu l'attention, mais dont on serait justifié à présumer que ce serait le document perdu : il reste à souhaiter qu'un jour prochain, l'identification en devienne possible à la faveur de quelque vente d'autographes.

II. — Du vivant même de Leconte de Lisle, on pouvait relever la mise en musique, entre autres des poèmes intitulés :

Annie	avec 6	compositions	distinctes
La Chanson du Rouet	— 4	—	—
Le Colibri	— 3	—	—
Le Sommeil du Condor	— 3	—	—
Sous l'épais Sycomore	— 3	—	—
Juin	— 2	—	—
Nox	— 2	—	—
Divers	— 1	—	—

Il s'y associe les noms de Koechlin, La Tombelle, Le Tourneux, Sauvrezis, Tremisot, etc... mais on ne sache pas qu'il subsiste trace de leurs éventuelles relations avec le Poète.

Cette nomenclature s'est largement étendue après 1894 et peut être mise à jour assez approximativement comme suit :

La Chanson du Rouet	16	compositions	distinctes	
Jane	14	—	—	
Autres chansons Écossaises	12	à 10	compositions	distinctes
Nox	12		—	—
Le Parfum impérissable	11		—	—
Le Colibri	10		—	—
Midi	9		—	—
Villanelle	8		—	—
Les Elfes	7		—	—
Annie	6		—	—
La Mort du Soleil	6		—	—
Les Roses d'Ispahan	6		—	—
Le Sommeil du Condor	6		—	—
L'Anémone et la Rose	5		—	—
Sous l'épais Sycomore	3		—	—
Hymnes Orphiques	3	et 2	—	—
Divers	2	et 1	—	—

Abondance quelque peu paradoxale, eu égard surtout aux sentiments que l'on sait avoir été professés par Leconte de Lisle.

Quant aux noms des musiciens, ce sont, en se limitant aux plus notoires, ceux de :

Chausson	avec	5	compositions
César Cui	—	3	—
Duparc	—	2	—
Gabriel Fauré	—	5	—
César Franck	—	1	—
Reynaldo Hahn	—	10	—
Charles Koechlin	—	5	—
Paladilhe	—	6	—
Roussel	—	plusieurs *Odes Anacréontiques*, etc.	

Sans doute, la plupart des œuvres précitées correspondent-elles à des airs mélodiques adaptés à des vers et des strophes, dont les musiciens ont apparemment ressenti que c'étaient là des « paroles propres à être chan-

tées » — ce domaine même où le poète se proclamait incompétent. Mais c'est assurément dans un esprit symphonique que sont conçues les compositions intitulées :

La Tête de Kenwarc'h	Le Cœur de Hialmar
L'Épée d'Angantyr	Le Jugement de Komor
Les larmes de l'Ours	Le Sommeil du Condor
Les Éléphants	Le dernier des Maourys
Le Bernica	Les Yeux d'or de la Nuit
Surya	La Joie de Siva
Dies Irae	Le Talion
Le Dernier Souvenir	La Fin de l'Homme

Il convient de souligner, entre autres, *le Jugement de Komor* que le musicien a sous-titré : conte musical en 3 parties et 9 tableaux — ce qui implique une totale reconstruction à partir du poème en terza rima.

En dernier lieu (8 mars 1954) la diffusion sur les antennes de Lille a été notée par l'érudit Pierre Flottes, d'un poème symphonique intitulé *Magnus*, de M. Jean Robin, d'après le long poème *Le Lévrier de Magnus*, lui aussi en terza rima.

III. — On terminera par quelques brèves considérations intrinsèques à la poésie elle-même et à son euphonie, et visant l'harmonie et la musicalité que le Poète s'était assigné pour idéal d'y inclure.

A cet égard et sans s'attarder à des développements techniques pour lesquels on se reportera avantageusement d'abord au rare ouvrage de Whiteley, particulier à Leconte de Lisle, puis à ceux plus généraux de Grammont et de René Waltz, il importe de se référer aux recherches conduites par le *Laboratoire de phonétique expérimentale* au Collège de France : c'est au résumé synthétique qu'en a récemment présenté le poète André Spire que sont empruntées les indications suivantes sur les conclusions des savants expérimentateurs.

S'agissant aussi bien des durées que des écarts de durée, de l'intensité que de l'intonation, « aucune assimilation n'est possible entre l'échelle des « sons du langage, et l'échelle dans laquelle sont notés les sons de la musique « européenne... aucune des fréquences des sons fondamentaux ou des notes « caractéristiques des timbres de la voix parlée ne se confond avec celle « des degrés de notre gamme. »

Et plus loin : « (c'est) un immense fossé qui sépare la composition musi- « cale de la composition poétique... (car si le musicien) parmi les seuls sons... « ne recherche que l'équilibre subtil et indivisible de hauteurs, de durées, « d'intensité et de timbres... le premier effort (du poète) porte sur la valeur « significative des mots... chargés par les siècles de puissance évocatoire... « (et dont) c'est le sens qui en français est générateur de rythme. »

Assurément cette ultime assertion ne peut être acceptée sans réserve, et doit pour le moins être assortie dans une certaine mesure de sa réciproque, eu égard aux interactions du phonétique et du sémantique, suivant la doctrine mallarméenne reprise par Paul Valéry.

Aussi bien doit-on reconnaître avec P. Flottes que les manifestations incantatoires de l'obsession verbale chez Leconte de Lisle correspondent en vérité à un « expédient affectif ».

Et dans un travail personnel, l'auteur a mis en évidence les *Fréquences et Invariants* [1] de l'œuvre qui lui confèrent certains caractères d'une litanie monolithique.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que la distinction formelle entre le vers pur, réservé à l'exclusive diction, et les paroles propres à être chantées, telle que l'impliquent les écrits et propos de Leconte de Lisle rapportés ci-dessus, a trouvé dans le plus valable laboratoire scientifique une pleine justification.

Une nouvelle lumière est ainsi projetée sur les démarches instinctives d'une géniale sensibilité.

1. *R. H. L.*, 1952, p. 483-497.

SUR UNE ÉDITION INTÉGRALE DU « MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC »

Voici un beau livre[1]. Par sa présentation et par sa substance. Luxueux, mais sobre, il s'offre à nous dans le format même des *Cahiers* — un petit in-8° carré — la typographie est claire, aérée, riche de ces « blancs » chers à un poète aussi attentif que Mallarmé ou Apollinaire à ces questions techniques si injustement réputées secondaires. Pas une note. Le livre contient des commentaires précieux, mais ils ont été discrètement rejetés à la fin, imprimés en petits caractères.

Le texte est celui de 1910, singulièrement enrichi. On sait, en effet, que Marcel Péguy a publié en 1926 une « Suite inédite » du *Mystère* que les éditeurs des *Œuvres poétiques complètes* (collection de la *Pléiade*), ont donnée seulement en appendice. Reprenant (sans apparemment les connaître puisqu'il ne les signale pas) les conclusions auxquelles par la seule critique interne René Pintard avait abouti dans ses remarquables articles de *Foi et Vie* (juillet-août 1933, p. 587-588), mais, cette fois, après examen de manuscrits et épreuves généreusement communiqués par Mme Péguy et Alfred Saffrey, A. Béguin a décidé de replacer ces pages supprimées par Péguy en 1910 pour des raisons purement matérielles (il ne voulait pas publier un Cahier trop épais) à leur place primitive. En outre, il leur a adjoint d'autres pages — tout à fait inédites celles-là — retrouvées par Mme Péguy parmi les manuscrits du poète qui les avait lui-même retranchées avant de soumettre son manuscrit à l'imprimeur (tandis que la « suite inédite » a été supprimée au cours même de l'impression, à cause de la brusque invention du fameux texte sur la Passion). Visiblement, le retranchement de cette « seconde suite » comme celui de la première, n'a pas eu d'autre cause que le souci de ne pas faire une œuvre trop lourde. Ce n'était pas un véritable « sacrifice ». Péguy était alors décidé à donner à ce premier *Mystère* — s'il avait le succès espéré — un grand nombre de « suites » qui seraient, comme lui, le développement de l'œuvre de jeunesse et couvriraient toute la vie de Jeanne. Ce nouveau texte qui correspond aux pages 967-972 (dans l'édition de la *Pléiade*) du drame de 1897 est un morceau important autant par sa dimension même (45 pages du texte actuel) que par les développements qu'il contient lesquels nuancent sensiblement l'idée que nous pouvions nous faire jusqu'ici de la vie intérieure du poète à cette date.

Si l'on ajoute à ces différents textes un grand nombre de jeux d'épreuves (A. Béguin en a retrouvé cinq sur les sept indiqués par la tradition) on mesurera la richesse de l'éditeur... et son embarras ! Cet embarras était, il est vrai, très atténué par deux faits propres à Péguy. D'une part, le texte de 1910 n'a jamais été retouché : donc le problème classique du choix de la meilleure édition ne se posait pas. D'autre part, si Péguy n'a cessé de « nourrir », comme il aimait à dire, son texte primitif, il ne l'a guère corrigé, il n'y a rien supprimé ou à peu près rien. Ayant donc relevé les rares exceptions à cette règle, Albert Béguin en a tiré trois pages de « variantes » rejetées à la fin du volume ; puis il a consacré tous ses soins à faire apparaître, dans l'œuvre de 1910, les apports successifs du poète, à partir du texte de 1897, comme ferait un géologue désireux de montrer les différentes strates d'un riche terrain. Par quels moyens ?

1. Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, avec deux actes inédits. Ed. établie par Albert Béguin. Paris, le Club du Meilleur Livre, 1956.

Par un ingénieux système de *vignettes* — cinq en tout — qui, discrètes et pourtant visibles, respectent le texte et cependant permettent d'établir avec exactitude les étapes de son développement.

La solution est élégante. Je ne suis pas certain qu'elle soit la meilleure. Je me demande en effet si, en raison de son importance exceptionnelle, il n'aurait pas mieux valu imprimer en caractères nettement différents du reste le texte de 1897. On eût ainsi permis au lecteur de mesurer *d'emblée* l'importance globale des enrichissements apportés à son œuvre de jeunesse par le Péguy de 1909. Surtout, on eût fait saillir plus clairement encore les points d'insertion de chacun de ces ajouts. Le danger d'ordre esthétique n'était pas très grave puisque le texte primitif n'occupe finalement qu'une très faible place dans le texte définitif. Dira-t-on que c'était faire violence à Péguy, apporter à son œuvre, dans sa présentation même, une modification importante, contraire à son esprit. Je n'en disconviens pas. Mais les vignettes elles-mêmes, si discrètes soient-elles, ne sont-elles pas déjà un « viol » du texte ?

Un examen attentif des très précieux documents photographiques groupés à la fin de l'ouvrage nous oblige, d'autre part, à comprendre que l'éditeur a renoncé à faire des différents états du texte qu'il avait à sa disposition une publication intégrale. Si l'on compare, par exemple, les pages 362-363 et 366 aux planches 29 et 33 où l'on voit Péguy inscrire au-dessus de vers imprimés des vers esquissés, corrigés, supprimés, on constate qu'aucune trace de ces ébauches ne subsiste dans le texte qui nous est proposé. Or, certains de ces vers sont vraiment beaux : souvenirs de *la Marseillaise*, annonce du chant le plus fameux d'*Eve* :

« Il faudrait des soldats vaillants dans la bataille
« Des soldats se battant comme pour votre fête... »
« Que le sang coule donc, mais qu'*il soit un sang pur...* »
« Que le sang coule pur à la *face de Dieu...* »

Comment ne pas regretter ces richesses ? Regret d'autant plus vif que la transcription de ces hésitations, de ces repentirs nous eût permis de nous faire de son travail créateur une image beaucoup plus juste que celle que l'on s'en est faite jusqu'ici, puisqu'elle n'a pu être établie que sur des manuscrits trop parfaits, merveilles de calligraphie, qui ne sont évidemment pas « de premier jet ».

L'impression d'ensemble qui s'impose après la lecture de cette édition comparative est celle d'une *absolue fidélité de Péguy à son passé.* Des prolongements, des approfondissements, tant qu'on voudra. Un reniement, jamais. Cela Péguy l'a bien souvent affirmé ; mais ici le texte même nous apporte la preuve indiscutable qu'il a dit vrai. On remarquera d'ailleurs que ces enrichissements ne se sont pas faits partout avec la même intensité. Il semble que son œuvre de jeunesse ait offert au poète des parties parfaites (ou des parties mortes ?) qu'il a reprises sans y rien changer, incapable, en face d'elles, d'aucune réaction. D'autres, au contraire, ont provoqué une vive excitation créatrice qui l'a poussé parfois à décupler son texte. L'étude précise de ces nouveaux développements est, sans aucun doute, la meilleure des clefs pour pénétrer dans le secret de la vie intérieure du poète. De nombreux exégètes — et je fus du nombre — n'avaient pas manqué de s'en apercevoir, et ils ont esquissé ce travail de comparaison ; mais ils manquaient pour le faire d'un instrument bien mis au point. Nous ne saurions trop dire notre reconnaissance à celui qui nous l'a fourni. D'autant plus qu'il nous permet aussi — et ce

n'est pas moins précieux — de capter, *dans l'acte même de la création*, quelques-uns des secrets de l'artiste. On connaît les pages de *Victor-Marie* où Péguy a fait à son ami Halévy de si précieuses confidences sur les joies et les difficultés du travail créateur. Malgré les regrets que je formulais plus haut, nous trouvons ici l'exacte illustration de ces aveux. Nous y voyons le poète, à chaque retour sur son œuvre, *inventer* de nouvelles richesses : les mots appellent les mots, les images, les images ; certaines d'entre elles suscitant par l'intensité même de la contemplation de prodigieux morceaux poétiques, telle cette longue « Passion », composée pendant la correction du troisième jeu d'épreuves, et qui, faisant brusquement grossir le cahier d'une cinquantaine de pages, obligea l'auteur à en sacrifier l'économie générale et peut-être la signification même.

Arrêtons-nous ! Il y aurait là matière à d'interminables réflexions. Mais il faut signaler l'intérêt des commentaires d'Albert Béguin. Ce sont d'abord des *Notes critiques* sur les textes (manuscrits et imprimés) qui lui ont servi à établir son édition. Ce travail me paraît définitif. Vient ensuite une analyse, avec textes à l'appui, largement cités et intelligemment commentés des réactions — écrites et orales, publiées ou non — que suscita le *Mystère*, de janvier 1910 à novembre 1911. Cette monographie, qui me paraît être exhaustive, éclaire d'un jour assez neuf ces deux années capitales de la vie de Péguy qui, après avoir connu l'orgueilleuse exaltation du succès, sombra dans une crise terrible d'humiliation et de détresse d'où il ne sortit que par un recours désespéré à l'Espérance. Tout au long de cette crise, les réactions de l'opinion à son œuvre ont naturellement joué un rôle important qui est bien mis en lumière par A. Béguin. Je regrette seulement que, dans les pages lucides où il montre les efforts déployés par Péguy pour ne pas se laisser accaparer par les politiciens d'extrême droite, pour ne pas apparaître comme un dreyfusard repentant qui renie son passé, il n'ait pas utilisé davantage l'œuvre même de Péguy, en particulier *Notre Jeunesse* qui, vu sous cet angle, prend sa vraie signification et dont les dernières pages acquièrent alors une intense valeur dramatique. De même, j'aurais aimé lui voir signaler, en marge de sa longue analyse (p. 403) de l'article des *Annales de la Jeunesse laïque*, du 1er mai 1910, une page du *Cahier* du 20 novembre 1910 (*Péguy et les Cahiers*, p. 327-328) où Péguy a évoqué avec une amertume douloureuse l'ingratitude et la bassesse d'âme de l'auteur de cet article : Georges Guy Grand.

Au reste, cette partie des Commentaires n'intéresse pas seulement Péguy. Elle forme un très curieux chapitre de notre Histoire littéraire où se trouve reconstitué, par les seuls textes cités, l'état des esprits dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre de 1914. La Littérature connut alors une polarisation politique plus grave encore que celle qu'elle subit aujourd'hui. Le poète de Jeanne d'Arc a cruellement souffert de ce malentendu initial dont il reste victime aujourd'hui encore. Plus généralement parlant, en lisant ces articles, écrits pourtant par des hommes intelligents, sensibles, très proches de Péguy parfois par l'amitié, on est frappé, une fois de plus, par ce phénomène aussi cruel qu'inévitable : l'isolement du génie. Comme Baudelaire, Proust, Nerval ou Stendhal, Péguy est resté incompris de ses contemporains. Pour lui aussi s'est vérifiée la terrible phrase de Balzac : « La gloire est le soleil des morts ! »

La partie centrale des commentaires, consacrée à la « genèse » de l'œuvre, est pleine d'inductions précises et précieuses, mais elle est beaucoup moins poussée que les deux autres. A. Béguin connaît

trop bien Péguy pour n'avoir pas senti qu'une étude approfondie l'aurait conduit inévitablement à retracer intégralement l'itinéraire spirituel du poète pendant les quinze années qui séparent le début du « drame » de la fin du « mystère ». Il y aurait fallu un livre entier. Il nous a du moins livré les éléments essentiels de cette étude, utilisant en particulier une correspondance de jeunesse inédite (communiquée par Auguste Martin) qui permet de suivre les progrès du drame de 1894 à 1897 et une très importante lettre de Péguy à Simone, datée du 23 mai 1909, et où à juste titre, je pense, A. Béguin voit le point de départ de l'œuvre nouvelle (lettre publiée dans les *Feuillets de l'Amitié Péguy*, nº 51).

Je dois, en terminant, formuler deux regrets. Les fervents de Péguy connaissent bien un texte délicieusement poétique qui fut publié en 1953, dans le recueil d'inédits : *Un poète l'a dit...*, sous le titre de *Variation ancienne sur le début de Jeanne d'Arc*, où l'on voit Hauviette danser autour de Jeanne une véritable sarabande et Péguy s'abandonner à l'ivresse de la poésie retrouvée. A. Béguin certes connaît ces pages et les signale — trop rapidement — dans son commentaire. Pourquoi ne leur a-t-il pas donné dans son édition une place qui leur revenait de droit ? N'était-il pas important de montrer en elles, un aspect — assez inattendu — de ce travail sur lui-même et sur sa *Jeanne* que Péguy a poursuivi dans le secret, de 1897 à 1909 ?

D'autre part, A. Béguin écrit (p. 386) : « Avant de se mettre à sa seconde rédaction, Péguy avait donc poussé assez loin (toute la première Pièce : *Domrémy*, et des scènes éparses de la suite) l'ébauche d'une série de « mystères », destinés à remplacer l'œuvre juvénile ». Mais le texte de son édition s'arrête bien avant la fin de la première Pièce. Nous demeurons donc privés de ces « notes au crayon » inscrites en marge des scènes suivantes. Quel dommage ! Quelles lumières ces notes ne nous eussent-elles pas apportées sur l'attitude de Péguy, à cette date, en face de problèmes de la plus haute importance autrefois abordés dans son drame, par exemple, celui de la « résistance », incarnée par Jeannette, opposée à la «collaboration » incarnée par Hauviette ? Si une édition aussi sérieuse que celle-ci ne nous a pas donné ces notes, quelle nous les donnera jamais ?

Ce sont là des regrets, plus que des critiques. Nous savons, hélas, que des considérations de tous ordres entrent en jeu lors de l'établissement d'une édition et Péguy nous a assez rappelé que le spirituel est cruellement lié au temporel. Telle quelle, l'édition nouvelle du *Mystère de la Charité* fera faire à la connaissance de ce grand texte et de Péguy en général un progrès considérable. C'est là l'essentiel.

Bernard Guyon.

N. D. L. R. — Ce compte rendu était déjà imprimé quand mourut Albert Béguin et il n'a pas été possible d'y insérer les additions souhaitées par M. Bernard Guyon. Détachons au moins de celles-ci les lignes suivantes : « Qu'il me soit cependant permis de rendre hommage à un homme dont l'amitié fut un des honneurs de ma vie. Il n'avait certes pas en matière d'histoire littéraires des positions exactement semblables aux miennes, mais — on en peut encore juger par le recueil d'hommages que viennent de publier les *Cahiers du Rhône*, « Poésie de la Présence », — il possédait cette qualité majeure du grand critique : aller droit à l'essentiel. » (B. G.)

COMPTES RENDUS

GUSTAVE COHEN, **Etudes d'histoire du Théâtre en France au moyen âge et à la Renaissance.** Paris, Gallimard, 1956. Un vol. in-8° de 452 pages.

Dans ce volume, M. Gustave Cohen a réuni vingt-quatre articles parus de 1910 à 1956. Les quinze premiers concernent expressément le moyen âge, et nous les laissons de côté dans cette revue. La période de la Renaissance est l'objet de cinq études sur *Rabelais et le théâtre, Rabelais et la légende de Saint Martin, La Cléopâtre captive de Jodelle, Clément Marot et le théâtre, Ronsard et le théâtre.* La première est de beaucoup la plus longue du groupe. L'époque où Rabelais écrit son œuvre est précisément celle où le théâtre moyenâgeux s'éteint, où le théâtre de la Renaissance perce à peine hors des collèges. En fait, pour Rabelais, le théâtre auquel font allusion de si nombreux passages de son œuvre est celui du moyen âge. Rabelais joua jeune dans une farce ; en fut-il en partie l'auteur ? On ne peut savoir. Ce qui est certain, c'est que les souvenirs de mystères sont innombrables dans l'œuvre de Rabelais ; ils attestent que pour lui, le théâtre, ce sont toujours les mystères ; sa familiarité avec ce genre dramatique peut seule expliquer que Rabelais lui ait emprunté tant de situations, de noms propres, de détails de mise en scène, de descriptions, d'allusions, de citations presque textuelles, de termes de métier. M. Cohen met définitivement au point tout ce qu'on peut savoir sur l'anecdote du *Quart Livre* sur François Villon organisateur et metteur en scène (mais non auteur) d'une *Passion.* Parmi tous les textes dramatiques de son temps que Rabelais connaît, une place à part doit être réservée à la *Farce de Patelin* ; l'auteur de *Gargantua* savait évidemment à peu près par cœur cette œuvre anonyme et déjà classique.

M. Cohen étudie, d'autre part, les allusions que fait Rabelais à la légende de Saint Martin, surtout en ce qui concerne l'*arbre de Saint Martin*, les expressions l'*estaffier de Saint Martin*, le miracle de Saint Martin à *Candes*, la messe Saint Martin. La plupart de ces allusions sont dues à un *Miracle de Saint Martin* moyenâgeux.

D'autres études montrent à travers les œuvres les rapports que Marot a eus avec les clercs de la Basoche et les Enfants sans Souci, ceux que Ronsard a eus avec la *Cléopâtre captive* dont M. Cohen a retrouvé qu'elle avait été jouée le 12 février 1553.

Après avoir étudié le théâtre breton au moyen âge, M. Cohen en montre la postérité après 1548, durant les trois siècles suivants, en particulier *Sainte Tryphine et le Roi Arthur* (seconde moitié du XVII^e siècle), l'œuvre de Jobic Coat, mort en 1858, de Conan, de Le Corre, enfin de l'abbé Le Bayon, qui rénova et fit représenter au début de notre siècle de vieux textes dramatiques de Bretagne. Enfin, se trouve évoquée l'histoire des *Théophiliens*, ce fameux groupe théâtral d'étudiants, créé, en 1933, par Gustave Cohen et qui a rendu vie à maint chef-d'œuvre médiéval.

L'immense érudition du vieux maître dont nous nous honorons d'avoir été le disciple se présente ici dans les aspects les plus divers, toujours parée de l'allègre vivacité de son style.

PHILIPPE VAN TIEGHEM.

HENRI BUSSON, **Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance.** Édition revue et augmentée. Paris, Vrin. Un vol. in-8° de 654 pages.

Il y a trente-trois ans, la *Revue d'Histoire littéraire de la France* annonçait cette thèse dans un long et élogieux article de A. Renaudet.

La réédition qui paraît aujourd'hui n'est pas une simple reproduction. Si elle en garde presque tout, et en particulier la méthode et les conclusions, elle profite aussi de l'expérience acquise par son auteur et des discussions qui se sont élevées depuis trente ans autour des problèmes qui y sont traités.

Un chapitre préliminaire écarte le paradoxe soutenu par L. Febvre dans son *Incroyance*, qu'il n'y aurait pas de rationalisme au XVI^e siècle. La première partie, consacrée aux sources antiques et aux premiers développements de l'incrédulité, a été enrichie de nombreuses notes et d'additions notables sur des incrédules ou des apologistes (Jacques Gruet, Bouelles, Fox Morzillo) et sur le développement de l'évhémérisme et la formation de la légende des Trois imposteurs.

Mais c'est surtout les auteurs français qui ont été renouvelés. Le *Cymbalum mundi* qui a suscité tant d'essais ces dernières années y est de nouveau examiné, le titre de ce curieux livret, expliqué ; et on y a repris une étude parue il y a quelques années sur *Pamphagus*.

Henri Busson a voulu aussi arbitrer le procès A. Lefranc-L. Febvre sur Rabelais et il apporte quelques études nouvelles sur la philosophie de Rabelais et sa cosmologie et sur son destin au XVII^e siècle.

Ronsard a été refondu grâce aux articles publiés par Henri Busson en 1929.

Mais par-dessus tous, Montaigne a bénéficié des études parues depuis trente ans. Au lieu des 15 pages de la première édition, l'étude s'étale sur 80 pages en deux chapitres consacrés à sa religion et à sa morale. Il y est confronté avec les philosophes et avec certains théologiens de son temps (en particulier avec les Jésuites que l'on disait ses amis et qui se révèlent ses adversaires). On espère que la figure intellectuelle, morale et religieuse de l'énigmatique philosophe en aura été plus nettement cernée et éclairée.

Deux coquilles regrettables : p. 167, l. 22 : certaines critiques *pour* certains critiques ; p. 333, l. 1 : division *pour* dérision.

L. F.

Les Fêtes de la Renaissance. Collection Le Chœur des Muses. Paris, Centre National de la Recherche scientifique, 1956. Un vol. in-4° de 492 pages. Exemples musicaux, 48 planches.

Le Colloque des *Fêtes de la Renaissance* (juillet 1955) fait suite à celui qui avait pris pour thème *Musique et Poésie au XVI^e siècle* (1953). Cette synthèse des arts qu'on avait étudiée dans la collaboration des poètes et des musiciens de la Renaissance, fut pleinement réalisée dans les fêtes, puisqu'elles nécessitaient le concours des lettrés, des musiciens, et des peintres, sculpteurs et architectes. La plupart des communications se cantonnèrent dans l'époque qui s'étend de 1550 à 1630. Les exemples de fêtes ont été empruntés à la France, à l'Italie et à la Grande-Bretagne. Presque toutes ces fêtes avaient un caractère dynastique et aristocratique : couronnements, entrées royales, mariages princiers, ballets de Cour, masques anglais, feux d'artifice. Les fêtes religieuses et les fêtes vraiment populaires avaient été exclues du programme.

Malgré ces limitations de temps, d'espace et de classe sociale, le sujet était très riche et très complexe. Trente communications sont reproduites ; les grandes lignes et les problèmes ont été dégagés dans une introduction due à M. Jacquot [1]. Chaque communication est accompagnée de références bibliographiques [2] et de la discussion qui a suivi. Un copieux index contient non seulement les noms de personnes, d'œuvres et de lieux, mais ceux des genres littéraires ou musicaux et des éléments des fêtes. Ce bel ouvrage sera consulté avec profit pour des recherches diverses. Voici quelques centres d'intérêt.

But politique. — On utilise la mythologie, les personnages allégoriques, les devises, voire les pièces montées en sucre, pour convaincre les specta-

1. M. Jacquot a eu le mérite de dresser l'index et de traduire plusieurs communications. Signalons un lapsus, p. 156 : le Tasse mourant à Mantoue en 1609.

2. Une communication s'est enflée de pièces d'archives, d'intérêt inégal, le tout remplissant 34 pages ; c'est beaucoup....

teurs que le souverain a toutes les qualités, qu'il fait régner la paix et la prospérité [1], et qu'il conquerra le monde. Si, en 1628, Persée sauve Andromède, il faut traduire : Louis XIII vient de sauver à La Rochelle la religion catholique. Mais, à l'époque de Ronsard, ces symboles et ces devises ne sont guère accessibles qu'aux lettrés et aux lecteurs des livrets.

Mythes et divinités antiques. — Déjà au xv^e siècle, les entrées des Ducs de Bourgogne utilisent la légende des Argonautes (la Toison d'Or) et celle des origines troyennes. Le souverain étant l'égal des héros et des dieux, on représente souvent Hercule ; pour les rois de France, on emprunte à Lucien l'éloquent Hercule gaulois. Cadmus tuant le dragon, c'est François I^er exterminant l'Ignorance ; mais, époux d'Harmonie, c'est Charles IX marié à Élisabeth et rétablissant la paix.

Philosophie antique. — Les humanistes, qui organisent ces fêtes de Cour, évoquent l'harmonie et la musique des sphères, l'harmonie du gouvernement. Platon et le *Songe de Scipion* alimentent leur inspiration.

Usages antiques. — Les entrées subissent, au cours de la Renaissance, l'influence des triomphes romains.

Influence italienne. — Des reines italiennes en France, une duchesse italienne en Lorraine. Cette influence est très diverse. Un peintre italien et son fils travaillent à l'entrée royale de 1571. Le somptueux carrousel de 1612 est d'origine florentine. Nos ballets subissent l'influence des cours italiennes du Nord (p. 233).

Inventeurs et maîtres d'œuvre. — A Paris, en 1549, un spécialiste de l'architecture et de la décoration, Jean Martin et, au second rang, le poète Sebillet. En 1571, en première place, Ronsard, puis Dorat, et, au 3^e rang, Jamyn, secrétaire de Ronsard. Pour cette entrée de Charles IX, miss Yates montre fort bien le rôle capital du prince des poètes français et de son ancien maître : ils rédigent les inscriptions en vers et prescrivent à Germain Pilon, au peintre N. dell'Abbate et aux autres artistes les thèmes de leurs peintures et sculptures ; Dorat tire d'un ouvrage récemment publié, les *Dionysiaques* de Nonnos, les sujets des vingt-quatre tableaux qui seront peints dans la salle de l'évêché [2].

Baroque. — M. Rousset retrouve le goût du mouvement dans les nombreux ballets à thèmes aquatiques. On note la recherche des effets de surprise (*stupefatti, attoniti*, p. 142). Au début du xvii^e siècle, les ballets de Cour français et piémontais et les antimasques anglais manifestent le goût pour les « bouffonneries » (p. 215-217), les bas métiers, les ivrognes, le grotesque (p. 228 et 290), les fous, les babouins (p. 306).

Théâtre. — J'ai rassemblé les renseignements sur le décor et la mise en scène dans les représentations de tragédies, comédies et pastorales à la Cour des Valois. Avec la Réforme, le théâtre biblique remplace, dans le canton de Berne, le théâtre satirique et populaire. Des survivances médiévales sont signalées dans les dessins exécutés par le Primatice pour des mascarades. M. Agne Beijer examine la machinerie du Ciel et de l'Enfer dans le théâtre du Moyen Age et des siècles suivants. Dans les entrées des Pays-Bas, à partir du milieu du xvi^e siècle, les tableaux vivants sont remplacés par des peintures. M. Lawrenson signale des gravures de Jean de Tournes reproduisant des décors de théâtre, avec musiciens. M. Kernodle a résumé sa thèse selon laquelle le théâtre de la Renaissance est sorti de la procession médiévale. On peut lui faire de sérieuses objections ; mais ses remarques sur les structures scéniques du château flanqué de deux tours, du dais à deux ou quatre colonnes, de l'arcade, de l'arc de triomphe et de la façade sont justifiées par de nombreux exemples.

Poètes de la Renaissance. — Je continue de penser avec Chamard que Ronsard, qui s'était remis à sa *Franciade* dès 1566, saisit dans l'entrée de 1571 une heureuse occasion de faire connaître aux Parisiens et à la Cour le héros de son poème (cf. p. 83). Le rôle de Dorat dans l'entrée de la Reine en 1571 a été mis en lumière par miss Yates. D'autre part, M. Saulnier attri-

1. Cf. l'entrée de Charles IX et de sa femme à Paris, en 1571, après que la paix de Saint-Germain eut mis fin à la troisième guerre civile.

2. Un autre membre de la Pléiade, l'érudit Pontus de Tyard, a fourni les sujets de peintures mythologiques du château d'Anet. Cf. mon article *La Pléiade et les beaux-arts* (*Atti del V° Congresso Int. di Letterature moderne*, 1955, p. 118).

bue avec vraisemblance à Sebillet les inscriptions françaises de l'entrée d'Henri II en 1549, et il suppose que les jeunes novateurs de Coqueret éprouvèrent de l'irritation à voir l'auteur de l'*Art poétique françois* investi de cette charge officielle ; de fait, Ronsard avait pris les devants, en se hâtant d'écrire et de publier son *Avant-entrée du roi.*

Les conférenciers n'ont guère parlé du coût et du financement de ces fêtes. Toutefois, M. de Schloezer et miss Yates s'accordent à reconnaître le grand profit qu'en tiraient les corps de métiers. J'ai fait jadis la même observation pour les fastueux mystères qui étaient joués dans nos villes de province entre 1450 et 1550 [1].

Œuvres de propagande, divertissements destinés à l'ensemble des sujets ou aux nobles invités du prince, ces fêtes éphémères ont fait naître une littérature généralement médiocre et des œuvres d'art dont il ne subsiste que des esquisses ou des gravures. Mais les meilleurs écrivains et artistes du temps — un Ronsard, un Malherbe, un Germain Pilon, — étaient requis pour ces tâches officielles. Ces divertissements fastueux comptent dans l'histoire des arts et de la musique comme dans celle de la politique et des mœurs.

RAYMOND LEBÈGUE.

Malherbe et la Provence, catalogue de l'exposition par P. COLOTTE. Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, Nouvelle série, n° 13, 1956. Un vol. in-8° de 102 pages. —**IV^e^ Centenaire de la naissance de Malherbe,** Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, Nouvelle série, n° 14, 1956. Un vol. in-8°, de 142 pages.

Les fêtes de Malherbe, en 1955, ont laissé de durables souvenirs : catalogues des expositions d'Aix et de Paris, recueils où ont été conservées les communications et les conférences faites à l'occasion de ces fêtes. Bien que certains doubles emplois soient à noter : la très belle conférence de M. Clarac sur La Ceppéde se retrouve dans le recueil d'Aix et dans celui de Paris, — l'ensemble est imposant et complète utilement les travaux monumentaux dont Malherbe a été l'objet de la part de MM. Lebègue et Fromilhague ; l'un et l'autre de ces érudits figurent parmi les auteurs des communications.

Les publications venant d'Aix nous occuperont seules ici. Le catalogue de l'exposition consacré à Malherbe, œuvre de M. Colotte, reste un document de travail de premier ordre : plus spécialisée que l'exposition de Paris, l'exposition d'Aix permettait d'avoir une idée précise des rapports de Malherbe avec les milieux d'Aix ; avec La Ceppéde, qui fut si heureusement remis en valeur par Bremond, lui-même né à Aix. Remarquons en passant que M. Clarac n'a pas craint de témoigner sa reconnaissance à Bremond pour sa belle découverte, ce que négligent trop souvent de faire ceux qui s'engagent dans les voies si nombreuses ouvertes par l'infatigable chercheur. Après La Ceppéde est évoqué Guillaume du Vair, homme au caractère noble et droit. L'exposition d'Aix a montré des documents qui concernaient le cénotaphe qui lui fut élevé en 1621, dans l'Hôtel-Dieu de Marseille. Ce n'était qu'un cénotaphe, car Du Vair devenu évêque de Lisieux, fut inhumé à Paris dans l'église des Bernardins, où il n'eut pas moins de deux tombeaux. L'un était orné d'un buste aujourd'hui conservé au Louvre ; l'autre de deux femmes qui symbolisaient les villes de Lisieux et de Marseille. Puisque les recueils de Gaignières nous en ont conservé les dessins, peut-être aurait-on pu rappeler les vrais tombeaux de Guillaume du Vair. Ce serait peut-être la seule lacune — vénielle assurément — que nous ayons relevée dans le catalogue de M. Colotte. Profitons de l'occasion pour signaler que les deux figures de Lisieux et de Marseille, contrairement à ce que l'on pense communément, ne sont pas perdues aujourd'hui. Passées au musée des Monuments français de Lenoir, ayant perdu leur identité, nous avons pu les retrouver dans la crypte de Saint-Denis, devenues la France et la Navarre et pleurant Louis XIV. Personne, croyons-nous, ne les avait reconnues jusqu'ici, et puisque nous ignorons si, au milieu des grandes transformations que subit

1. *Le Mystère des Actes des Apôtres*, p. 80.

en ce moment la crypte de Saint-Denis, le monument factice élevé vers 1820, à Louis XIV sera conservé, nous nous permettons de demander pour ces pleureuses un sort digne du grand homme qu'elles honorent, l'illustre Guillaume du Vair, l'ami de Malherbe.

L'exposition organisée par M. Colotte n'avait eu garde de négliger une série de documents particulièrement séduisants : ceux qui nous donnaient quelques idées des fêtes dont Malherbe fut témoin, et pour lesquelles il a fourni des vers. En 1600, il écrivit l'ode à la Reine pour sa bienvenue à Aix, long et beau poème, aux strophes éloquentes, dans lesquelles le poète fait succéder avec virtuosité des thèmes mythologiques. M. Colotte rappelle que cette ode fit profonde impression et qu'aux fêtes de Lyon qui suivirent, le Cardinal du Perron parla de Malherbe au Roi comme du premier poète de France. On peut donc être tenté de comparer à cette ode ce que nous savons de ces fêtes de Lyon ; on en a conservé d'intéressantes gravures qui montrent des arcs de triomphe, des façades monumentales, des obélisques tous chargés de statues mythologiques. Dans le domaine des arts plastiques, on y retrouve les mêmes caractères que dans le poème de Malherbe : décoration abondante, images nombreuses, le tout ordonné dans des ensembles bien conçus et inspirés de l'architecture antique.

Ces monuments provisoires sont donc tout à fait comparables au baroque de Malherbe dont on a tant parlé dans ces dernières années. Pour reprendre une distinction commode en histoire de l'art, il s'agit tout au plus chez Malherbe d'un baroque de surcharge et non pas d'un baroque de mouvement qui entraîne tout un ensemble. Cette surcharge existe plutôt dans le détail que dans l'ensemble, qui reste toujours construit de façon équilibrée.

Il était certes excellent de faire ressortir ce qui était baroque dans les « Larmes de Saint Pierre ». L'histoire littéraire française se devait d'accepter cette féconde notion de baroque utilisée avec tant de succès à l'étranger. On remarquera cependant que dans les conférences données à Aix en l'honneur de Malherbe, M. Rousset montre que le « baroquisme » existe dans ce poème malgré le poète, parce que le modèle qu'il avait choisi l'entraînait dans ce courant, mais qu'au fond il y résistait de toutes ses forces. André Chénier dans son commentaire sur Malherbe avait vu juste en distinguant dans les « Larmes de Saint Pierre » un « fonds détestable » (ce baroque diffus que l'auteur des Iambes ne pouvait guère aimer) d'une forme pleine de « syllabes sonores et harmonieuses » et de « musique ». M. Lebègue qui a analysé avec tant de perspicacité ce que le poème de Malherbe contenait de baroque, a été, lui aussi, sensible à ce qu'il a d'harmonieux.

Nous croyons que M. Rousset a tout à fait raison lorsqu'il affirme dans sa conférence d'Aix que Malherbe n'a gardé que « les caractères du baroque qui se rattachent aux valeurs décoratives : pompe, parade, parure, hyperbole ». C'est là exactement le baroque de surcharge.

Aix ne semble pas avoir eu un art d'un baroque aussi poussé que d'autres villes françaises de la région. Nous en avons la preuve avec une autre fête royale qui eut lieu plus tard à Aix, et qu'un ouvrage que M. Colotte avait pris soin d'exposer nous permet de bien connaître : l'entrée de Louis XIII à Aix, en 1623. Malherbe fit quelques petites pièces de vers pour l'ornement des arcs. Ces arcs sont d'une architecture toute classique comme la porte des Augustins à laquelle on ne peut trouver de baroque qu'un peu d'excès dans l'ornement. D'autres arcs sont composés de palmiers ou d'oliviers, d'une composition élégante et délicate. Si, au contraire, nous remontons vers le Nord, et que nous regardons ce qui fut fait à Lyon pour ce même voyage de Louis XIII, on y verra le baroque le plus surchargé, le plus mouvementé, le plus étrange. Le caractère baroque s'est accentué à Lyon depuis la fête de 1600, ce qui ne paraît pas le cas à Aix.

Les documents rassemblés à Aix, les conférences qui y furent prononcées, valaient la peine d'être réunis ; ces livres permettent de mieux préciser certains aspects du génie de Malherbe. Il faut vivement féliciter M. Pierre Colotte de ces utiles publications.

Jacques Vanuxem.

MAURICE RAT, **Aventurières et Intrigantes du Grand Siècle.** Paris, Éditions d'Histoire et d'Art, Librairie Plon, 1957. Un volume in-8° carré de 288 pages.

Reprenant le dessein de Brantôme qui fut de portraiturer dames illustres et dames galantes, Maurice Rat, après avoir publié *Dames et bourgeoises amoureuses ou galantes du XVI^e siècle*, présente, dans une autre galerie, *Aventurières et intrigantes du Grand Siècle.* Sans doute Brantôme s'attachait surtout à peindre ses belles contemporaines, alors que Maurice Rat fait ici œuvre d'historien. Mais outre que Brantôme dépasse, et de beaucoup, son champ direct d'observation, il a, comme Maurice Rat, le souci de tirer quelques leçons — morales ou immorales — de ses « historiettes véritables ». Pour notre moderne Brantôme, bien conter n'est pas une petite affaire, c'est même la grande affaire, et l'élégance du récit, la qualité d'un style où, dans un dosage excellent, s'allient la verdeur de la langue des Renaissants, la grâce spirituelle des pré-classiques, la limpidité des classiques, donnent à ce livre des attraits non pareils : tout lecteur, quel que soit son « niveau », y trouvera du plaisir.

Que ses modèles soient célèbres — la maréchale d'Ancre, Marion de Lorme, la duchesse de Chevreuse, Marie Mancini, Christine de Suède, la Grande Mademoiselle, Ninon de Lanclos — ; mal connus — Mademoiselle Paulet, Madame de Montbazon, Suzanne de Pons, la comtesse de Gramont, Madame d'Aulnoy — ; ou baignés d'ombre — la présidente Tambonneau, la marquise de Courcelle, Claude de Vin, dite la Des Oeillets, Mademoiselle de La Force, la comtesse de Moret, — Maurice Rat nous en donne une image et une interprétation personnelle, qui entraînent notre adhésion.

Non qu'il se pique d'érudition, ou qu'il se flatte de renouveler l'histoire par la découverte d'inédits (plus ou moins) ; au contraire, avec une désinvolture que certains censeurs lui reprocheront peut-être, il ne cite *aucune* de ses sources, se bornant à saluer au passage les plus considérables de ses prêteurs. Il se fie, et le lecteur avec lui, à son esprit critique, à son goût et plus encore à sa connaissance profonde de l'époque, pour discerner dans l'amas, ou, à l'opposé, dans la rareté des documents recensés, la pièce capitale qui est de nature à éclairer un visage ou une âme. La méthode n'est point d'une rigueur extrême. « Il y a de l'intuition là-dedans ! » diront quelques-uns avec humeur. Certes, mais qu'une étude historique est bonne quand elle commence par l'information et qu'elle finit par l'intuition !

L'histoire des dames aventurières ou galantes au siècle de Louis XIII et de Louis XIV, nous apporte plusieurs enseignements. Le premier est que ce siècle fut beaucoup moins cruel que le précédent : Maurice Rat observe que parmi ces intrigantes, une seule : la maréchale d'Ancre, mourut sur l'échafaud ; encore eût-elle échappé à son sort si Marie de Médicis n'avait fait preuve, en la circonstance, d'une insigne lâcheté. Disgrâce, exil, couvent, prison, punissent celles qui offensent l'Etat, ses lois, ses mœurs, mais le bourreau les épargne.

Second point : une sensualité ardente que ne réfrènent ni la religion, ni la politesse. Angélique Paulet, avec sa chevelure de feu et sa blancheur de rousse, enflamme un nombre incroyable d'amants. Pourtant Angélique Paulet n'est nullement une courtisane, puisqu'elle a pour père, légal tout au moins, un fameux magistrat ; pourtant son théâtre amoureux n'est autre que le salon de Madame de Rambouillet, la chambre bleue où l'amour, en théorie, est épuré et alambiqué. Pendant cinquante ans l'amour-passion déferle avec une violence qui fait ressembler les orages de la passion romantique à de simples zéphyrs, et qui emporte tous les barrages, sociaux ou moraux, sous son torrent. Qui n'a pas bien mesuré la force de cette sensualité s'expose à de graves contresens, lorsqu'il commente les écrivains dits classiques.

Enfin, une soif de richesses inapaisable. La passion, l'intrigue, l'aventure se combinent de cent manières avec une avidité dévorante. Sans donner dans des paradoxes fanés, on pourrait dire que les seuls traits de désintéressement à l'égard des biens de ce monde viennent, si l'on excepte quelques « saintes », dont celles de Port-Royal, des femmes qui faisaient métier de les

rechercher. Dans le livre de M. Rat, l'histoire littéraire apparaît donc très étroitement liée à l'histoire des passions — histoire qui reste encore à écrire.

PIERRE AUDIAT.

ROTROU, **Venceslas tragi-comédie. Édition critique par** W. LEINER. Saarbrücken, West-Ost-Verlag, 1956. Un vol. in-8° de LX-103 pages.

L'oubli dans lequel Rotrou est tenu chez nous, est scandaleux. Ses œuvres complètes sont introuvables. On a donné des éditions savantes de quelques-unes de ses pièces ; mais, sauf le *Cosroès* de M. Scherer, elles ont paru aux Etats-Unis, et maintenant à Sarrebruck. Une thèse, actuellement en préparation, réveillera, je l'espère, la curiosité des lettrés à l'égard du plus fécond et du plus poétique de nos dramaturges baroques. Mais le public d'aujourd'hui supporterait-il l'audition intégrale d'une de ses tragédies ou tragi-comédies ? J'en doute.

M. Leiner a bien fait de nous donner une édition savante, en français, de la plus célèbre pièce de Rotrou, qui a connu, au XVIII^e siècle, un grand succès de librairie. Pour la première fois, je crois [1], l'action d'une pièce française se passait en cette lointaine Pologne, où un Valois avait eu un règne éphémère et où une Française, Marie de Gonzague, était l'épouse du roi Ladislas [2]. La principale source de Rotrou est une *comedia* de Francisco de Rojas Zorrilla [3] ; M. Leiner pense que notre auteur s'est inspiré aussi d'une pièce de Guillen de Castro, que Zorrilla avait imitée ; mais l'utilisation par Rotrou de cette autre *comedia* ne me semble pas certaine.

L'auteur établit un parallèle entre la pièce de Zorrilla et celle de Rotrou ; mais il étudie trop sommairement les caractères et le style ; celui de Rotrou est moins fleuri et moins alambiqué que celui de son modèle espagnol [4]. En revanche, il énumère de nombreuses expressions empruntées au théâtre de Corneille : réminiscences inconscientes d'hémistiches, de maximes.... Il oublie de parler de la mise en scène [5]. Mais il donne des listes fort instructives de toutes les éditions et des 245 représentations connues qui ont eu lieu jusqu'en 1875 [6]. Un Baron, un Lekain, un Talma, qui ont interprété le personnage de Ladislas, ont donné à cette pièce un regain de succès ; en 1806, M^lle Georges tenait le rôle de Cassandre. Il nous renseigne aussi sur la revision que Marmontel opéra, à la demande de M^me de Pompadour, et qui fut violemment critiquée par Fréron, et sur le texte de Colardeau et Lekain.

Il reproduit les remarques de Marmontel sur la pièce de Rotrou (1773). Ce sont des critiques de grammaire et de style. Les fréquents reproches de *langage trop peu noble*, *familier*, *commun*, *trivial*, d'*indécence*, de *grossièreté*, de faute contre les *bienséances* font penser au commentaire de Corneille par Voltaire.

M. Leiner a suivi, pour l'établissement de son texte, l'un des tirages peu corrects que Sommaville a fournis en 1648 [7]. Il en conserve la ponctuation ; elle est due à l'imprimeur, qui met d'autorité une virgule à la césure : cela donne souvent des résultats absurdes [8].

Je ne doute pas qu'à la représentation *Venceslas* ne produise des effets de surprise et d'effroi ; avec Person, j'admire l'originalité et la force du caractère de Ladislas. Quelques scènes comptent parmi les plus émouvantes de notre théâtre tragique. Pendant près de deux siècles, les Parisiens ont

1. Si dans *La Bague de l'oubli*, Rotrou place un Venceslas sur le trône de Sicile (!), sa Laure persécutée était fille d'un roi de Pologne.
2. M. Leiner cite la *Gazette* de Renaudot, qui tenait les Français au courant des événements de Pologne.
3. L'éditeur l'appelle Rojas, ce qui risque de créer une confusion avec l'auteur de l'immortelle *Célestine*.
4. Cf. L. Person, *Histoire du* Venceslas *de Rotrou*, 1882, p. 37, 43, 49, 58.
5. Au XVII^e siècle, la couleur locale devait en être absente, comme elle l'était des vers de Rotrou.
6. P. LVI, erreur concernant Talma.
7. Coquilles aux vers 435, 456, 632, 764, 1 004, 1 037, 1 356, 1 420. Le vers 740 est faux. Erreur sur l'indication scénique du vers 1 474. Pourquoi, au vers 107, l'éditeur corrige-t-il *cette amour* en *cet amour* ?
8. Cf. vers 16-17, 470-495, etc....

applaudi cette tragédie. Mais cela est loin du théâtre de Corneille. Et, quand Rotrou l'imite, — ici, comme dans son *S. Genest*, — il reste fort en deçà de son modèle : l'éventualité d'un mariage entre Cassandre et l'assassin de son bien-aimé — emprunt manifeste au *Cid*, — est absurde et choquante, les circonstances étant bien différentes.

Un lexique [1] et une bibliographie terminent cette édition établie avec soin et qui fait honneur à l'Université de Sarrebruck.

RAYMOND LEBÈGUE.

Textes nouveaux de la Correspondance de Voltaire. Lettres de Voltaire, publiées par V. S. LUBLINSKY. Editions de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Moscou, Leningrad, 1956. Un vol. in-8° de 432 pages.

On doit à M. Lublinsky d'importants travaux, publiés en Russie, sur les documents conservés à Leningrad. Un volume paru avant la dernière guerre avait révélé, en traduction russe, la teneur exacte d'un certain nombre de lettres de Voltaire. Une édition de ces textes en français allait sortir des presses, quand elle fut détruite par l'invasion allemande de 1941. C'est ce même travail, patiemment reconstitué, que nous offre aujourd'hui M. Lublinsky. La première partie contient soixante-dix lettres aux « anges » (le comte d'Argental, sa femme et son frère) : lettres omises, ou mutilées dans l'édition de Kehl et dans les suivantes. La comparaison des textes authentiques avec les *puddings* de Kehl ne manque pas d'intérêt : de toute évidence, ces éditeurs infidèles s'efforcèrent de transformer en œuvres littéraires des missives qui n'étaient que des documents, éliminant les détails trop minutieux, découpant et regroupant les phrases les plus piquantes, et fabriquant ainsi une correspondance plus voltairienne que nature. Mais il résulte de la présente publication que maints récits, traditionnellement fondés sur ces arrangements, sont à revoir, en particulier l'histoire de la *Voltairomanie* et du *Préservatif*. On retiendra également les renseignements sur la mise en scène de *Sémiramis*, aux frais du trésor royal : Voltaire la voulait somptueuse ; il précise que « l'ombre » doit surgir au sein d'une nuit profonde, vêtue de blanc, et couverte d'une cuirasse brunie, comme celle du commandeur dans *Don Juan*. M. Lublinsky publie, en outre, une description du *Dossier de police*, consulté jadis par Léouzon le Duc et F. Caussy, vingt-trois lettres dispersées dans diverses collections de Leningrad et de Moscou, le brouillon d'une épître dédicatoire à Schouvalov, sur la tragédie, et un répertoire de plusieurs centaines de lettres avec des notes sur le texte de l'édition Moland.

Cette publication rectifie ou complète, sur un certain nombre de points, les volumes antérieurement parus de la *Voltaire's Correspondence* éditée à Genève. M. Besterman avait dû reproduire les textes de Kehl, bien qu'il en connût l'insuffisance par les traductions russes de M. Lublinsky. Mais M. Besterman se plaint (p. XIV de la *Préface générale*) que tous ses efforts pour obtenir la coopération de la Bibliothèque publique de Leningrad soient restés vains. M. Lublinsky, de son côté, s'élève avec juste raison contre « le principe dangereux et tenace, bien que parfaitement périmé, *Rossica non leguntur* ». Malheureusement ce préjugé absurde n'est pas le seul obstacle qui ait rendu difficile, sinon impossible, la consultation des documents russes par des chercheurs originaires de l'Occident. On s'associera donc chaleureusement au vœu de M. Lublinsky en faveur d'une collaboration internationale, déjà amorcée par la publication de ce volume mi-parti russe et français.

R. POMEAU.

VOLTAIRE, **Le Taureau Blanc. Édition critique par** RENÉ POMEAU. Paris, Nizet, 1957. Un vol. in-8° de LXXII + 99 pages.

Entre les « Questions sur l'Encyclopédie » et « La Bible enfin expliquée », Voltaire, dans le dernier conte qu'il ait écrit, — le seul conte biblique du

1. Noter au vers 1388 la graphie *meutrier*.

XVIII^e siècle, — reprend plusieurs des thèmes de critique religieuse qui lui sont familiers. Dans les notes de son édition savante, M. Pomeau fait l'historique de ces thèmes et énumère tous les textes voltairiens où ils figurent. Sous un petit volume, cette édition est ainsi riche en renseignements et constitue pour le lecteur un précis commode de la critique religieuse chez Voltaire. L'introduction retrace la genèse de l'œuvre, indique les sources, qui vont de Dom Calmet aux *Mille et une Nuits*, et étudie le style et l'art du conte.

En comparant plusieurs passages du *Taureau Blanc* avec certains articles des *Questions sur l'Encyclopédie* (« Croire », « Enchantement », « Tolérance », etc.), que la correspondance de Voltaire permet de dater, M. Pomeau fait remonter la composition du conte aux années 1771-1772. Le texte parut d'abord dans la *Correspondance littéraire*, alors dirigée par J.-H. Meister, de novembre 1773 à janvier 1774 (sigle : CL). L'édition publiée en 1774 par Cramer (C1 reproduit par C2 et C3), offre un texte visiblement antérieur à celui de CL. Au contraire, l'édition prétendue de Londres, datée également de 1774 (sigle M), est établie à partir du texte de CL. M. Pomeau suppose que Voltaire, ayant égaré le manuscrit de la version amendée publiée dans CL, aurait livré à l'impatience de Cramer en janvier 1774, le texte archaïque de 1772. « Puis au début de février, Voltaire aurait établi le texte de M soit sur CL retrouvé, soit sur un exemplaire imprimé de la famille S » (publiée entre temps sur le texte de CL, et dont Voltaire n'était pas responsable ; Pomeau, p. XXXIV). L'édition C1 ne peut donc plus être considérée comme l'édition originale, bien qu'elle donne le texte primitif. M. Pomeau a pris comme texte de base celui de l'édition dite encadrée de 1775 (sigle : E), dernier texte corrigé par Voltaire à partir de M.

Les variantes n'ont pas d'importance en ce qui concerne la pensée ; mais elles font voir en Voltaire le styliste, toujours minutieux, cherchant toujours la rapidité et l'énergie. Sans faire une étude systématique du style, qui n'était pas dans son propos, M. Pomeau a formulé (p. XLVIII-LXXII) des remarques très précises sur les procédés du conte voltairien : disparates du ton qui « disloquent le réel » et « déniaisent la fiction », caricatures, énumérations, détails exotiques, euphonie brusquement interrompue par la cacophonie, parodie, mélange des styles, etc.

Le *Taureau blanc* est en effet un véritable conte, et non pas un fragment précurseur de la *Bible enfin expliquée* ou une anecdote détachée de l'article *Ezéchiel* et développée en narration : « Le *Taureau blanc*, écrit M. Pomeau (p. XLVII), est dispensé d'être un conte à thèse, parce qu'il est une œuvre de fantaisie. Ici la thèse est dans le style. » Le *Taureau blanc* est-il par là une exception, un « cas-limite » ? Chez Voltaire, c'est bien souvent que « la thèse est dans le style », et la formule de M. Pomeau est assez générale pour fournir une très bonne définition de l'art voltairien de conter, même en dehors des contes proprement dits. Mais il est clair qu'ici Voltaire s'est abandonné au plaisir de « conter pour conter ». M. Pomeau, évoquant *Salammbô* pour en rapprocher la *Princesse de Babylone*, fait remarquer que l'Orient du *Taureau blanc* est d'un pittoresque moins vif, plus fantaisiste et souvent parodique des réalités occidentales. Il se trouve pourtant que l'usage fait par Voltaire de l'imparfait et des énumérations annonce précisément Flaubert. Aussi Voltaire excelle-t-il dans la description analytique de scènes assez lentes, comme le débarquement des trois prophètes au chapitre V (p. 38-39), le cortège du roi Tanis au chapitre VII (p. 45), le cortège des prêtres de Memphis au chapitre X (p. 60-61), d'un pittoresque sobre, mais curieux, d'une sûreté parfaite de lancement et de déroulement. Les scènes rapides sont moins bien rendues (voir, par exemple, la métamorphose des prophètes en pies, ch. VI, p. 44), sauf quand l'auteur trouve comique de décomposer le mécanisme d'une action qui devrait être soudaine (ainsi est décrit le retour du bœuf Apis à la forme humaine, ch. XI, p. 64).

Le *Taureau blanc* n'est peut-être pas un chef-d'œuvre : mais Voltaire, même quand il s'amuse, s'appuie sur de nombreuses lectures et ne perd pas de vue le combat philosophique ; chez lui tout est significatif. M. Pomeau l'a montré avec sa très sûre érudition, tout en préservant la légèreté d'un texte qui vaut surtout par sa fantaisie.

H. COULET.

Alice Green Fredman, **Diderot and Sterne**. New York, Columbia University Press, 1955. Un vol. in-8° de 264 pages.

Le titre ferait craindre que Miss Fredman ne reprenne l'irritante et stérile question du « plagiat » de Sterne par Diderot, mais nous sommes vite rassurés : elle place la question sur un terrain autrement fructueux. Après avoir rappelé les contacts personnels entre les deux grands « excentriques », les sources et les fondements de leur mutuelle sympathie, elle établit un parallèle qui découvre, non seulement leurs affinités profondes, mais la convergence des efforts et des expériences qu'ils ont poursuivies indépendamment.

Elle examine tour à tour leur notion, et leur traitement, de la sensibilité et de l'humour, leurs théories et leurs procédés littéraires (qui sont étroitement liés : leur style, par exemple, est affecté par leur conception du langage) ; elle constate, dans ces divers domaines, la similarité de leurs vues, et de leurs techniques, tout en prenant soin de noter les degrés et les nuances qui les séparent. Ainsi Diderot manifeste une défiance croissante à l'égard de la sensibilité dont il cherche à restreindre le rôle dans la morale et dans l'art, tandis que Sterne continue d'exploiter la vogue sentimentale ; ils sont d'accord sur le sens et la fonction du rire, mais le passage de la satire à la comédie, du sarcastique au bouffon, s'opère différemment chez chacun d'eux ; l'un et l'autre sont attirés par la forme romanesque, mais Diderot pour des raisons esthétiques et philosophiques, Sterne pour des motifs d'intérêt. Diderot l'emporte d'ailleurs non seulement par sa stature intellectuelle et la vigueur de son tempérament, mais par son sérieux foncier. Au travers de ses divagations les plus facétieuses, il poursuit toujours quelque dessein de moraliste : Sterne pousse le caprice jusqu'à l'irresponsabilité.

L'analogie la plus frappante est celle des nouveautés qu'ils ont introduites dans la littérature ; fascinés tous les deux par la nature mystérieuse du rapport entre l'individu et la réalité extérieure, ils ont ajouté au roman une troisième dimension : l'univers mental du personnage. Dans le dessin de leurs caractères, « originaux » possédés par l'*idée fixe*, ils ont emprunté les moyens de l'acteur, et ceux du peintre. Dans la conduite du récit, ils ont fait entrer en jeu le narrateur, et le lecteur lui-même ; et ils ont érigé l'interruption et la digression en véritable méthode.

Il y a une méthode, en effet, sous leur fantaisie. Artistes très conscients (malgré la réputation d'improvisateurs désordonnés qu'ils ont eux-mêmes contribué à répandre), Sterne et Diderot cachent sous une incohérence superficielle une structure savante ; ils contrôlent leur verve, et ils concertent leurs effets.

Des deux côtés de la Manche, ils poursuivaient une entreprise de libération : affranchir l'individu, et l'artiste, des cadres et des conventions néo-classiques ; permettre à l'un de *se différencier*, à l'autre d'expérimenter à son gré, et de créer ses modes d'expression. Par là ils frayaient le chemin non seulement aux Romantiques, mais aux plus hardis parmi les modernes.

Très nourri, très informé des enquêtes de la critique récente, le livre reste alerte, et humain. Analysés et comparés, Sterne et Diderot conservent jusqu'au bout leur personnalité vivante ; et le style garde, presque toujours, la vivacité qui convient au sujet.

Jean Seznec.

Gunnar von Proschwitz, **Introduction à l'étude du vocabulaire de Beaumarchais.** « Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Göteborg et publiquement soutenue en français le 10 novembre 1956. » Stockholm, 1956 ; dépositaire pour la France : Librairie Nizet. Un vol. in-8° de 386 pages.

Etait-ce « calomnie », le reproche fréquemment adressé à Beaumarchais d'écrire en une langue pleine de locutions incorrectes ? Pas tout à fait. Des relevés de M. von Proschwitz il ressort qu'à l'époque prérévolutionnaire le vocabulaire français se transforme. Les critiques attachés à la tradition classique (Fréron, La Harpe) s'indignent que Beaumarchais accueille des expres-

sions, dont nous ne percevons plus aujourd'hui la scandaleuse nouveauté ; par exemple, *être sous le charme*. Comment la controverse littéraire pouvait-elle se passer d'*invraisemblable* et *invraisemblance* ? Ces mots pourtant datent seulement du temps d'*Eugénie* et du drame bourgeois. De même, le moraliste ignorait l'*immoralité* avant les discussions sur la « décence théâtrale », à propos du *Mariage de Figaro* ; dans son mandement, l'archevêque de Paris évite ce néologisme : il reproche à Beaumarchais « la licence de ses principes ».

Autre événement lourd de conséquences linguistiques : l'indépendance américaine. L'opinion se passionne pour la cause des Insurgents ; elle suit les débats du Parlement anglais, en particulier dans le *Courrier de l'Europe*, feuille très lue, qui reproduit l'analyse des séances à la Chambre des Communes. M. von Proschwitz démontre l'importance de ce *Courrier*, jusqu'ici peu connu, et il révèle les rapports que Beaumarchais entretenait avec ses rédacteurs. Par ces journalistes, tout un vocabulaire politique passe en France, au moment même où le besoin s'en faisait sentir : *amendement*, *coalition*, *colonial*, *convention*, *constitutionnel*, *motion*, *officiel*, *responsabilité*, etc.

« Folles années » que celles-ci, où disparaissent l'ancien régime et son langage ; la plus folle étant 1784, année du *Mariage*, du *ballonisme* et du *magnétisme*. A la faveur de ces manifestations diversement exaltantes, le français acquiert : *aéronaute*, *aérostatique*, *animisme*, *atmosphérique*, *comme il faut (une dame)*, *électromagnétique*, sans oublier *dada*, dont nous sommes redevables à *Tristram Shandy*. Beaumarchais, préférant avec son « insolence » habituelle le français vivant à la langue désuète des pseudo-classiques, consolida par le succès de ses écrits le lexique d'une époque révolutionnaire.

M. von Proschwitz éclaire donc d'un jour assez nouveau l'œuvre de cet auteur qui se targuait d'être un « oseur ». Mais peut-être contestera-t-on la méthode d'une étude hésitant entre l'exposé historique et la nomenclature. Une solution mixte a été adoptée : trois chapitres, sur Beaumarchais et le théâtre, les affaires américaines et la mode, sont accompagnés de trois répertoires alphabétiques. Il en résulte une certaine confusion. De plus, ces aperçus, nécessairement fragmentaires, font souhaiter d'une part un lexique complet de Beaumarchais, de l'autre une histoire suivie de la langue en cette période de transition. Certains mots, cités par M. von Proschwitz, nous entraînent hors du cadre un peu étroit qu'il s'est fixé : ainsi *folliculaire*, qui apparaît dans *Candide*, non pas, comme il est dit p. 116, en 1759, mais dans une addition de 1761 : le mot fut inventé, semble-t-il, l'année de l'*Ecossaise* et des *Philosophes*, pour les besoins de la polémique contre Fréron et consorts. D'autres mots seraient à étudier, en relation avec l'histoire ; il vaudrait sans doute la peine, aussi, d'inventorier le vocabulaire de Beaumarchais après 1789. Mais un livre qui s'annonce comme une *Introduction* n'est pas tenu d'épuiser son sujet ; et c'est certes un mérite, même dans un travail d'érudition, que de laisser quelque chose à désirer. Pour finir, on s'associera pleinement au vœu de M. von Proschwitz, quand il demande la publication intégrale d'une correspondance qui reste fâcheusement dispersée, et en partie inédite : outre des échantillons lexicologiques assez aventureux, une telle édition rassemblerait les scènes de cet autre chef-d'œuvre de Beaumarchais que fut sa vie.

R. Pomeau.

Arnaldo Pizzorusso, **Studi sulla letteratura dell' età preromantica in Francia.** Pisa, Libreria Goliardica editrice, coll. « Studi e Testi », nº 9, 1956. Un vol. gr. in-8º de 249 pages, en italien.

M. Pizzorusso n'a pas pour propos de définir le Préromantisme ; il accepte la définition la plus pragmatique, celle qui étiquette préromantique la littérature des dernières années du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle. Le présent volume réunit ainsi cinq études consacrées à trois représentants de cette époque, considérés non comme témoins, mais pris en eux-mêmes :

Choderlos de Laclos, Joubert, Senancour. Entre eux, il n'y a pas cette même disposition sentimentale et spirituelle qui caractérise le Préromantisme, mais un simple lien historique.

« La Structure des *Liaisons dangereuses* » est un examen fort attentif et perspicace des éléments qui constituent cette œuvre encore si mal étudiée : le legs rousseauiste de la nature vertueuse ; l'opposition à la nature si magnifiquement représentée par Mme de Merteuil (« chez qui, dira Baudelaire, tout ce qui est humain est calciné ») ; le rôle capital de la raison qui plie la conduite de Mme de Merteuil à des principes d'une « rigueur méthodique » (« Je ne désirais pas de jouir, je voulais savoir », déclare-t-elle à Valmont) ; le sentiment qui n'est représenté que d'une manière assez factice, mais dont Valmont parfois est subjugué, ce qui, en conférant à son caractère une certaine ambiguïté, lui permet d'échapper à la fixité du *type*. C'est peut-être surtout dans l'étude des techniques mises en œuvre que l'apport de M. Pizzorusso est le plus neuf, en particulier à propos du temps épistolaire et des moyens dont use Laclos pour éviter l'impression de discontinuité que devait normalement causer un roman par lettres. De plus, après M. George May, M. Pizzorusso reprend avec bonheur la question de l'influence de Racine et du théâtre classique sur le romancier. Eclairages divers qui vont tous au cœur de l'œuvre.

Des deux chapitres dévolus à Joubert, le premier, sur la poétique, est impossible à résumer. M. Pizzorusso a classé, mis en relief, articulé entre elles les remarques éparses des *Carnets* sur ce difficile problème. On lui reprochera d'avoir négligé, au cours de cet effort trop systématique sans doute, de nous apprendre que la chronologie risquait de menacer cette cohérence, — et ce, bien que chacun des extraits cités soit suivi de sa date.

« L'Imagination et les images chez Joubert » montre en celui-ci un lointain précurseur de Baudelaire et de « cette excellente Mme Crowe » qui, avant l'auteur du *Salon de 1859*, avait distingué l'imagination créatrice de la fantaisie (*fancy*). Joubert, lui, opposait d'une façon analogue l'imagination et l'imaginative : « Les enfans, les têtes faibles, les peureux ont beaucoup d'imaginative. Les gens d'esprit et de beaucoup d'esprit ont seuls beaucoup d'imagination. L'imagination est proprement ce que les Latins appelloient *ingenium* et l'imaginative ce que nos vieux auteurs ont longtemps appellé *phantasie*. » Cela était écrit en 1807. Sur ce point et sur quelques autres encore (ainsi la nature, réservoir d'images), Joubert semble avoir eu la prescience du vrai romantisme. Mais, comme aveuglé par une lumière trop forte pour des yeux qui se sont ouverts dans la France du milieu du XVIIIe siècle, il se détourne bien vite. Il y a pourtant dans ce chapitre de M. Pizzorusso les éléments d'un piquant essai sur « la modernité de Joubert », annonciatrice du symbolisme. Et à cet égard, malgré le masque de classique épris de perfection que lui a mis Chateaubriand en l'embaumant, il est bien préromantique. Jusqu'à son impuissance au discours continu, jusqu'à sa prédilection pour les fragments qui notent des états d'âme naissants — qui sont d'un romantique.

Autre romantique, précurseur avoué, celui-ci, de la génération de 1830, puisqu'il fut impatronisé par Sainte-Beuve : Senancour. Deux chapitres lui sont consacrés qui se répondent harmonieusement : le premier est une analyse des thèmes intellectuels d'*Oberman* (l'état de « simplicité », la patrie idéale, la société, la vertu et la nature, etc.), de leur origine et de leur développement. C'est donc un exposé de la philosophie de Senancour. Le deuxième étudie ses sentiments et son art. On retrouvera au passage (p. 189-190) le dédain pour l'architecture et le polissage que M. Pizzorusso signalait déjà chez Joubert. Et surtout, en des pages très fines, M. Pizzorusso montre l'importance des couleurs, des sons et des parfums dans cette œuvre ingrate qu'il faut lire et relire lentement, comme le fait le critique, pour en dégager les richesses enfouies.

Par cet ouvrage, plus ample, particulièrement au sujet de Senancour, que les présents commentaires peuvent le laisser croire, — M. Pizzorusso a nettement marqué sa place, une place de choix, dans les études italiennes consacrées à notre histoire littéraire.

Cl. Pichois.

Géraud Venzac, **Les Origines religieuses de Victor Hugo.** Paris, Bloud et Gay [1955]. Un vol. in-8° de 679 pages. — **Les premiers maîtres de Victor Hugo.** Paris, Bloud et Gay [1955]. Un vol. de 527 pages.

M. le chanoine Venzac a rouvert le dossier d'un procès où les pièces *pour*, les pièces *contre*, les pièces *pour et contre*, s'équilibrent. Il en a fait le recensement. La plus forte des études qui y eussent été consacrées jusqu'ici était la thèse, fort discutée, mais toujours utile, de l'abbé Pierre Dubois : *Victor Hugo. Ses idées religieuses de 1802 à 1852* (1913). Dans une thèse de l'Université de Besançon (1939), Donald W. Buchanan avait poussé l'histoire des *Sentiments religieux de Victor Hugo de 1825 à 1848*. A cette date le fil se trouvait repris par le volume de Denis Saurat sur *La Religion de Victor Hugo* (1929), auquel il faut ajouter aujourd'hui le livre d'Auguste Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*.

Tout le débat porte sur deux points. Et d'abord : Victor Hugo a-t-il jamais été chrétien de fait ou de désir ? Non, répondait l'abbé Pierre Dubois : ce fils d'une mère voltairienne n'a jamais été de la famille des baptisés, — et pour cause [1]. Non, disait M. Buchanan : son mennaisianisme provisoire a été une solution de fiancé, de jeune mari, de jeune père, qui établit son foyer selon les rites rassurants. Non, répètent MM. Denis Saurat et Auguste Viatte ; son culte est celui des dieux qui précédèrent le Christ, ou des puissances occultes de la théosophie. M. l'abbé Venzac, chargé d'une masse redoutable d'inédits, et armé d'une pénétration psychologique plus redoutable encore, — d'une pénétration de confesseur, — répond aussi *non*, mais avec une autre intonation, plus nuancée, plus sensible aux divers êtres qui sont dans Victor Hugo, et aux diverses réalités qui sont dans le christianisme.

Second point : Victor Hugo a-t-il été religieux ? Ou plutôt : à quelle époque l'a-t-il été ? Dans sa jeunesse, répondent les uns, fidèles au jeune jacobite qui a « apostasié » en 1827 ; dans sa vieillesse, répondent les autres, le regard fixé sur le mage de Guernesey. M. Venzac, qui ne conduit son héros que jusqu'à 1827, sait bien que le mage était déjà dans le jeune jacobite. Il ne croit pas que le poète ait changé selon les souffles de l'heure. De toutes les légendes que détruisent son érudition, son admiration et son équité, la plus mensongère, à ses yeux, est l'œuvre de Victor Hugo lui-même : celle de Victor Hugo-écho sonore.

Nul esprit moins conformiste que celui du savant chanoine. Il n'est jamais satisfait d'un témoignage de seconde main. Tout lui est sujet de recherches, et, — ce qui est mieux, — de découvertes. Dans *Les Premiers maîtres de Victor Hugo* ses découvertes concernent tout ce qui touche à l'existence de Victor Hugo écolier, — maîtres, cahiers d'élève, programmes d'études. On peut dire que ce sont là des infiniment petits. Entre ses *Origines religieuses de Victor Hugo*, qui touchent à Dieu, à l'immortalité de l'âme, et ce livre-ci, nous sommes entre les deux infinis. Que de gros dossiers sur de si petits hommes, de si chétifs papiers, de si éphémères règlements ! Mais il n'y a pas de sujets mineurs, lorsqu'il s'agit de serrer de près

1. Que l'on nous permette de dire, en passant, notre impression sur le « baptême » de Victor Hugo, épineuse question traitée ici p. 152-156. Il est évident qu'en 1822, quand le poète du trône et de l'autel s'aperçut qu'il ne pouvait se procurer, pour son mariage, un certificat de baptême, il sentit le danger de sa situation, et à quelles mortelles railleries il se trouvait exposé, de la part des ennemis de la Société des bonnes lettres ; s'il a reçu alors le sacrement que d'autres sacrements avaient indûment précédé, ce ne put être que dans le plus grand secret, « sous condition », et d'une main amie. La hâte qu'il met à se munir d'un certificat truqué ne serait pas, dans cette hypothèse, signe certain de l'absence (peu vraisemblable chez un poète de l'école du *Génie du Christianisme*) de tout sentiment sacramentel. Avoir écrit, à propos du *Baptême du duc de Bordeaux*, en mai 1821 :

Il n'est encor né qu'au monde,
Qu'il naisse à l'éternité,

et s'apercevoir, un an après, que l'on n'est soi-même « encor né qu'au monde » !

la vérité, de rendre la couleur authentique du passé. Quand nous n'aurions ici qu'un éclairage indirect sur la vie universitaire de la Restauration, ce volume constituerait un important complément à la thèse de l'abbé Garnier sur Frayssinous [1].

On est même tenté de soupçonner l'auteur d'avoir fini par attribuer une importance autonome à ces silhouettes flottantes auxquelles son enquête s'attache si consciencieusement. Il en vient à penser (p. 249) que, de son Maugras, l'on pourrait extraire un choix de textes qui seraient du Chamfort ou du Rivarol ; à demander une plaque pour la maison de La Rivière, et à composer même l'inscription de cette plaque (p. 60) ; et quand l'obscur Cordier passe sous son microscope, il l'arrête longuement en un chapitre d'une soixantaine de pages (car il a des chapitres d'une soixantaine de pages). Ce n'est pas tout encore : il faudra tout un appendice pour laver l'abbé Cordier du soupçon d'avoir écrit une *Zarumca*. M. Venzac accroche volontiers des notes annexes. On sent qu'il brûle d'écrire sur l'abbé Guillon « non pas quelques pages, mais un volume » (p. 186), et qu'il ne remet pas sans chagrin ce volume à un autre jour [2]. Rien de plus sympathique, de plus touchant, que cette façon de prendre à cœur la petite histoire, ou de ne pas trop la distinguer de la grande.

Sans doute cette petite histoire devient-elle grande pour avoir effleuré Victor Hugo. Mais l'enfance de celui-ci n'est qu'un fil conducteur, ou une rampe, à travers une école primaire privée, une pension privée, un lycée, — rampe que maintes autres histoires d'enfants lui auraient offertes aussi opportunément. Il suit les professeurs de Hugo, — comme Emmanuel de Cotte, — bien au delà du temps où ils ont connu l'élève Hugo ; et même les successeurs de M. de Cotte entrent en scène : un M. Sauton, un M. Gillet-Damitte, lequel, par chance, nous ramène à Victor Hugo qui l'a recommandé pour une décoration.

Ayant un peu souri de tant d'abondance, oserons-nous demander si quelques coins de cette histoire d'une éducation n'ont pas été omis ?... Peut-être : ce n'est pas en classe que Victor Hugo a connu ses premiers maîtres ; dans le jardin des Feuillantines, l'enfant de sept ans a entendu, pour la première fois, parler d'histoire romaine par le général La Horie : voilà son premier maître ; or La Horie n'intervient ici que vers la conclusion. D'autre part, au milieu de ce « cursus studiorum » parisien, intervient un brusque changement de « climat » : l'année 1811, les études poursuivies à Madrid qui passent presque inaperçues dans la première partie de ce livre, — M. Venzac s'en explique, à la page 19, où il trouve encore, comme en se jouant, l'occasion de découvertes [3], et de rectifier l'important article de Gustave Lanson sur ce sujet. Si le dernier chapitre de la seconde partie, *Mes Espagnes*, vient enfin à cette année 1811, rien n'y correspond à la première partie, celle des *Maîtres*. Les maîtres du « Séminaire des Nobles » sont sacrifiés.

Les maîtres, — les études : cette division était peut-être dangereuse : elle exposait à de perpétuels points de rencontre. M. Venzac, s'il n'a pas évité entièrement cet inconvénient, l'a pallié. De chapitres en chapitres, jalonnés par d'ingénieuses épigraphes empruntées à Victor Hugo, nous entrons d'abord dans l'école primaire clandestine de 1813 ; puis nous faisons connaissance avec Antoine-Claude La Rivière, envers qui le poète a montré un attachement touchant, du moins jusqu'à l'anathème déconcertant d'*Actes et Paroles* (p. 457) ; la pension Cordier nous est ouverte au chapitre III et nous offre une occasion d'apprendre ce qu'étaient les pensions

1. Le nom de Garnier figure à l'index, — qui d'ailleurs confond plusieurs Garnier différents, — dans la bibliographie et dans quelques notes ; mais on voudrait voir tirer de son ouvrage un parti plus explicite, notamment dans la note sur Frayssinous, p. 86.

2. Pour ce jour-là, nous voudrions rappeler ici les utiles données que contient le *Chateaubriand* de Marcel Duchemin.

3. L'une d'elles (p. 19) nous oblige à renoncer à une hypothèse que nous proposions ici même, en janvier-mars 1952 (p. 101) : il y a bien, sinon un *Elespuru*, du moins un *Elespuro*, dans l'enfance de Victor Hugo.

de cette époque et leurs maîtres [1] ; le chapitre IV projette les pleins feux de l'érudition sur le maître de cette pension : l'abbé Cordier de Saint-Firmin, agent général de la loge des Neuf Sœurs où il présenta Voltaire « l'an de la vraie lumière 5778 », et auteur d'une manière de petit *Génie du Christianisme* ; le successeur de Cordier, Edme-Jules-Emmanuel de Cotte, aura son chapitre, le chapitre V ; et le Collège Royal Louis-le-Grand le chapitre VI, le plus court : peut-être parce que le livre de Dupont-Ferrier rendait inutiles certains développements ; peut-être parce qu'on retrouvera Louis-le-Grand aux chapitres VII et VIII, avec les « maîtres et magisters », et notamment le professeur de philosophie, Maugras.

La seconde partie, celle des *Études*, nous paraît moins bien calculée. Après un chapitre qui est un *Cursus et ratio studiorum* de l'élève Victor Hugo (et qui traite un sujet peu connu, celui d'une candidature au Concours Général : occasion d'une nouvelle découverte, celle de la copie de Victor Hugo, que met sous nos yeux M. Venzac), nous passons à la philosophie, à la rhétorique, aux lettres, aux mathématiques : ordre que n'appelle, nous semble-t-il, ni la logique, ni la chronologie. Au reste, dans cette seconde partie, l'auteur, qui a jusqu'ici serré d'un peu bien près le rivage, paraît impatient de prendre la haute mer ; lui qui a été si minutieux dans le dépistage du moindre de Cotte, le voilà qui traverse les points de philosophie et de poétique avec une hâte qui donne à penser que, dans cette région, le laborieux paléographe et l'intrépide explorateur se sent un peu moins chez lui.

Mais, dans son domaine, le paléographe, l'explorateur, est magnifiquement à l'aise. Aucune pièce ne lui échappe. Il épuise, jusqu'au moindre papier, les dossiers universitaires. Nous connaîtrons désormais le *curriculum vitae* de Jean-Baptiste Maugras d'après sa lettre à Mgr Frayssinous, que M. Venzac a retrouvée ; nous aurons, *de Deo*, la dissertation de Concours Général ; nous aurons droit aux vers inédits d'un camarade de Hugo et à ses fautes d'orthographe (p. 494). On sent que M. Venzac vibre, le jour où il découvre aux Archives des documents concernant la vieillesse de La Rivière, — seule attestation, nous dit-il, qui prouve que La Rivière n'est pas un mythe (p. 58) ; il éprouve une émotion du même genre quand il s'aperçoit, au chapitre V, que « de Cotte n'est pas un mythe » (vraiment, il se sent menacé de toutes parts ; il est en état permanent de défense contre les mythes) ; et il met sous nos yeux un procès-verbal de la commission de l'Instruction Publique. Avec une pénétration de limier, il reconnaît sous de Cotte un M. Emmanuel : aussi habile à trouver le même homme sous deux noms qu'à distinguer deux hommes sous le même nom. On avait toujours cru que « le principal d'un collège quelconque », dont parle un poème célèbre, était le proviseur de Henri IV : M. Venzac nous propose des raisons de penser que c'est Taillefer, proviseur de Louis-le-Grand. A la fin d'une note sur Laran, professeur de mathématiques et agent de la police secrète, il ne se tient pas de joie : « Les moindres recherches d'histoire, pour peu qu'on les veuille consciencieuses, offrent dans toutes les directions des prolongements indéfinis... » (p. 485). Oui, indéfinis, puisqu'elles vont jusqu'à la préfecture de police. Il semble que le chanoine Venzac se plonge avec une délicieuse surprise dans un univers balzacien. Et son plaisir est particulièrement vif quand il parvient à réhabiliter la véracité de Victor Hugo, contre les acides contestations d'Edmond Biré.

Ce qui, assurément, nous intéresse plus que tout le reste, c'est de voir naître, dans cette « Tabella scholarum » le futur et grand Victor Hugo. Il naît alors, en effet ; et c'est pourquoi nous ne voudrions pas lire, p. 304 : « Dès 1823, Victor Hugo se voulut penseur » : car il l'était depuis bien plus longtemps, et *Le Conservateur littéraire* débordait de cette ambition ; il nous plairait que le titre *De Dieu*, en tête d'une feuille de Victor Hugo enfant (p. 315), rappelât à l'auteur l'épigraphe de l'ode *Buonaparte* : *De Deo* ; enfin,

1. Sur la pension Lepitre, dont il est question p. 77, on pourrait se reporter à l'ouvrage de M. Bernard Guyon sur *La pensée politique et sociale de Balzac* (de même que sur « l'immense question du *catholicisme* de Balzac », évoquée dans *les Origines religieuses de Victor Hugo*, p. 616, on aurait pu se reporter à la thèse de l'abbé Philippe Bertault).

l'avouerons-nous ? nous ne serions pas fâché de voir moins de de Cotte ou moins de Cordier, et plus de Victor Hugo.

Mais c'est que les de Cotte et les Cordier offrent tant de matière à la verve du malicieux auteur ! M. le chanoine Venzac est malicieux, en effet ; de Hugo et de lui, le plus « vates » est le premier. Tout est aisé, dans ses livres, direct, haché d'interventions qui établissent entre l'historien et le lecteur une sorte de complicité. Il sait rendre présents les lieux et les hommes (quelques illustrations documentaires l'y aident, et d'utiles plans de l'ancien Paris), et il a quelquefois des idées de scénarios de comédies. Seulement, il sait que, sous la comédie, se poursuit le drame humain ; il nous en laisse deviner les dessous attristants ou ténébreux. Parmi les dessous ténébreux, ces arrière-plans de police secrète curieusement cachés sous les mathématiques spéciales ; parmi les autres, les vieillesses misérables de ces professeurs dont il nous parle : il n'en est pas un qui ne trouve l'hospice au bout d'une vie de dévouement (décidément, il faut procéder au reclassement de la fonction enseignante !). Ils font rêver au delà de leurs pages, ces livres d'un chanoine, ami de Victor Hugo et de la vérité.

PIERRE MOREAU.

P. SAVEY-CASARD, **Le Crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo.** Paris, Presses universitaires de France, 1956. Un vol. in-8° de 424 pages.

Guerilleros, klephtes, ou maquisards ; émeutiers de 1830, de 1848, ou de 1871 ; des bandits d'honneur Hernani ou Ruy Blas aux forçats de Bicêtre ou de Toulon ; des Truands de Clopin-Trouillefou au syndicat Patron-Minette ; de Han à Torquemada ; de Claude Gueux à John Brown ; de Napoléon III à Pie IX ; rois, juges, et prêtres ; armée, magistrature, ou papauté ; bagne, échafaud, potence, ou in-pace : on sait combien la vie, l'œuvre, la pensée de Victor Hugo s'est ouverte au fait et au problème social, politique, psychologique, philosophique, religieux, de la révolte et du crime, et de leur répression par la société. Encore que capitale, cette perspective était d'un ordre très spécial. Il y fallait un spécialiste. Moraliste clairvoyant, philosophe impartial, M. Savey-Casard apportait en outre à cette étude ses connaissances et ses méthodes de juriste.

La documentation est impressionnante. Plus encore que les précieuses bibliographies de la fin du volume (p. 385-413), qu'on prenne au hasard, sur une vingtaine de pages, les notes et références, et on verra la richesse et la diversité des apports : histoire littéraire de Victor Hugo, travaux divers, éditions, manuscrits ; histoire littéraire de l'époque ; histoire des idées et des doctrines ; histoire et évolution de la législation en matière pénale et pénitentiaire. Il est clair que M. Savey-Casard nous donne dans ce volume, d'abord et pour le moins, un très complet inventaire des sentiments, des opinions, des interventions et des activités de Victor Hugo pour tout ce qui touche, de près ou de loin, du point de vue politique et social autant que philosophique et religieux — par exemple, l'esclavage, le suicide, le mal, la souffrance, le progrès —, à la conception et à l'administration de la justice. Compte tenu du fait que Victor Hugo, pour l'étudier, se place en effet, comme le suppose très justement le titre de l'ouvrage, sur le banc de l'accusé. La matière est très clairement distribuée : le crime, — le criminel, — la peine, cette division logique laissant d'ailleurs toute liberté à l'analyse historique de l'évolution des idées.

Victor Hugo s'est assez passionné à ces questions pour, inévitablement, passionner le sujet. Un mérite non moins indiscutable du présent travail est la sérénité dans la lucidité. M. Savey-Casard sait parfaitement comme certaines questions mettent le feu aux poudres, et v.g., individuellement parlant, l'assassinat politique, le meurtre du tyran (p. 188), ou encore, collectivement parlant, la « dernière » guerre, voulue, préparée, déclenchée pour tuer la guerre (p. 109-112). Hugo, plus d'une fois, en a dit sans ambages sa pensée : on verra la mesure et la clarté de ces exposés de M. Savey-Casard. Hugo s'est heurté, sur ces points et ailleurs, à des antinomies philosophiques et morales : on verra l'ingéniosité avec laquelle M. Savey-Casard tient à sauvegarder au maximum la bonne foi de ces contradictions,

et leur cherche, beaucoup plus, assurément, que ne le faisait Renouvier, une explication humaine. Constatons, sans plus, que, dans cet ouvrage, c'est M. Savey-Casard, c'est le R. P. Sertillanges (p. 299), c'est le P. Gratry (p. 104), qui accueilleraient avec le plus de sympathie et d'intérêt ces grandes antinomies hugoliennes pas plus résolues dans Hugo que dans le christianisme : la liberté, — et le crime-maladie (Tout le monde est coupable, et « Personne n'est coupable » : p. 43, 242, etc.) ; et surtout : « Anéantir la misère, oui ; anéantir la souffrance, non »... « Croyez-vous en Dieu ? — Non. — Pourquoi ? — A cause de la souffrance. — Eh bien ! à cause de la souffrance, j'y crois » (p. 305).

Les éléments sont là, aussi, d'une autre synthèse non moins suggestive. Nous voulons dire la situation historique et philosophique de Victor Hugo sociologue, criminologue ou juriste, entre la pensée bourgeoise, très bien représentée ici par le célèbre réquisitoire de Lamartine contre les *Misérables* (p. 80, 102, 242) ; la pensée féodale, ici exprimée par Balzac (dont les citations, très curieusement, courent en note en complète antithèse avec le Hugo du texte, v.g. p. 37, 78, 260, 263, 281) ou Joseph de Maistre (p. 15, 21, 305) ou Auguste Comte (p. 312) ou Baudelaire (p. 42) ; et enfin la pensée socialiste de Proudhon, de Lafargue, de la Commune (p. 77, 90-94, 99, 314, 350). Mais peut-être n'est-ce là qu'une curiosité de 1957, qu'en ce cas M. Savey-Casard aurait avec raison évité de satisfaire.

Nous serions en désaccord sur deux points. M. Savey-Casard écrit, p. 44 : « Il n'a plus la foi depuis 1830 », et aussi, p. 301 : « Les sentiments chrétiens qu'il eut dans sa jeunesse »... Voilà un débat. Mais ce n'est pas le lieu d'y revenir. D'autre part, M. Savey-Casard, non seulement note, dans l'œuvre ultérieure de Victor Hugo, mais semble bien près d'accepter (surtout p. 247 et suiv., mais aussi *passim*) le désir évident de Victor Hugo de faire remonter sa condamnation du bagne et de l'échafaud à 1820 (Louvel, meurtrier du duc de Berry), à 1817 (une voleuse marquée au fer rouge place du Palais de justice), à 1812 (une exécution à Burgos), voire à 1807 (les pendus du voyage de Naples). Antidatation, croyons-nous : un excellent argument nous en serait fourni par M. Savey-Casard lui-même, lorsque, sur un cas où nous avons cette fois les deux états de la pensée, il note (p. 291) l'extrême différence qui sépare les enquêtes (vers 1840) de *Choses vues*, et leur transposition, plus tard, par exemple, dans les *Quatre vents de l'esprit*.

Le titre donné à ce très beau travail ne doit pas induire en erreur : fidèle à son objet, le juriste a su lui laisser, comme dans l'œuvre et la vie de Hugo, ses multiples implications et prolongements. Ce n'est pas un parallèle des *Misérables* et du Code pénal qu'on nous donne ici, c'est une contribution très originale à la connaissance de la pensée politique et sociale, même philosophique et religieuse, de Victor Hugo.

Géraud Venzac.

Victor Hugo, **Claude Gueux. Édition critique présentée par** P. Savey-Casard. Paris, Presses universitaires de France, 1956. Un vol. in-8° de 144 pages.

M. Savey-Casard publie en même temps une excellente édition critique de *Claude Gueux*. On y trouvera, aux pages 87-128, le texte de l'édition définitive parfaitement contrôlé par le texte des éditions antérieures, celui de la *Revue de Paris* de juillet 1834, enfin celui du manuscrit, un second étage de notes apportant tous les rapprochements, commentaires, élucidations, nécessaires ou désirables. Travail définitif lui aussi, auquel il faudra désormais se reporter.

C'est très heureusement, me semble-t-il, que l'introduction a nettement séparé le Claude Gueux de l'histoire (p. 9-38) du héros de Victor Hugo (p. 39-58). Démonstration est ainsi lumineusement établie que ce petit ouvrage de Victor Hugo ne saurait être appelé « de l'histoire » (l'expression, p. 83, est d'E. Blémont, en 1911), mais une « thèse » (p. 58) à l'appui d'une critique fort passionnée de l'organisation judiciaire et pénale du temps. Un détail, mais qui fait image : à Troyes, l'exécution a lieu le vendredi, « afin d'éviter un grand concours du peuple » (p. 37), comme il s'en fût produit le

lendemain samedi, jour de marché ; dans la *Revue de Paris*, on a « choisi » un « jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur son passage » (p. 57 et 117).

En dépit de sa brièveté, *Claude Gueux* n'est pas une œuvre absolument homogène. On trouvera, aux pages 59-78, l'histoire de sa composition : esquissé en septembre 1832, il est repris et terminé en juin 1834, lu à Juliette Drouet, par une belle après-midi, « sur la colline Montmartre », à l'ombre de « deux jeunes arbres » (p. 87 : dédicace du manuscrit), publié dans la livraison de juillet de la *Revue de Paris*.

« Première ébauche » des *Misérables*, estime (p. 84) M. Savey-Casard, qui précise très bien cette notable nuance : le sentiment et le sens religieux de Jean Valjean, Claude Gueux « construit en dehors » (p. 86) de toute idée de Providence, de survie, même de bien et de mal. Nous admettons, pour notre part, la courbe : faux départ politique de Victor Hugo vers 1830 ; retrait et retour, peu après, vers les Tuileries, l'Académie, la Chambre des Pairs ; le vrai départ en 1849. Les positions politiques et sociales très *avancées* de *Claude Gueux*, souvent même plus intransigeantes que dans les *Misérables*, définissent très bien la première de ces étapes.

Signalons, p. 10, n. 7, une confusion entre les sept *cordes* et les quatre *vents*. Ailleurs, Claude *Frolle*, *Laubardement*, Fior d'*Alizo*... Mais le lot ordinaire des inadvertances typographiques est vraiment très réduit.

GÉRAUD VENZAC.

J.-K. HUYSMANS, **Lettres inédites à Edmond de Goncourt, publiées et annotées par** PIERRE LAMBERT **et présentées par** PIERRE COGNY. Un vol. in-12 de 140 pages. Genève, Droz, 1956.

Cette publication complète très heureusement celle des lettres de Huysmans à Zola et elle témoigne de la même méthode scrupuleuse [1]. M. Pierre Cogny présente dans une copieuse introduction les lettres annotées par M. Pierre Lambert. Huysmans face à Goncourt, Goncourt face à Huysmans, rien n'échappe de ces deux attitudes. Celle de Goncourt : M. Cogny a cité les passages du *Journal*, édités ou inédits, qui montrent la faveur sincère dont Huysmans jouissait auprès du Maître d'Auteuil. Quant au disciple, graduellement affranchi et dont l'admiration peu à peu s'essouffle, on sait surtout gré à M. Cogny d'avoir particularisé ses réactions. C'est là l'intérêt essentiel de ces lettres : pour la plupart, ce sont des éloges en réponse à des envois qui requièrent la complaisance.

Mais « la prompte et toute subjective finesse » de Huysmans fait scintiller à ses yeux telle page de Goncourt plutôt que telle autre, et ces lettres, comme celles de Flaubert en pareil cas, sont un florilège plein d'enseignements. Ce que Huysmans choisit porte sa marque : « Il perçoit ce qui chez les autres est lui », selon la formule de M. Cogny. Celui-ci a groupé des textes de Zola, de Daudet, de Maupassant, etc., qui montrent où va d'ordinaire l'attention dans *Les Frères Zemganno* ou dans *Chérie* et qui, par comparaison, font voir combien différents sont les goûts de Huysmans. L'auteur d'*A Rebours* s'attache uniquement, par exemple, dans *Les Zemganno* au mimétisme du style et à la gageure d'un roman sans amour, mais non point du tout au drame de la collaboration d'Edmond et de Jules de Goncourt symboliquement transposée dans celle des deux acrobates.

M. Cogny s'efforce même de retrouver toute l'évolution de Huysmans à travers les *Marginalia* de ses lectures : analyse séduisante, mais peut-être aventurée, car la correspondance étudiée ici n'offre que des repères trop fragmentaires et assez incertains.

Une autre difficulté était de faire la part de la sincérité dans les témoignages d'admiration de Huysmans. Je serais moins soupçonneux que M. Cogny en ce qui concerne la lettre d'envoi de *Marthe*, ce roman de la prostitution qui va paraître mal à propos en même temps que *La Fille*

1. J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à E. Zola*, publiées et annotées par Pierre Lambert avec une introduction par Pierre Cogny (Droz, 1953).

Élisa. « Démarche habile », sans doute, que celle du débutant qui détourne l'accusation de pillage en annonçant une persécution judiciaire peut-être imaginaire ; mais il y a là autre chose qu'une « lettre de courtoisie », et Huysmans n'a jamais nié son admiration d'alors pour Goncourt, quitte à la confesser plus tard avec un pittoresque dédain, comme dans cette lettre de 1890 à Ernest Raynaud : « Mais pourquoi déterrer *Marthe*, un vieil ovaire de jeunesse fécondé par un spermatozoïde de de Goncourt ? » (Cité par Pierre Lambert, p. 50.) Il faut le croire quand il dit, en 1881, à Goncourt : « Ce sont vos romans qui m'ont les premiers, et plus que tous les autres, poigné, et c'est à eux que je vais toujours, par les heures de tristesses, car seuls ils dégagent les intimes mélancolies de l'existence. » (P. 67 et suiv.) Son admisation pour *La Faustin*, sans doute l'attribue-t-il au seul Des Esseintes quand il écrit à Zola ; mais M. Lambert, qui avait déjà fait la mise au point nécessaire dans l'édition des lettres à Zola (p. 102), cite ici (p. 73) telle lettre de 1905 à J. Lionnet, où Huysmans vieilli réaffirme l'intérêt qu'il porte à ce roman. On ne dira jamais assez que *La Faustin* a d'un coup débordé le naturalisme. Huysmans, lui, l'a senti, qui écrit : « Il y a dans ce roman un art d'évocation unique, des doubles lignes, c'est-à-dire sous la ligne écrite et imprimée, une autre qui sourd à sa flamme d'art, comme ces phrases tracées à l'encre invisible et sympathique qui apparaissent au toucher du feu. »

Je ne suis pas sûr non plus qu'il faille attribuer à un mimétisme occasionnel les traits d'*écriture artiste* qu'on trouve dans ces lettres : on en découvrirait bien d'autres de même ordre dans les œuvres de Huysmans ; celui-ci est tellement persuadé de sa dette à cet égard qu'il reproche à Edmond de Goncourt d'avoir omis dans la préface de *Chérie* de signaler, parmi les legs littéraires des Goncourt, la langue qu'ils ont créée. « ... personne, dans les stylistes qui viendront, ne pourra point ne pas se servir des néologismes, des tournures que vous avez créées ».

Ceci encore, à propos du style de Huysmans. M. Cogny écrit : « Goncourt souhaite que le talent [de Huysmans] « ne se mette pas au pain sec de l'expression grise » (p. 35). Le maître semble ainsi craindre que son disciple n'éteigne trop son style. Or c'est la crainte inverse qu'exprime la lettre du 27 octobre 1876 dont ce passage est tiré (citée ici par M. Lambert, p. 49) : « La seule critique que je me permettrai [...] c'est [...] ne pas savoir résister quelquefois à la tentation d'une expression de lettré, au charme du mot brillant, tapageur ou curieusement archaïque. »

Ce sont là des réserves de détail. L'essentiel, c'est que l'introduction de M. Cogny nous aide fort bien à situer ces lettres dans la perspective de Huysmans et de son temps.

Quant aux notes de M. Lambert, elles sont un modèle de précision et de sagacité pour l'identification des personnalités et la reconstitution des circonstances. M. Pierre Lambert connaît admirablement Huysmans ; il évoque tout ce qu'on peut savoir, par exemple, des projets avortés qu'on voit se profiler ici, celui de *La Faim* ou de *Là-Haut*, ou bien encore celui de *La Comédie Humaine*, appelée à être la grande revue naturaliste et morte avant d'avoir paru.

Les notes nous révèlent encore tous les échos, consonants ou contradictoires, que les lettres à Goncourt éveillent dans l'œuvre de Huysmans. D'autre part, M. Lambert est en mesure, bien souvent, de produire *in extenso* la réponse d'Edmond de Goncourt, dont on connaît si mal la correspondance, restée presque intégralement inédite et l'une des plus dispersées qui soient. On a donc ici fréquemment les deux parties du diptyque, et même l'envers du volet Huysmans : d'autres lettres, en note, nous disent, par exemple, l'ennui que Joris-Karl a éprouvé à la trop longue lecture de *La Faustin* chez « le fade de Nittis », sa lassitude du *Grenier* ou son irritation devant l'adaptation scénique de *Germinie Lacerteux*.

On ne peut donc souhaiter annotation plus complète et plus judicieuse. La seule occasion où le commentaire de M. Lambert fait involontairement pencher la balance, c'est la lettre de Huysmans relative à la visite de Bloy à Goncourt du 17 mars 1885.

On trouve en note tous les textes qui semblent condamner sans appel « le pontife d'Auteuil », coupable d'être resté insensible à la lettre pantelante du *Mendiant ingrat* et de lui avoir refusé les 50 francs dont il avait besoin,

parce que Bloy avait tourné en dérision la vanité du vieil homme de lettres dans *Les Confidences du rien* et *Les Premières plumes d'un vieux dindon*. Mais ce dernier article, reproduit comme le premier dans *Belluaire et Porchers*, M. Lambert en a-t-il lu la fin, où Bloy parle du « survivant des deux drôles » ? C'est ce mot de *drôle*, appliqué à son frère disparu, que Goncourt n'a pu pardonner, comme en font foi deux passages du *Journal* datés du 20 octobre 1884 et du 17 mars 1885 ; mais ces deux passages étant inédits, M. Lambert n'était sans doute point tenu de mesurer la résonance que l'injure gratuite de Léon Bloy, adressée à un mort, devait avoir dans le cœur du survivant [1].

C'est là une simple nuance. On ne saurait trop souligner le zèle clairvoyant que M. Lambert déploie une fois de plus au service de Huysmans. Celui-ci a dépassé, dans le culte des lettres, le stade des dévotions fermées, et la présente publication, où nous voyons à la loupe le passage de Goncourt à Huysmans, contribue à faire sentir à la fois l'insensible glissement et les imprévisibles bifurcations dont se compose l'évolution littéraire.

ROBERT RICATTE.

ANDRÉ VIAL, **Guy de Maupassant et l'art du roman.** Paris, Nizet, 1954. Un vol. gr. in-8° de 643 pages.

A l'œuvre romanesque somme toute réduite de Maupassant, M. Vial a consacré un très gros volume de 641 pages compactes : c'est dire avant tout l'extrême minutie de l'analyse et la profonde conscience de l'auteur. Mais le mérite éminent de M. Vial est de ne s'être pas contenté d'une étude, si consciencieuse fût-elle, de l'œuvre de Maupassant, et d'avoir abordé des problèmes plus vastes. Nous sommes avertis d'ailleurs que telle était bien l'intention de M. Vial, dans une sorte de vaste Introduction intitulée : « Les problèmes d'art et d'histoire littéraire que pose le roman de Maupassant » : ce sont, par exemple, le problème des « natures respectives du conte, de la nouvelle et du roman », un problème de psychopathologie littéraire, le problème de l'influence flaubertienne et de la filiation littéraire, celui de la place de Maupassant dans la littérature de la fin du XIX^e^ siècle et dans le naturalisme. Autant de questions de réelle importance, auxquelles M. Vial s'est efforcé de répondre au cours de son étude. Car ces divers problèmes ne trouvent leur solution ou ne sont discutés qu'à mesure que s'élabore la minutieuse investigation de ces quelques volumes : *Une Vie*, *Bel-Ami*, *Mont-Oriol*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la mort*, *Notre Cœur*, et selon un plan d'ailleurs parfaitement classique. M. Vial étudie successivement « Les conditions et influences déterminantes », puis « L'évolution... », du roman de mœurs au roman psychologique, enfin la technique proprement dite (« Les moyens de l' « Illusion » et la technique de la « vraisemblance »).

Plutôt que de résumer ici ce gros travail, nous nous attacherons pour montrer son exceptionnel intérêt, à quelques-uns précisément des problèmes plus généraux que M. Vial s'est efforcé d'éclaircir.

Il est remarquable que la doctrine de Maupassant se soit formée avant l'expérience de la création : c'est à Flaubert, naturellement, que Maupassant doit cette exceptionnelle maturité, le sens de sa « vocation » d'écrivain et sa « hantise... de l'originalité » (p. 59). L'originalité est, en effet, le but premier de Maupassant : « Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir l'aspect qui n'ait été vu et dit par personne » : quand il écrit ces lignes, Maupassant « transcrit pieusement la leçon de Flaubert » (p. 63). Et dans les pages qui suivent, M. Vial précise d'une façon vraiment définitive ce que représentent pour Maupassant les notions de « réalité » et d' « impersonnalité », notions qu'il doit aussi au maître de Croisset. « La vérité absolue, la vérité sèche, n'existe pas.... Quel enfantillage (...) de croire à la réalité, puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes » (p. 65). Nous

1. Signalons, à propos du *Journal*, un lapsus, p. 106, n. 2 : ce n'est pas le tome 4 du *Journal* auquel Huysmans fait allusion dans sa lettre de janvier 1891, mais bien le tome 5, publié en feuilleton dans *L'Écho de Paris*, en décembre 1890 et en janvier 1891, avant de paraître en librairie en février 1891.

trouvons là défini ce que M. Vial nomme d'une formule très heureuse « le dogme de l'observation différentielle et pénétrante » (p. 72). C'est en cette vision personnelle de la réalité, en cette « illusion » singulière, que réside l'originalité, et c'est par elle que s'impose au lecteur la personnalité de l'écrivain. « L'exigence d' « impassibilité » ne concerne que la mise en œuvre » (p. 67). Précisément, pour faire participer son lecteur à sa propre *illusion*, l'auteur évitera toute intervention directe. Et M. Vial donne la parole à Maupassant lui-même : « Le romancier ... ne doit pas plaider, ni bavarder, ni expliquer. Les faits et les personnages seuls doivent parler. Et le romancier n'a pas à conclure, cela appartient au lecteur » (p. 68). On lira d'autres citations tout aussi intéressantes pour la fermeté de la pensée et la netteté de la formulation, par exemple : « Les dedans des personnages ont besoin d'être commentés par leurs gestes », etc. (p. 84 et notes). La mise en œuvre et la technique propres à une telle conception imposent un complet effacement de l'auteur devant ses personnages (III^e^ partie, chap. III : L'effacement du romancier et les procédés de présentation directe, p. 536 et suiv.) : de là, le *personnage-témoin*. « L'identification même du lecteur au personnage principal admet pour condition essentielle cette restitution de la sensation propre d'un personnage promu au rôle de personnage-témoin » (p. 537). De la réalité observée, nous ne connaîtrons que ce qu'en connaissent Jeanne, Brétigny, Pierre ou Bertin, tous personnages « avec qui le romancier, à un moment ou un autre, avait pu établir ce commerce familier... dont il faisait *lui aussi* le gage d'une intuition vraiment pénétrante » (p. 539). Les modalités de ce procédé du personnage-témoin sont ensuite étudiées dans le détail. Nous n'en relèverons que quelques-unes. D'un cadre donné, par exemple, le romancier ne retient naturellement que les traits perçus par le personnage-témoin, selon la nature particulière de son tempérament et son état d'esprit du moment. Or Maupassant, comme Flaubert, comme Tourguéniev (dont l'influence est très importante ici), a su remarquer à son tour que « la contemplation d'un observateur, lorsque cet observateur ne fait pas métier d'observer... impose au tableau une architecture : elle est surtout sensible à la différence, au *contraste*... ». Et le plus souvent « l'*impression de l'ensemble est suggérée précisément par l'élément qui la nie* » (p. 542) : plan horizontal et ligne verticale, notations lumineuses et épaisseur de l'obscurité, immobilité rendue par « le trait unique d'un mouvement rapide », silence révélé par « un son bref et violent, ou menu, mais répété », etc., autant de marques d'un « relativisme spontané, vital, de la conscience psychologique et de la sensibilité », dans lequel Maupassant, selon M. Vial, retrouve « le principe de l'impressionnisme ». De la même manière, les personnages nous apparaissent à travers le personnage-témoin privilégié, de sorte que « le portrait marche, et, inscrit dans le mouvement de curiosité du personnage le plus intéressé, *devient un moment de l'action* » (p. 549). C'est aussi dans l'esprit du procédé que l'usage étendu fait par Maupassant du style direct — élément de l'art de Maupassant par lequel « se définit le plus nettement son originalité en face de Flaubert » (p. 553). M. Vial explique cette différence fondamentale par les différences de mode de vie de chacun des deux écrivains : le dialogue, le style direct, supposent « une participation de bonne foi aux rites de la vie séculière qui répugnaient à l'humeur claustrale » de Flaubert (*id.*). Maupassant a connu au contraire le « pathétique du jeu des passions et des intérêts », par ses contacts directs avec la vie : le dialogue traduirait chez lui ce « corps-à-corps » avec l'existence. L'explication, séduisante, paraît aussi judicieuse.

Un autre problème traité par M. Vial nous arrêtera : celui des rapports du roman avec le conte et la nouvelle, puisqu'aussi bien Maupassant a cultivé simultanément chacun des trois genres. Pour M. Vial, le conte est remarquable en premier lieu par sa concentration : le but du conteur est d'isoler un trait, un instant privilégié, pour provoquer un « effet de choc » dans l'esprit du lecteur. « Dans l'immense majorité des contes de Maupassant, l'instant privilégié est placé à la fin », marqué par une image, ou un mot « d'intense signification », ou une « sèche précision anecdotique ». Il repose souvent sur un contraste, le contraste semblant avoir « une vertu génétique et organisante » (p. 436 à 453). D'autre part, la conte a un caractère de *récit*, le plus souvent oral, et « la présence du diseur est intense... » ;

« le conte est l'élaboration de l'événement par le jugement du conteur, en substance communicable et directement assimilable au jugement d'autrui » (p. 466). Les détails de structure du conte découlent de cette conception, et M. Vial les étudie de façon à peu près exhaustive : par exemple, les différents types d'*enchâssement* du récit. Mais ce « mot de la fin », cet effet de choc signalé plus haut ne clôt pas le conte : car la raison d'être du conte n'est pas l'événement, l'instant, le trait qui en forment la substance ; elle est « dans une notion abstraite, claire, simple, courte, voire un peu courte, qui est tantôt une définition, tantôt un jugement de valeur, tantôt une explication, d'aventure les trois à la fois » (p. 472), et de telle façon que la marche du conte aille de l'inconnu au connu, de l'étrange au familier, de l'anormal au normal, du particulier au général, etc. (A la limite, nous trouvons un *conte à thèse*, dans lequel l'élément anecdotique s'efface devant la leçon (p. 477). Le roman s'oppose au conte par l'intervention de la durée : « Le contact qui s'établit entre l'œuvre et son public » permet à celui-ci de vivre avec les personnages tout le temps nécessaire pour s'habituer à eux. Le romancier établit des *coupes* dans le *flux de vie* de ses créatures ; le temps du roman n'est d'ailleurs pas homogène, « mais subit des contractions et des étalements, au gré des variations qui affectent le rythme de vie des personnages » (p. 485). D'autre part, alors que le conte est récit d'un événement qui a eu lieu en dehors de la présence du lecteur, le roman fabrique des événements que le lecteur voit naître : il est « image continue », et non récit. Aussi le mode de participation de l'écrivain y est-il tout à fait différent : c'est la libération de son monde intérieur, que le romancier trouve dans la création romanesque, et Maupassant en a eu une parfaite conscience (p. 482). On lira à ce propos des comparaisons convaincantes entre certains chapitres d'*Une Vie* et les contes que Maupassant en a tirés après les avoir remaniés : elles prouvent à quel point étaient nettes les vues de l'écrivain sur les conditions particulières de chaque genre. Quant à la nouvelle, disons sans insister que M. Vial y voit un genre hybride, qui participe des caractères du roman et du conte : elle converge vers un moment privilégié, mais requiert la durée. Cependant elle est plus proche du roman, dans la mesure où elle est le plus souvent « pure continuité d'image, à l'exclusion de tout récit ». M. Vial apporte d'ailleurs à ces affirmations les nuances qui s'imposent.

Cet exposé de deux des principales thèses posées par M. Vial ne donne qu'un aperçu bien incomplet de la richesse de l'ouvrage. Celui-ci requiert, bien sûr, de son lecteur, une attention scrupuleuse ; encore faut-il ajouter que les analyses minutieuses et nuancées de M. Vial ne vont pas sans des synthèses souvent formulées de façon très vigoureuse. On lira ainsi d'autres excellentes pages sur la pensée de Maupassant (I, 2 : la vision du monde, et I, 3 : l'empreinte du Naturalisme), sur l'évolution de son art : « Du roman de mœurs au roman psychologique » (II, 2), sur la notion de « types » avec les nuances, balzaciennes, d'*individualités typisées* et de *types individualisés* (p. 391-392), et enfin un intéressant *Dictionnaire des idées reçues*, qu'on peut facilement extraire de l'œuvre (p. 141 à 145). Nous terminerons par quelques mots sur le chapitre consacré aux procédés stylistiques et que M. Vial intitule « Styles et style » (III, 3). Déjà, nous savions que le style, pour Maupassant, doit participer à cette *illusion* que le romancier impose à son lecteur : il est un des moyens de cette illusion. Ce que Maupassant reproche à l'écriture artiste, c'est de briser cette communication entre le romancier et le lecteur (p. 85 et suiv.). Comme Flaubert, Maupassant pense que « le style, à lui tout seul, est une manière absolue de voir les choses » (p. 93). Ainsi donc, du mot et de la phrase, M. Vial nous redira heureusement dans ce dernier chapitre : « Leurs prix, ils ne le tiraient que d'une stricte convenance à la magique suggestion qu'ils devaient opérer » (p. 569). De là une « pluralité des styles ». Ceci posé, M. Vial marque le caractère « classique » de la langue utilisée par Maupassant dans ses romans. Cependant notre romancier n'échappe pas à deux tendances chères à son époque : le souci d'enrichir et celui d'assouplir la langue. Aussi, des emprunts à la langue familière, des néologismes sémantiques, trahissent son souci d'expressivité. C'est à quoi il faut attribuer les faits de l'écriture artiste, dont Maupassant a, lui aussi, « subi la contagion » (p. 589). Nous retrouvons chez lui les principaux procédés utilisés par les Goncourt et leurs imitateurs, en particulier la caracté-

risation par le substantif et l'utilisation des formes aspectives du verbe.

Quant à la phrase, M. Vial l'étudie ensuite dans l'ordre des mots, le mouvement et le rythme. A ce propos s'impose une légère remarque touchant la terminologie. M. Vial appelle « séquence progressive » (p. 595) l'organisation de la phrase en membres de grandeur croissante. Mais depuis Bally, l'expression désigne l'ordre des mots du déterminé au déterminant, c'est-à-dire du connu à l'inconnu. C'est aussi en ce sens qu'on la trouve employée chez M. Cressot, auquel M. Vial se réfère maintes fois dans ce chapitre. L'organisation de la phrase en membres croissants s'appelle « cadence majeure » ; et ce que M. Vial nomme « séquence régressive » est la « cadence mineure » de M. Cressot. Il y aurait avantage à ne pas confondre les deux notions. Cette remarque n'enlève rien de leur valeur aux études pertinentes que fait M. Vial sur un certain nombre de phrases de Maupassant.

On voit quelle est la portée de ce gros ouvrage de M. Vial, désormais indispensable non seulement à qui voudra étudier l'œuvre de Maupassant, mais à quiconque s'intéressera à la technique et à l'art du roman en général. Ce n'est pas là le moindre des mérites de M. Vial.

Jean Thoraval.

Irving Putter, **The Pessimism of Leconte de Lisle, sources and evolution.** Berkeley, University of California Press, 1954. Un vol. in-8° de II-144 pages.

Professant la littérature française à l'Université de Californie — Berkeley et Los Angeles — M. Irving Putter s'est attaché à l'étude du Parnasse et spécialement de Leconte de Lisle, en notant d'abord, dans une plaquette ancienne, les jugements divers prononcés sur le Poète par ses Contemporains. Son orgueilleux mépris y était en conclusion assigné comme base d'un « pessimisme latent ».

Reprenant ce trait, l'auteur a consacré une brochure plus importante au *Pessimisme de Leconte de Lisle* dans ses *Sources et son Evolution.*

Après un court préambule, orienté sur le pessimisme littéraire, où le programme tracé est de « relier l'évolution de la pensée du Poète au Poète lui-même », Irving Putter — non sans annoncer une étude complémentaire visant l'œuvre définitive et ses rapports avec son époque — distingue chronologiquement quatre périodes dans les démarches du pessimisme lislien.

La première (Jeunesse) va de 1818 à 1847, la seconde (Bretagne) s'étend de 1837 à 1843, la troisième (Révolution) de 1845 à 1849 et la dernière (Maturité) règne de 1852 à 1914, c'est-à-dire de la publication des *Poèmes antiques* à celle des ultimes vers. Dans chacune, l'auteur fait ressortir le caractère non conformiste et la personnalité individualiste du Poète comme facteurs prépondérants, au détriment des autres influences subies : santé, nature, éducation, amour, puis famille et société, fouriérisme et ambiance révolutionnaire, enfin résurrection de la sentimentalité empreinte d'ailleurs d'amertume foncière.

Et de son analyse, M. Putter répondant à la question qu'il s'était posée, tire en résumé la déduction suivante : « Ce fut son pessimisme qui modela sa vie et non pas sa vie qui détermina son pessimisme ».

L'ouvrage témoigne d'une abondante documentation et constitue un apport fort valable à la figuration du mystérieux Aède qui apparaissait à Maurice Barrès comme « un magnifique animal humain ».

Rolland Boris.

Roméo Arbour, **Henri Bergson et les lettres françaises,** Paris, José Corti, 1955. Un vol. in-8° de 460 pages. — **Les Revues littéraires éphémères paraissant à Paris entre 1900 et 1914. Répertoire descriptif.** Paris, José Corti, 1956. Un vol. in-8° de 93 pages.

Le sujet que traite M. l'abbé Roméo Arbour a été signalé aux générations du début de ce siècle par Tancrède de Visan. Pour la première fois on leur apprenait que le romantisme français n'était pas frère du romantisme allemand, mais des classiques d'outre-Rhin, et que les frères ou les neveux des

romantiques allemands étaient nos symbolistes [1]. Or, le rôle que Fichte et d'autres philosophes du *moi* avaient joué auprès des romantiques allemands, il fallait bien qu'il eût été assumé auprès des symbolistes français ; et, par goût de la symétrie, Tancrède de Visan avait décidé que c'était le rôle de Bergson, quoiqu'il reconnût loyalement que les dates s'y prêtaient mal.

Il en est resté longtemps comme une gêne dans nos esprits. Nous étions obligés de constater que l'histoire des idées et celle des lettres s'ordonnaient mal dans leurs rapports réciproques. Nous nous avisions, — et ce n'est pas la thèse de Krantz qui nous en eût dissuadé, — que le classicisme qui semble postulé par Descartes aurait pu naître sans Descartes, puisque le symbolisme, apparemment postulé par Bergson, avait pu naître avant le bergsonisme. La tardive venue de Péguy ne suffisait pas à nous rassurer : nous sentions bien qu'elle ne touchait pas au fond du symbolisme, ni peut-être au fond du bergsonisme. Proust étant alors ignoré, une donnée du problème nous manquait ; et d'ailleurs Proust n'a permis de résoudre le problème ni à Kurt Jackel, ni à Floris Delattre. A ce problème, M. Arbour s'attaque à son tour. Pour le cerner, il s'est imposé le dépouillement minutieux de toute une époque littéraire, dont témoigne son autre travail, sur les *revues éphémères* [2] ; il a pris connaissance de toutes les études, jusqu'ici partielles, qui touchaient à son sujet [3].

Son double souci de recherche précise et de réflexion philosophique lui a épargné de tomber dans les assimilations arbitraires. Pour les points de rencontre ou de conflits certains, comme Péguy et Proust, le danger n'était pas grave ; la ligne était dessinée. C'est dans les zones moins distinctes que la conjecture était périlleuse. Ces principales zones sont : d'abord la véritable étendue de la culture artistique et littéraire de Bergson, — j'entends son champ de littérature et d'art contemporains ; en second lieu, les reflets bergsoniens qui sont perceptibles dans la poésie moderne, — sujet qui, chez un auteur qui n'aurait pas su se contenir, aurait dégénéré en une histoire de la poésie moderne. M. Arbour n'a jamais perdu de vue ce que la chronologie permettait ou interdisait.

La première partie du livre offre une image de Bergson lui-même, dans l'éclairage littéraire ; une biographie de son esprit. Nous voyons le jeune Bergson dans ses origines, dans sa famille ; mais en un développement plus sobre qu'on ne le souhaiterait : n'y aurait-il pas lieu de savoir quels jours sur la Pologne artistique, littéraire, pensante, son père pouvait lui ouvrir dès l'enfance ; et quel musicien était ce père ? S'il a fait, comme on nous le dit, des opéras, ceux-ci sont-ils tombés dans un néant vertical ? Rien de cette culture musicale ne se marie-t-il à la culture littéraire d'Henri Bergson ? Question séduisante, — et décevante : si nous apprenons qu'il a assisté aux deux premières représentations de *Pelléas* à l'Opéra-Comique en 1902, c'est par un tiers (p. 50). Nous le voyons lire les écrits de Berlioz et de Wagner ainsi que le *Beethoven* de Romain Rolland, et nous constatons les « multiples références à l'art musical dont il a parsemé son œuvre » (p. 139) ; mais nous ne saurons jamais si c'est là un héritage paternel, ou au contraire une réaction contre ce père (sur qui il n'était pas impossible, assurément,

1. Cette « thèse », déjà soutenue par Jean Thorel (*Les Romantiques allemands et le Symbolisme français, Entretiens politiques et littéraires*, septembre 1891), devait être reprise, avec quelque âpreté, en 1921, par Georges Le Cardonnel, dans une polémique avec John Charpentier (*Mercure de France*, 1er juin 1921) à l'occasion d'un article de celui-ci sur la *Poésie britannique et Charles Baudelaire* (*ibid.*, 15 avril 1921).

2. Il est malaisé de définir une « revue éphémère ». M. Arbour a décidé de prendre, comme durée limite, quatre ans. Il n'a pas exclu des revues d'érudition, qui sont plutôt des recueils documentaires d'histoire littéraire, comme la *Revue Bourdaloue* ou la *Revue Fénelon*, qui font curieuse figure auprès d'*Arlequin* ou de la *Revue immoraliste*. La question se pose de savoir si les « principaux collaborateurs », dont les noms sont donnés à chaque rubrique en même temps qu'une description sommaire du contenu, ont tous collaboré. Par exemple, Barrès a-t-il été vraiment, en 1909 et 1910, un des « principaux collaborateurs » d'*Arlequin* ? La *Bibliographie barrésienne* d'Alphonse Zarach ignore cette revue mensuelle.

3. On ne peut ajouter que peu de titres à sa bibliographie. Par exemple, dans l'*Ultima* de Florence, mai-juin 1950 : *L'ombre di Bergson e la letteratura contemporanea*.

de s'informer davantage, puisqu'il a dirigé le conservatoire de Genève). De même, que doit-il à sa mère, cette anglaise qui ne parlait pas le français ? Avoir eu l'anglais pour langue maternelle, cette circonstance s'est-elle trahie dans la façon dont il a entendu les poètes français ? Les a-t-il écoutés comme s'ils eussent été des poètes anglais ? On serait tenté de le croire, et M. Roméo Arbour a eu raison de se reporter, sur ce point, à l'étude de Floris Delattre [1]. Mais il flotte assurément dans cette famille des fluides magiques dont M. l'abbé Arbour n'a pas songé, ou s'est refusé, à retrouver les hermétiques formules. Si nous ne nous trompons, la sœur du philosophe, Mme Mac Gregor, fut « grande Prêtresse Anari » de « l'ordre de l'Aube d'or à l'Extérieur ». Qui nous dira ce qu'est « l'ordre de l'Aube d'or à l'Extérieur » ?

Si ce volume passe un peu vite à travers le milieu familial, il nous fait suivre par étapes bien détachées le jeune Henri Bergson dans les classes qui l'amenèrent à la rue d'Ulm, le jeune maître dans son enseignement de province. Il eût été bon de nous faire connaître quelque chose des esprits qu'il a rencontrés dans ces années provinciales, souvent si fécondes. A la vérité, je doute qu'il doive des idées sur la poésie à son collègue de la Faculté des Lettres de Clermont, Emmanuel des Essarts, qui, au surplus, était professeur de grec ; relevons toutefois cette rencontre : Emmanuel des Essarts a publié dans la *Revue d'Histoire littéraire* (1894, p. 139) un article sur *le Romantisme classique* ; or nous verrons Bergson écrire longtemps après, que la France est « pénétrée de classicisme, d'un classicisme qui a fait la netteté de son romantisme » [2]. Mais, assurément, nous nous arrêterons surtout aux étapes décisives, à la succession des problèmes qui accompagnent la méditation de Bergson, du jour où, par la notion de durée, il est comme obligé à la découverte progressive de l'intuition, sur le chemin de laquelle il devait rencontrer l'intuition esthétique. Sans subir très expressément l'influence, ou même le contact, des lettres contemporaines, il participait à leurs besoins, peut-être à leurs tourments ; il abordait, à la même heure qu'elles, la même enquête sur le secret de la personnalité. Les mots-clefs des écoles littéraires, — l'inconscient, la mémoire, l'immédiat, — sont ceux autour desquels s'organise une pensée cependant étrangère aux écoles et indépendante des modes de l'art.

Si l'on serrait de près des rapprochements de textes ou de dates, on serait plutôt enclin, — nous l'indiquions plus haut, — à cette impression imprévue et décevante, que c'est le mouvement littéraire qui a précédé Bergson : son livre le plus explicitement orienté vers la théorie littéraire est *Le Rire* ; or *Le Rire* est de 1900. Et certes on y trouve des formules que les poètes de 1886 auraient été heureux d'entendre : « ... derrière le mot banal et social qui exprime un état d'âme individuel, c'est le sentiment, c'est l'état d'âme qu'ils iront chercher, simple et pur » (p. 160) ; mais les poètes de 1886 n'auraient-ils pu entendre des paroles semblables de la bouche des professeurs de philosophie de leur temps, — par la grâce, sans doute, des influences allemandes ? Par exemple, dès 1883, chez Gabriel Séailles, dans l'*Essai sur le génie dans l'art* ?

La deuxième partie d'*Henri Bergson et les lettres françaises* propose une image de la littérature moderne dans l'éclairage bergsonien. Tantôt il ne s'agit que d'une déformation du bergsonisme, jeté, par le hasard des engouements ou l'injustice des luttes partisanes, dans la polémique de l'avant-guerre ; tantôt, d'insaisissables correspondances, qui trahissent plutôt un climat d'époque qu'une authentique filiation : tel est le cas du symbolisme, à propos duquel M. Étiemble (*Le mythe de Rimbaud*, p. 101) et M. Blanchot (*Yale French Studies*, 49, II, p. 63-66) ont parlé d' « attirail pseudo-bergsonien » et de rapprochement arbitraire. Mais à mesure qu'avance le XXe siècle, et par un choc en retour de la pensée philosophique sur les idées littéraires, le chant des poètes, la psychologie des romanciers se pénètrent de formules bergsoniennes,... de formules, puis de pensées. Enfin la critique littéraire, à son tour, est atteinte ; on ne reconnaît plus les traits, d'ailleurs contra-

1. A laquelle il y aurait lieu d'ajouter l'article de M. Louis Landré, *Henri Bergson et l'Angleterre, Langues modernes*, mars-avril 1948.
2. *Les Études gréco-latines et l'enseignement, Revue de Paris*, 1er mai 1923.

dictoires, qui la marquaient, selon les cas, de dogmatisme, d'historicisme, d'impressionnisme ; elle est sensible à un « mobilisme » qui semble fondre la littérature dans la vie ; ou bien elle se fait introspective, elle fait, de l'expérience littéraire, un itinéraire vers le monde intérieur, une expérience spirituelle. Aussi est-ce tout naturellement sur les noms d'André Suarès [1], d'Albert Thibaudet et de Charles du Bos que s'achève ce livre.

A leur suite, il aurait pu laisser se profiler d'autres efforts littéraires qui prolongent leurs efforts. Surtout, il eût été bon de dessiner des zones d'ombre ou des périodes de réaction, de suivre le reflux du courant bergsonien, que d'autres courants combattent. L'entre-deux guerres s'est passée à chercher des maîtres de pensée qui pussent donner aux lettres un nouvel appui. En 1928, quand lui est décerné le prix Nobel (*de littérature*, remarquons-le) [2], Thibaudet affirme que l'armée bergsonienne n'a pas un déserteur ; il rappelle que William James écrivait à Bergson, après la publication de *l'Évolution créatrice* : « En avant, vous comme chef, moi comme soldat ! » — et il ajoute : « Depuis 1907, cette armée s'est fortifiée et accrue. Elle ne connaît ni crise des cadres ni crise du recrutement. » Or il n'y a plus alors d'armée bergsonienne, s'il y en a jamais eu. La génération qui avait mis ses raisons d'agir sous le patronage de Bergson et de William James s'éteignait ; et l'on n'avait pas encore trouvé d'autorité philosophique qui donnât aux lecteurs des *Conquérants*, publiés cette même année 1928, aux spectateurs de *Siegfried*, créé aussi cette année, ce que les lettres demandent à la philosophie : l'illusion d'une explication du monde, ou des prétextes à l'adoration du *moi*.

A la vérité, comme tous les ferments de pensée que l'esprit humain s'est incorporés, le bergsonisme *littéraire* restait présent, quoique caché ; plus subtil qu'une armée, il est un courant, qui se prolonge secrètement. C'est l'impression sur laquelle nous laissent les dernières lignes du livre si personnel, dense et intelligent de l'abbé Roméo Arbour.

PIERRE MOREAU.

ROMAIN ROLLAND-JEAN BODIN, **Jean-Christophe et Armel (Correspondance)**. Lyon, Éditions Aimé Brachet, 1955. Un vol. in-8° de 189 pages.

Cette *Correspondance* couvre quatre années, de 1924 à 1928 (exception faite de la dernière lettre, écrite en 1931). Elle est centrée sur l'affaire importante que constitue la publication d'un premier livre. Jean Bodin, débutant, s'est adressé à Romain Rolland, écrivain consacré, pour qu'il l'aide à forcer les portes des maisons d'éditions. Quatre années : c'est le temps qu'il faudra pour qu'*Armel*, roman lyrique, sorte des presses.

L'intérêt le plus immédiat de cet échange de lettres est de nous montrer avec quelle fraternelle générosité Romain Rolland savait répondre aux appels de ses jeunes cadets. On songe à l'éternelle reconnaissance qu'il voua à Tolstoï pour la réponse qu'il en reçut, quand il était lui-même étudiant. Il s'était juré de ne jamais manquer à cet exemple. Jean Bodin n'est pas sans lui rappeler d'ailleurs, par bien des côtés, le pensionnaire de l'École Normale Supérieure des années 1886-1889. Il est étudiant (en médecine), acceptant la solution de sagesse offerte par l'exercice d'une profession normalement rémunérée afin d'être libre d'écrire. Lui aussi vient de sa province : la Bretagne, les yeux pleins de rêve, l'âme bercée par un silence qui

1. Pour Suarès, M. Arbour ne se réfère (p. 375) qu'aux lettres, inédites, que l'écrivain a reçues de Bergson, mais il n'aurait pas consulté sans profit son article des *Nouvelles littéraires*, 25 juin 1932 : *A propos de Bergson mystique* : « Il est vraiment le Copernic de la métaphysique. Il renverse les termes du problème, sclérosé par la scolastique des logiciens et des savants : il ne tire pas la psychologie d'une métaphysique arbitraire, mais la métaphysique réelle d'une expérience psychologique. »

2. Albert Thibaudet ne manque pas de faire observer, dans *Candide*, le 15 novembre 1928, que c'est à Henri Bergson *écrivain* qu'il est attribué : « Ce sont donc des mérites littéraires que le prix Nobel a désignés et soulignés en l'œuvre de M. Bergson. » Ces lignes, qui entraient bien dans son dessein, auraient pu trouver place dans un livre sur Bergson et les lettres françaises.

répugne à l'agitation des grandes villes. Il est ombrageux, susceptible, dévoré de passions. Une ultime ressemblance fait se rencontrer les deux hommes dans leur amour pour Rome.

Jointe au fait que Romain Rolland connaissait déjà Louise Bodin, mère de Jean, cette parenté spirituelle explique sans doute l'affectueuse sollicitude dont sont empreintes les lettres de l'auteur de *Jean-Christophe*. Nous retrouvons là le maître d'énergie, le lutteur passionnément épris de la vie, l'amant des âmes héroïques. « Notre force, notre beau, notre bien, notre Dieu est en nous. Nous le sentons, nous le voyons, nous sommes en communion constante avec lui. Que tout chancelle, autour. Lui, ne chancelle pas » (p. 61). « Il est facile de souffrir. Il est facile même de mourir. Mais il n'est de viril que ceci : vivre, vouloir et se maitriser » (p. 104). L'écrivain n'oublie pourtant pas l'existence des autres hommes. « Cette poignée de mains que je vous prête, vous devez la rendre à d'autres, dans leur détresse. Maintenant, ou dans l'avenir. Vous le devez » (p. 85).

Au courant de sa plume, nous glanons aussi une reconnaissance détaillée de ses « dettes » à Rome (p. 57), des précisions sur son attitude en 1914-1918 (p. 58-60), une définition de la poésie (p. 73-74), une intelligente appréciation sur Freud (p. 144-145), tant d'autres détails qui rendent toujours attachante la lecture des lettres de Romain Rolland. Plus qu'une personnalité, c'est le monde entier qui s'y reflète, par le canal d'un esprit placé au carrefour des nations. Jean Bodin disparaît un peu sous cette puissante voix. La part qu'il tient dans le dialogue n'en témoigne pas moins d'une sensibilité frémissante et d'une intelligence aiguë.

JEAN BASTAIRE.

MARCEL PROUST, **A la Recherche du Temps perdu,** texte établi et présenté par PIERRE CLARAC et ANDRÉ FERRÉ. Préface d'André Maurois. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954. 3 vol. de XLI-1010, 1222 et 1326 pages.

A la Recherche du Temps perdu en trois volumes, cela répond, après bientôt quarante ans, au vœu de Marcel Proust. Ses lecteurs attentifs souhaitaient depuis longtemps un texte fidèle et sûr, conforme jusque dans le détail aux intentions de son auteur. C'est un tel texte que les éditeurs se sont efforcés d'établir, d'après les derniers états des différentes parties de l'œuvre, revus ou autorisés par l'écrivain : éditions publiées de son vivant, et pour la partie posthume, épreuves ou copies dactylographiques corrigées (de *Sodome* au début de *La Prisonnière*), enfin manuscrit autographe (à partir du deuxième quart de *La Prisonnière*). Les éditeurs précédents avaient pris quelques libertés avec ces documents, allant jusqu'à y « corriger » ou « compléter » certaines phrases. MM. P. Clarac et A. Ferré, lorsqu'ils ont dû se résoudre à rectifier des passages rendus grammaticalement incorrects par quelque défaut de raccord entre une addition et le texte primitif où elle vient s'insérer, ont toujours donné en note la physionomie exacte de ce texte. Ils ont eu à rectifier mainte faute de lecture des copistes et des typographes ; ils ont apporté plusieurs pages inédites, rétabli le titre *La Fugitive* donné par Proust à la partie intitulée par d'autres après sa mort *Albertine disparue*. Les notes de cette édition, faisant état de nombreuses variantes, permettent de constater sur pièces le travail de l'écrivain se corrigeant. Elles permettent aussi de distinguer le fond primitif du roman sous l'alluvionnement des ajoutés. Au total, c'est près de trente mille corrections qui ont été apportées à l'édition courante.

En plus du texte, ces trois volumes fournissent aux amateurs de Proust des moyens de s'orienter dans une œuvre touffue : un canevas qu'on pourrait dire par « séquences », et qui emprunte ses termes aux formules mêmes de l'écrivain ; deux index alphabétiques : l'un, des personnages, fictifs et réels, mentionnés dans le roman, l'autre des lieux. Ces index pourront aussi servir d'instrument de travail à ceux qui entreprendront des recherches sur un écrivain qui n'a pas fini de susciter des commentaires.

B. D.

FRANÇOIS JOST. **La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges.** Fribourg (Suisse), Collectanea friburgensia, 1956. Un vol. in-8° de 354 pages.

M. François Jost publiera prochainement une série d'ouvrages sur *La Réaction suisse à la pensée française*, dont le premier sera consacré à la *Suisse romande de Béat de Muralt à Jean-Jacques Rousseau*. Il semble qu'il ait voulu par avance dégager ce grand sujet des considérations latérales ou complémentaires, qui, à tout moment, se seraient jetées à sa traverse s'il n'avait dit auparavant ce que sont les Suisses et la Suisse pour un Français.

Le plan selon lequel il a distribué ce vaste préambule à son ouvrage futur comporte deux parties, qui s'enchaînent naturellement ; mais, après elles, nous en attendions une troisième, sans laquelle la perspective reste, nous semble-t-il, inachevée.

La première partie ordonne, selon les traits divers de la Suisse, de son histoire, de son cadre, de sa vie politique ou spirituelle, les jugements des Français, — témoignages ou mirage. Car il y a un mirage helvétique, comme il y a, selon Jean-Marie Carré et M. André Monchoux, un mirage allemand ; selon MM. Pierre Reboul et M.-F. Guyard, un mirage anglais ; comme il y eut pour les Anciens, selon M. Ollier, un mirage spartiate. Sa première forme est née du service des régiments suisses du roi de France, troupes « capitulées » dans lesquelles l'opinion s'obstina, — et jusqu'au Victor Hugo du *Régiment du baron Madruce* [1], — à voir des troupes « mercenaires ». D'autres mirages embellissent en idylles ou rejettent dans une lointaine barbarie le caractère des Suisses, — on se rappelle les ivrognes de du Bellay et les « saucisses » de Rabelais, mais n'oublions pas non plus les amours d'outre-Jura tels que se les représente Chateaubriand dans l'*Essai sur la Révolution*, — leur état politique, — on se rappelle le mot de Pascal sur les Suisses qui « s'offensent d'être dits gentilshommes » (que penserait-il de tant de blasons sur tant de vieux hôtels ?), — leur culture : il est un mot de l'abbé Desfontaines sur Béat de Muralt que j'aurais aimé voir cité par M. Jost : déconcerté de ce « Suisse à la tête pensante », il voulait bien admettre que « comme Suisse » il eût « du bon sens et de la simplicité », mais il ajoutait : « Je commence à me figurer aisément des philosophes sur la cime des Alpes, comme je commence depuis quelque temps à me représenter des poètes d'Astrakhan ou de Norvège... ».

Peut-être la Suisse n'a-t-elle été longtemps, pour les imaginations françaises, qu'une suite de paysages : lacs et montagnes. Le mirage qui, plus qu'aucun autre, voile le vrai visage d'un pays est celui du tourisme. Et c'est pourquoi sans doute M. Jost achève la première partie de son livre sur cette Suisse pittoresque. Il aurait pu rappeler ce cri de l'Enfant du siècle, quand il songe à donner un cadre à ses amours : « Allons en Suisse ! Si tant de gens y voyagent, laissons les sots en faire fi ; c'est là qu'éclatent, dans toute leur splendeur, les trois couleurs les plus chères à Dieu : l'azur du ciel, la verdure des plaines et la blancheur des neiges au sommet des glaciers », — ce cri que le « Merle blanc » reprend en mineur : « Marions-nous à l'anglaise et partons ensemble pour la Suisse. » M. Jost a raison de rappeler qu'en 1835 Saint-Marc Girardin, dans ses *Notices politiques et littéraires*, inaugurait le thème humoristique d'une Suisse arrangée comme un parc, comme un théâtre, où tout serait apprêté, même les montagnes les plus sauvages : thème qu'Alphonse Daudet reprendra à son compte. Comme on voudrait qu'il se souvînt de ces vers de Heredia, qui savait être léger, à Robert de Montesquiou voyageant en août 1884 « dans les treize cantons » :

L'édelweiss, fleur de neige suisse
Que tu cueilles à Saint-Moritz
N'est pas une fleur dont on puisse
Faire des bouquets à Chloris.
Ça doit se fabriquer à Berne,
Avec de singuliers cotons....
Ça se découpe en laine beige
Et ça se plante sous un pin,
Dans un creux qu'on emplit de neige
Pour les membres du Club Alpin.

1. V. Serge Berlincourt, *La Suisse dans l'œuvre des grands romantiques*, 1926.

Mais M. Jost n'a pas établi son livre sur ce ton de badinage. Et, quand il passe à la seconde partie, les *Ecrivains*, — entendez : les écrivains suisses, — c'est par un patriarche qu'il commence : « Le patriarche des écrivains romands : Béat de Muralt ». Suivent Haller, Gessner, Rousseau, Lavater, et les écrivains d'hier et d'avant-hier, dont il me plaît qu'il close la liste par un écrivain d'aujourd'hui, notre ami Maurice Zermatten (nous ignorons trop, en France, que Ramuz a un héritier valaisan).

Et les écrivains français ? Car voilà la troisième partie oubliée, celle que le titre paraissait promettre : *la Suisse dans les lettres françaises au cours des âges*. Je vois bien la Suisse ; mais je vois moins le cours des âges ; et je ne vois guère les lettres françaises. Demandons au jeune et savant professeur d'ajouter cette fin, attendue et nécessaire, au beau livre qu'il nous offre aujourd'hui : ce serait le roman d'une découverte où chacun de nos siècles tour à tour, celui de Montaigne, celui de Molière, celui des Encyclopédistes, celui des Romantiques, mettrait son humeur, bonne ou mauvaise. Les *Collectanea friburgensia*, qui ont déjà une longue et féconde carrière, épuiseront en peu de temps cette première édition, conçue en diptyque : c'est un triptyque, je l'espère, que nous présentera l'édition suivante.

Pierre Moreau.

NOUVELLES DIVERSES

La soixante-huitième réunion de travail de la Société Chateaubriand s'est tenue chez M^me^ de la Rochefoucauld, sous la présidence de M. Le Savoureux. M. Robert Laulan a présenté diverses significations du mot « achôcre », dont se servait le maître d'écriture de l'écolier Chateaubriand pour tancer son indocile élève. Le R..P. de Bertier de Sauvigny a présenté une correspondance et des documents inédits, tirés des Archives de Vienne : on y aperçoit l'animosité constante de Metternich à l'égard de la politique et de la personne de Chateaubriand. M. Lebègue, de l'Institut, a exposé — d'après les archives de la New York Historical Society — les relations que Chateaubriand, ministre des Affaires Étrangères, entretint en 1823 avec Albert Gallatin, ambassadeur des États-Unis à Paris. La correspondance échangée entre eux apporte une vive lumière sur les établissements de Français en Amérique, sur la guerre d'Espagne, sur le message du président Monroe et sur divers autres points de la politique franco-américaine à l'époque de la Restauration. A propos de ces révélations diplomatiques, MM. Pierre Clarac, Henri Contamine, Victor Tapié, et M. l'Ambassadeur Parra-Perez ont pris également la parole.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines *France*, 2 700 F — *étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, *Paris-V*e, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un nº par an ; nº 1, 300 F. ; nº 2, 400 F. ; nº 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVI*e *siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4º, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4º, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4º, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire de textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile. 2 400 F.

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F.

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1º reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2º sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Le volume I est paru.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVI*e *siècle* ..... 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVI*e *siècle* ..... 1 600 F.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1957.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * The Year's work in Modern language studies. Vol. XVIII, 1956. — Cambridge, The University Press, 1957.

DIVERS

— * Cressard (Pierre). — Les Maisons inspirées. Pèlerinages littéraires aux demeures des écrivains et poètes de l'Ouest. — Rennes, J. Plihon, 1957.

— * Lowenthal (Leo). — Literature and the image of man : sociological studies of the European drama and novel, 1600-1900. — Boston, Beacon Press, 1957.

— * Ménard (Jean). — De Corneille à Saint-Denys-Garneau. — Montréal, Éd. Beauchemin, 1957.

— * Michaud (Guy). — Connaissance de la littérature. L'œuvre et ses techniques. — A.-G. Nizet, 1957.

— * Neuf siècles de littérature française. Introduction, par Émile Henriot. — Delagrave, 1958.

— Droz (E.). — Des autographes [à propos de catalogues de ventes et de la publication des « Autographes de Mariemont », tomes I et II]. — *BHR*, fasc. 3.

— Kahn (Lothar). — Literary history today. — *Books Abroad*, Autumn.

— Kamerbeek Jr. (J.). — « La dignité humaine ». Esquisse d'une terminographie. — *N*, Oktober.

— Moreau (Pierre). — La littérature française et le sens de la province. — *Droit et Liberté*, novembre.

— Munteano (B.). — Des « constantes » en littérature. Principes et structures rhétoriques. — *RLC*, juillet-septembre.

— Munteano (B.). — Le VII[e] Congrès de la Fédération internationale des langues et littératures modernes [Heidelberg, 1956]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Peintures et dessins des grands écrivains [V. Hugo, A. de Musset, P. Mérimée, Baudelaire, P. Loti, P. Valéry]. — *Le Courrier* (UNESCO), août.

Anthologies. — * Denœu (François). — Sommets littéraires français. Anthologie-histoire de la littérature française des origines à nos jours. — Boston, D. C. Heath and Cº, 1957. [Voir C. R. de W. T. Bandy, in *The Modern Language Journal*, December.]

Baroque. — Elwert (W. Theodor). — Le varietà nazionali della poesia barocca (I). — *Convivium*, novembre-dicembre.

— Hatzfeld (H.). — C. R. de : I. Buffum, *Studies in the Baroque from Montaigne to Rotrou* (New Haven, 1957). — *MLN*, December.

Bibliophilie. Livre. — * Febvre (Lucien) et Martin (Henri-Jean). — L'Apparition du livre (L'Évolution de l'humanité. Nº 49). — A. Michel, 1958.

— *Typographia regia.* Les Imprimeurs du Roi. Garamond. Les « Grecs du Roi ». L'Imprimerie royale de 1640 à nos jours. Documents. Préface de Stanley Morison. — Paul Jammes, 1957. [Catalogue nº 167, Cf. *Bulletin des bibliothèques de France*, décembre.]

Enseignement. — Bordes (Maurice). — Contribution à l'étude de l'enseignement et de la vie intellectuelle dans les pays de l'intendance d'Auch au XVIIIe siècle. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 4e trimestre 1957, 1er trimestre 1958.

— Fromageot (Jean). — Un bail de maître d'école à Cruzy-le-Chatel en 1790. — *Bulletin annuel de la Société d'archéologie et d'histoire du Tonnerrois*, nº 10, 1957.

— Joachim (Jules). — Des Jésuites aux Jacobins : le Collège de Colmar de 1765 à 1793. — *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, 1958.

— Pellegrini (Carlo). — Les études de français dans l'enseignement supérieur italien. — *Revue de l'enseignement supérieur*, octobre-décembre.

— Vandegans (André). — Problèmes du cours de français dans le secondaire. L'histoire de la littérature et la littérature expliquée dans les classes supérieures. — *L'Athénée* (Bulletin de la Fédération de l'enseignement moyen officiel du degré supérieur de Belgique), novembre-décembre.

Esthétique. — O'Malley (Glenn). — Literary synesthesia. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, June.

Folklore. — * Pourrat (Henri). — Le Trésor des contes. Tome VIII. — Gallimard, 1957.

Langue. — * Georgin (René). — Jeux de mots. De l'orthographe au style. — Éd. André Bonne, 1957.

— * Lalanne (Philippe). — Mort ou renouveau de la langue française. — Éd. André Bonne, 1957.

— Gilbert (Pierre). — Le dictionnaire et les dictionnaires. Le Dictionnaire de l'Académie (*suite*). — *La Classe de français*, novembre-décembre.

— Imbs (Paul). — Analyse linguistique, analyse philologique, analyse stylistique. — [In] Université de Strasbourg. Faculté des lettres. Centre de philologie romane et de langue et de littérature françaises contemporaines. — Strasbourg, Centre de philologie romane, 1957.

— Vier (Jacques). — De la dissolution du langage à la dissolution des rapports sociaux. — *La Pensée catholique*, nº 52.

Littérature comparée. — Escarpit (R.). — Le second Congrès national de littérature comparée [Lille, 1957]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Voisine (Jacques). — Les études de littérature comparée. — *Revue de l'enseignement supérieur*, juillet-septembre.

Littérature régionale. — Datain (Jean). — Aspects du dialecte normand. — *Études normandes*, 3e trimestre.

Nécrologies. — Escarpit (Robert). — Un maître de la littérature comparée : Jean-Marie Carré. — *Le Monde*, 9 janvier 1958.

— Santonastaso (Giuseppe). — Ricordo di [M.] Leroy. — *Il Mondo*, 21 gennaio 1958.

— W. G. M. [Moore]. — Gustave Rudler, 1872-1957 [suivi de deux fragments d'un cours sur Molière]. — *FS*, January 1958.

Poésie. — * Boase (Alan). — The poetry of France from André Chénier to Pierre Emmanuel, an anthology with introduction and notes by A. B. — London, Methuen, 1957.

— * Bray (René). — Anthologie de la poésie précieuse. De Thibaut de Champagne à Giraudoux. Nouvelle éd. augmentée. — A.-G. Nizet, 1957.

— Mannoni (O.). — Poésie et psychanalyse. — *La Psychanalyse* (Psychanalyse et sciences de l'homme), nº 3.

— Parent (Monique). — La langue du poème en prose. — [In] Université de Strasbourg. Faculté des lettres. Centre de philologie romane et de langue et de littérature françaises contemporaines. — Strasbourg, Centre de philologie romane, 1957.

— La diction poétique. Enquête par Jacques Charpier [André Pieyre de Mandiargues, Jean Grosjean, G.-E. Clancier, P. J. Jouve]. — *Cahiers d'études de Radio-télévision*, nº 13, 15.

Roman. — L'objet dans le roman [par G. A. Astre, J.-L. Bory, Jacques Nantet, Ferd. Alquié, J. Hyppolite, Alain Robbe-Grillet]. — « Cercle ouvert », La Nef de Paris Éditions, 1957.

Théâtre. — * Moussinac (Léon). — Tout le théâtre des origines à nos jours. — Le Livre contemporain, 1957.

— Duvignaud (Jean). — Réflexions sur une sociologie de l'acteur. — *Cahiers internationaux de sociologie*, juillet-décembre.

— Simon (Alfred). — Le théâtre est-il mortel ? — *Esprit*, janvier 1958.

Thèmes littéraires. — Jacquot (Jean). — « Le théâtre du monde », de Shakespeare à Calderón. — *RLC*, juillet-septembre.

— Poirier (Lucien). — Guerre et littérature. — *Revue militaire d'information*, novembre.

— Don Juan, thème de l'art universel. — *TR* [nº spécial], novembre.

XVe SIÈCLE

Divers. — * Seaton (Ethel). — Studies in Villon, Vaillant and Charles d'Orléans. — Oxford, B. Blackwell, 1957.

— Rochais (Dom H.-M.), O. S. B. — Prières et moralités en ancien français. Manuscrit 18 de l'abbaye de Ligugé [fin du xve siècle]. — *Mélanges de science religieuse*, novembre.

— Sadron (Pierre). — Un singulier protecteur du théâtre au xve siècle. Gilles de Rays (1404-1440). — *RHT*, 1956, fasc. 4.

— Simone (Franco). — Per una nuova valutazione del Quattrocento francese. — *SF*, gennaio-aprile, settembre-dicembre.

Charles d'Orléans. — Voir : *XVe siècle. Divers.*

Villon. — Voir : *XVe siècle. Divers.*

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Merrill (Robert V.) and Clements (Robert J.). — Platonism in French Renaissance poetry (New York University studies in Romance languages and literatures. I.) — New York, New York University Press, 1957.

— Droz (E.). — Les étudiants français de Bâle [compléments à : *Die Matrikel der Universität Basel...* herausgegeben von Hans Georg Wackernagel... Basel, 1956, tome II, 1532-1601]. — *BHR*, 1958, fasc. I.

— Jacquot (Jean). — IIe Congrès de l'Association internationale des historiens de l'Humanisme [Belgique, septembre 1957]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Lebègue (Raymond). — Le siècle de la Renaissance. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

— Poujol (Jacques). — Étymologies légendaires des mots « France » et « Gaule » pendant la Renaissance [Lemaire de Belges, Ronsard, etc.]. — *PMLA*, December.

— Saulnier (Verdun-L.). — Les avatars d'une chanson, de Saint-Gelais à Ronsard et à Théophile. [I. Saint-Gelais (?). — II. Les censeurs : H. Estienne et Guillaume Bouchet. — III. Ronsard, Carle, Baïf et le Colloque de Poissy. — IV. — Garasse contre Théophile. — V. Un pasquin sous Henri IV.] — *BHR*, 1958, fasc. I.

— A. S. [Stegmann]. — Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours. Le premier stage d'études humanistes [août 1957]. — *RLC*, octobre-décembre.

Bibliophilie. Livre. — Burg (André Marcel). — Catalogue des livres des xve et xvie siècles imprimés à Haguenau, de la Bibliothèque municipale de Haguenau. — *Études haguenoviennes*, 1956-1957.

— Voir : *Amazeu* (*J.*), *Augereau* (*A.*), *Vingle* (*P. de*).

Amazeu (**J.**). — Gandilhon (René). — Documents sur Jean A., imprimeur parisien (1536-1566). — *BHR*, 1958, fasc. I. [publié in *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Marne*, 1956].

Augereau (**A.**). — Veyrin-Forrer (Jeanne). — Antoine A., graveur de lettres et imprimeur parisien (vers 1485 ?-1534). — *Paris et Ile de-France.* Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France, 1956 [1957].

Baïf (**J.**). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Bodin (**J.**). — Marongiu (Antonio). — Jean B. et les Assemblées d'états. — *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, Bd. 15.

Bouchet (**G.**). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Calvin (**J.**). — * J. C. — *Institution de la religion chrestienne.* Livre II. Édition critique avec introduction, notes et variantes, publiée par Jean-Daniel Benoît (Bibliothèque des textes philosophiques). — J. Vrin, 1957.

— * J. C. — La Vraie façon de réformer l'Église chrétienne et d'apaiser les différends qui sont en elle. Préface et adaptation d'Éric Fuchs. (Nouvelle série théologique. 5). — Genève, Labor et Fides, 1957.

— Clive (H. P.). — The Calvinist attitude to music and its literary aspects and sources (III, *fin*). — *BHR*, 1958, fasc. I.

Chasseneuz (**B. de**). — Secret (F.). — Le *Catalogus gloriae mundi* de Barthélemy de Ch. et la *Dignitas hominis*. — *BHR*, 1958, fasc. I.

Du Bartas (G.). — Deghilage (Pierre). — L'évolution religieuse de Du B. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e et 4e trimestres.

— Laffont (abbé A.). — Guillaume Salluste du B. — *Bulletin de la Société archéologique... du Gers*, 4e trimestre.

Erasme. — Elaut (Dr L.). — E., traducteur de Galien. — *BHR*, 1958, fasc. I.

Esprinchard (J.). — * Chatenay (Léopold). — Vie de Jacques E., Rochelais, et Journal de ses voyages au XVIe siècle (Bibliothèque générale de l'École pratique des hautes études, 6e section). — Service d'édition et de vente des publications de l'Éducation nationale, 1957.

Estienne (H.). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Labé (L.). — Varty (Kenneth). — L. L.'s theory of transformation. — *FS*, January 1958.

La Boëtie. — Voir : *Montaigne.*

Lancelot de Carle. — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Lemaire de Belges (J.). — * J. L. de B. — *Le Temple d'honneur et de vertus.* Édition critique publiée par Henry Hornik (Textes littéraires français. No 76). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— Voir : *XVIe siècle. Divers, Rabelais.*

Marot (C.). — Françon (Marcel). — The birth-date of Cl. M. — *MLR*, January 1958.

Mellin de Saint-Gelais. — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Molinet (J.). — Voir : *Rabelais.*

Montaigne. — * The completed Works of Montaigne. Essays, Travel Journal, Letters. Newly translated by Donald M. Frame. — Stanford, Calif., Stanford University Press, 1957.

— * Essais de Michel Eyquem, seigneur de M. [publiés d'après les textes originaux, avec une introduction, par Pierre d'Espezel : Présence et actualité de M.]. Bois gravés de Paulette Humbert (Club bibliophile de France). — Union latine d'éditions, 1957, 5 vol.

— * M. — *Essais.* Édition présentée, établie et annotée par Pierre Michel. Tomes I-V (Club du meilleur livre. Astrée. 4). — Club du meilleur livre, 1957.

— * Sagesse de M. [Chapitres des *Essais*, choisis et présentés par Samuel S. de Sacy, et suivis d'un glossaire.] (Club des libraires de France. Coll. « Livres de sagesse ». 9). — Club des libraires de France, 1957.

— Barrière (P.). — M. et l'expérience parlementaire. — *BAM*, avril-juin.

— Bogouslavski (V. M.). — Les « Essais » de M. [en russe]. — *Voprossi Filosofi*, 1956, no 5.

— Duron (Jacques). — M. et l'amitié. — *BAM*, avril-juin [Mémorial du quadricentenaire].

— Feytaud (Jacques de). — M. et l'enthousiasme sceptique. — *BAM*, juillet-septembre.

— Feytaud (J. de). — Sur M. et La Boëtie. — *BAM*, avril-juin.

— Frescaroli (Antonio). Note alla storia degli studi montaigniani : sourciers e biografi da Bonnefon a Villey e Strowski. — *Aevum*, luglio-agosto.

— Himelick (Raymond). — M. and Daniels « To sir Thomas Egerton ». — *Philological Quarterly*, October.

— Houdart de la Motte (Marguerite-Marie). — Un parentage royal de M. — *BAM*, juillet-septembre.

— Levi della Vida (G.). — M. et le patriarche d'Antioche. — *BAM*, juillet-septembre.

— Michel (Pierre). — Sur un texte douteux des *Essais* (I, LVI). — *BAM*, juillet-septembre.

— Palassie (Georges). — Hommage à un montaigniste : Charles Beaulieux (1872-1857). — *BAM*, juillet-septembre.

— Rat (Maurice). — Recherches de la pensée de M. — *BAM*, juillet-septembre.

— Ritter (Raymond). — Un chapitre inédit de M. « De l'excellence et utilité du vin » ou M. pastiché. — *BAM*, juillet-septembre.

— Tronquard (Georges). — M. juge de Rabelais. — *BAM*, juillet-septembre.

Pasquier (**E.**). — Grève (Marcel de). — C. R. de : D. Thickett, *Bibliographie des œuvres d'E. Pasquier* (Genève, 1956). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 2.

Postel (**G.**). — E. Balmas. — *Le prime nove dell'altro mondo* di Guglielmo P. — *Studi Urbinati*, 1955. [Voir C. R. de E. Garin, in *Rivista critica di storia della filosofia*, luglio-dicembre 1956.]

— Secret (François). — G. P. et les courants prophétiques de la Renaissance. — *SF*, settembre-dicembre.

Rabelais. — Françon (Marcel) et Frautschi (Richard). — Sur des variantes de Pantagruel. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, octobre-décembre.

— Gachelin (M.). — Essai d'interprétation mythique des *Chroniques admirables*. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, octobre-décembre.

— Lebègue (Raymond). — R. et les grands rhétoriqueurs [R. et Lemaire de Belges. — R. et Molinet]. — *LR*, février 1958.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire. R. et le château de Chambord. — *L'École*, 25 janvier 1958.

— Voir : *Montaigne*.

Ronsard (**P. de**). — Herval (René). — Avec R., de Couture à Saint-Cosme-lez-Tours. — *Artaban*, 29 novembre.

— Lebègue (Raymond). — R. corrigé par un de ses musiciens. — *Revue de musicologie*, juillet.

— Lebègue (Raymond). — R. en Touraine et en Vendômois (1565-1570). — *BGB*, octobre.

— Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Sainte-Marthe (**Ch. de**). — Hémardinquer (J. J.). — Les prisons d'un poète. Charles de S.-M. (1537-1543). — *BHR*, 1958, fasc. I.

Scève (**M.**). — Redman (Harry), Jr. — A proposed identification for M.S.'s *Délie*. — *Renaissance News*, Winter 1957.

Vauquelin de la Fresnaie (**J.**). — Silver (Isidore). — C. R. de : J. V. de la F., *Les Foresteries*, éd. M. Bensimon (Genève-Lille, 1956). — *Romance Philology*, August.

Viau (**Th. de**). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Vingle (**P. de**). — Droz (E.). — Une impression inconnue de Pierre de V. *Les Prières et oraisons de la Bible* [Lyon], 19 août 1530. — *BHR*, 1958, fasc. I.

XVII[e] SIÈCLE

Divers. — Bardon (H.). — Ovide et le Grand Roi. — *Les Études classiques*, octobre.

— Bray (René). — Le XVII[e] siècle. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

— Dupuis (René). — De la naissance espagnole de Don Juan à sa maturité française (1630-1665). — *TR*, novembre.

— Rizza (Cecilia). — L'influenza italiana sulla lirica francese del primo Seicento. 2. Italianismo, preziosismo e barocco nella critica letteraria moderna. — *SF*, settembre-dicembre.

— Saisselin (Rémy Gilbert). — L'évolution du concept de l'honnêteté de 1660 à 1789 [Thèse University of Wisconsin, 1957]. — *Dissertation abstracts*, n° 10.

Jansénisme. — * Ceyssens (Lucien), O. F. M. — Sources relatives aux débuts du jansénisme et de l'antijansénisme (Université de Louvain. Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique). — Louvain, E. Nauwelaerts, 1957.

— Voir : *Martin de Barcos.*

Spiritualité. — Darricau (Raymond). — Une correspondance spirituelle au XVII[e] siècle : la mère Mectilde, fondatrice des Bénédictines du Saint-Sacrement, 1614-1698, et M[me] de Rochefort, 1614-1675. — *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre-décembre 1957 ; janvier-mars 1958.

Théâtre. — * Le théâtre en France au XVII[e] siècle (Documents d'histoire littéraire, 32 reproductions photogr.). Choix des documents et textes par Pierre Mélèse. — Éd. de la Documentation française, 1957.

Bayle (P.). — Schalk (Fritz). — Die schriftstellerische Selbstdarstellung B[s]. und seine Zeit. — *Forschungen und Fortschritte*, Juli 1956.

Boileau. — * Bonfantini (Mario). — L'*Art poétique* de B. e i suoi problemi. Napoli, anno accademico 1956-1957. — Milano, Ed. La Goliardica, 1957.

— Brody (Jules). — The date of B.'s *Traité du Sublime*. — *RR*, December.

Bossuet (J.-B.). — Minguet (Philippe). — M. de Montherlant ou les petits emprunts font les grands écrivains [emprunt à B., Oraison pour messire Cornet, dans *Port Royal*]. — *La Revue nouvelle*, 15 décembre.

— Ruth Marie (S[r]). — La charité dans les lettres de B. — *La Revue de l'Université Laval*, décembre.

Brébeuf (S[t] J. de). — Andison (J. G.). — C. R. de : St Jean de B., *Les Relations de ce qui s'est passé au pays des Hurons*, éd. Th. Besterman (Genève, 1957). — *FS*, January 1958.

Breuché de la Croix (E.). — * Gillis (A.-M.). — Edmond B. de la C., aumônier de la duchesse d'Orléans et curé de Flémalle. Contribution à l'histoire de la poésie et de l'éloquence au XVII[e] siècle (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies, 1957.

Brisejon (Dom). — Oursel-Quarré (M.). — Un mystique dijonnais du XVII[e] siècle. Dom Jacques de Jésus [Brisejon], coadjuteur de la Chartreuse de Dijon. — *Annales de Bourgogne*, avril-juin.

Bussy-Rabutin. — * Orieux (Jean). — B.-R., le libertin galant-homme (« Les Grandes biographies »). — Flammarion, 1958.

Caillet (B.). — Van Eerde (John). — Caillet, the school-master playwright. — *FR*, October.

Corneille (P.). — * P. C. — *L'Illusion comique.* Comédie publiée d'après la première édition (1639) avec les variantes, par Robert Garapon (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1957.

— Fauchois (René). — P. C. père de la tragédie française. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie* (Lettres-histoire), nº 7.

Corneille (Th.). — Marie (André). — *Le Geolier de soi-même ou Jodelet prince* de Th. C. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie* (Lettres-histoire), nº 7.

Descartes. — Garai (Pierre). — Le cartésianisme et le classicisme anglais. — *RLC*, juillet-septembre.

— Guéroult (Martial). — Montaigne, l'excommunication majeure de la tradition par D., la réaction anti-cartésienne, Pascal, Huet, Bayle, Vico,... l'examen des travaux d'histoire de la philosophie au XVIIe siècle [résumé de cours]. — *Annuaire du Collège de France*, 1957.

— Lubnicki (Narcyz). — D. a nowoczesny materializm [D. et le matérialisme contemporain ; en polonais]. — *Annales Universitatis Mariae Curie-Sklodowska.* Sectio F. Nauki filozoficzne i humanistyczne, 1953 [1957].

— Rochot (Bernard). — Actualité de D. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

— Rosenfield (Leonora Cohen). — Peripatetic adversaries of Cartesianism in 17th century France [suivi de : Annotated bibliography published works of Aristotelians, in 17th century France]. — *The Review of religion*, November.

— Russier (Jeanne). — Écrivains ou philosophes. Remarques sur un texte de Cournot [Descartes, Pascal]. — *Revue de l'enseignement philosophique*, octobre-novembre.

Francois de Sales (St). — L'Honoré (R. P.). — L'année salésienne. — *Annesci*, nº 5.

— Liuima (Antanas). — St F. de S. à l'école des âmes. — *Gregorianum*, 1958, nº 1.

— Salaville (S.). — Une traduction grecque de la *Philothée* de St F. de S. en grec démotique du XVIIIe siècle. — [In] * Mélanges Octave et Melpo Merlier. Tome III (Collection de l'Institut français d'Athènes. 94). — Athènes, 1957.

— Schueller (R. P.). — Les finances d'un prince [St F. de S. évêque de Genève]. — *L'Indépendant de l'Aube* (Troyes), 22, 25, 26, 29 janvier.

— Vermeylen (A.). — Sainte Thérèse et l'*Introduction à la vie dévote* (I). — *LR*, février 1958.

Furetière (A.). — * A. F. — *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, illustré de pointes sèches par Jacques Boullaire. — (Paris), les Bibliophiles du Palais, 1957.

Hopil (C.). — Un poète théologien et mystique du XVIIe siècle : Claude H., présenté par Jean Rousset. — *Nova et Vetera*, octobre-décembre.

Huet (P.-D.). — Voir : *Saint-Evremond.*

La Fayette (Mme de). — * Mme de la F. — *La Princesse de Clèves...* Édition présentée par Bernard Pingaud (Le Club du meilleur livre. Astrée. 8). — Club du meilleur livre, 1957.

— Pingaud (Bernard). — Les secrets de Mme de La F. — *Pensée française*, décembre.

La Fontaine (J. de). — Colmant (Paul), S. J. — La F., *L'huître et les plaideurs*. — *Les Études classiques*, octobre.

La Guette (Mme de). — * Freudmann (Felix Raymond). — The Memoirs of Mme de La G. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

Le Gouz (Fr.). — * Moreau (Gaston). — Le G. de la Boullaie, gentilhomme angevin, ambassadeur de Louis XIV. Sa vie, son œuvre et sa famille. Avant-propos de J. Levron. — Baugé (Maine-et-Loire), Cingla, 1956.

Le Maistre de Sacy. — Voir : *Racine (J.)*.

Malherbe. — Vazel (André). — M., ce méconnu. — *EN*, 6 février 1958. — Winegarten (Renée). — M. and Gongora. — *MLR*, January 1958.

Martin de Barcos. — Orcibal (Jean). — M. de B. (1600-1678), abbé de Saint-Cyran et sa correspondance. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, nº 4. — Orcibal (J.). — C. R. de : *Correspondance de M. de B.*, éd. par L. Goldmann (Paris, 1956). — *Erasmus*, 25 septembre.

Molière. — Brunelli (Giuseppe A.). — L' « amoureux hypocrite » : un modello di Tartuffe tra i « chierici folli ». — *SF*, settembre-dicembre.
— Caza (Marcel). — M. à Toulouse. — *L'Auta*, avril-mai.
— Gouhier (Henri). — L'inhumain Don Juan. — *TR*, novembre.
— Lebois (André). — Corneille sous le masque de M. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre.
— Maxfield Miller (Elizabeth). — M., l'affaire Cressé, and le Médecin fouetté et le barbier cocu. — *PMLA*, December.
— Pighi (Laura). — Luigi Riccoboni e la sua critica su M. — *Deputazione di storia patria per le antiche provincie Modenesi. Atti e memorie* (Modena), 1955.

Pascal (B.). — * Les *Pensées* de B. P., présentées dans un ordre nouveau par Marcel Guersant, suivies des opuscules religieux et philosophiques et d'un choix de correspondance (Club français du livre. Les Portiques. 32). — Club français du livre; 1957. [Voir C. R. de P. Clarac, in *Bulletin bibliographique de l'Institut pédagogique national*, décembre.]
— * Le Mémorial de B. P. Reproduction en fac-similé, par Daniel Jacomet, du papier original et de la copie du parchemin, faite par Louis Périer, d'après le Recueil original, B. N., Ms. 9 202 (fos D et E). — Éd. du Luxembourg, 1957.
— Demorest (J.-J.). — P. homme de lettres et écrivain. — *FR*, December.
— Massis (Henri). — P. apôtre des temps modernes. — *Itinéraires*, janvier 1958.
— Ross Ridge (George). — The necessity for P.'s wager. — *The Emory University Quarterly*, December.
— Valdman (Albert). — Chiasma in one P.'s *Pensées*. — *Romance Philology*, August.
— Voir : *Descartes*.

Racine (J.). — * Descotes (Maurice). — Les Grands rôles du théâtre de J. R. — Presses Universitaires, 1957.
— Delassault (G.). — Le Maistre de Sacy et R. — *Bulletin de l'Académie racinienne*, nº 5.
— Flam (L.). — C. R. de : L. Goldmann, *Le dieu caché* (Paris, 1955). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 2.
— Granarolo (Jean). — R. et Catulle. — *Bulletin de l'Académie racinienne*, nº 5.

— Guisan (Gilbert). — R. et la critique romande. — *Bulletin de l'Académie racinienne*, nº 5.

— Hubert (J.-D.). — Une appréciation inédite de R. en 1764 [notes de P. A. Le Guay de Prémontval sur l'éd. du Théâtre de Corneille, par Voltaire]. — *Bulletin de l'Académie racinienne*, nº 5.

— Lugli (Vittorio). — Lettura raciniana (*Phèdre*, acte II, v. 581-704). — *LM*, settembre-ottobre.

— Mauriac (François). — Le labyrinthe de J. R. — *FL*, 25 janvier 1958.

— Spaziani (Marcello). — Les parodies de quelques vers raciniens dans le théâtre forain de Le Sage, d'Orneval et Fuzelier (1714-1732). — *Bulletin de l'Académie racinienne*, nº 5.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Deux personnages raciniens : Antiochus et Bérénice. — *L'École*, 11 janvier 1958.

— Voir : *Fontenelle*.

Retz (Cardinal de). — Lansard (Jean). — Esquisse d'un comédien. — *Le Bulletin des lettres*, 15 décembre.

Richelet (P.). — Pitou (Spire). — R.'s *Dictionnaire* (1679-1730) and the letter « N ». — *MLR*, January 1958.

Saint-Amant. — Mazzara (Richard A.). — A case of creatrice imitation in S.-A. — *FR*, October.

— Ridgely (Beverly S.). — S.-A. and the « new astronomy ». — *MLR*, January 1958.

Saint-Evremond. — Hope (Quentin M.). — Huet and S.-E. — *MLN*, December.

Saint-Simon. — * La Varende. — Ah ! Monsieur... (Cahiers Saint-Simon). — Hachette, 1957.

— Barroux (Robert). — Haines et chimères du duc de S.-S. — *MF*, décembre.

— Benedetti (Esio). — C. R. de : J. de La Varende, *Monsieur le duc de S^t-S. et sa comédie humaine* (Paris, 1955). — *SF*, settembre-dicembre.

Sandras (C. de). — Voir : *France* (*A.*).

Sévigné (M^me de). — Gérard-Gailly. — M^me de S. en Normandie. Un séjour inconnu. — *Le Pays d'Auge. Tribune*, 22 novembre, 6 décembre. [Communiqué par M. Pommier.]

Surin (le P.). — * Jean-Joseph S., S. J. (1600-1665). — *Poésies spirituelles*, suivies des *Contrats spirituels*, par [le chanoine] Étienne Catta (Études de théologie et d'histoire de la spiritualité. Tome XV.) — J. Vrin, 1957.

Tristan l'Hermite. — Wadsworth (Philip A.). — The poetry of T. l'H. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, nº 4.

Voiture. — Mish (Charles C.). — V.'s *Alcidalis et Zélide* in English. — *Notes and Queries*, October.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Pappas (John N.). — Berthier's *Journal de Trévoux* and the philosophes [Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot and the *Encyclopedie*]. — * Studies on Voltaire and the 18th century, tome III, 1957.

— Billy (André). — Le XVIII^e siècle. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

— Laulan (Robert). — L'enseignement à l'École royale militair (de Paris (de l'origine à la réforme du comte de Saint-Germain, 1753-1776). — *L'Information historique*, juillet-octobre.

— Militz (Hans-Manfred). — Literaturbetrachtung im zeitkritischen Reisebuch der französischen Aufklärungsliteratur. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr. Schiller-Universität Jena-Thuringen. Gesellschaft-und Sprachwissenschaften Reihe*, 1956-57, H. 5.

— Vasseur (Gaston). — La bibliothèque d'un curé de campagne au XVIII^e siècle [archives notariales de Gamaches]. — *Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville*. 1956.

Théâtre. — Verlet (Pierre). — L'Opéra de Versailles. — *RHT*, fasc. III.

— Pighi (Laura). — L. Riccoboni e la scomunica degli attori in Francia. Note ed appunti. — *Deputazione di storia patria per le antiche provincie Modenesi. Atti e memorie* (Modena), 1957.

— Voir : *Racine (J.)*.

Aissé (M^lle). — Lafon (D^r Charles). — Le comte de Rions et le chevalier d'Aydie. — *Le Périgourdin de Bordeaux*, janvier-février 1958.

Beaumarchais (P. C. de). — Donvez (Jacques). — La première démarche, faite en 1776, pour la reconnaissance des États-Unis par l'Espagne, fut l'œuvre de B. — *Revue historique*, octobre-décembre.

— Doyon (René-Louis). — Figaro, ses aventures et sa parenté [la postérité de Figaro]. — *Artaban*, 13 décembre.

— Vier (Jacques). — *Le Mariage de Figaro*, miroir d'un siècle, portrait d'un homme. — *Archives des lettres modernes*, n° 6, novembre.

— Voir : *Voltaire*.

Berthier (le P.). — Voir : *XVIII^e siècle. Divers*.

Buffon. — Watts (George B.). — The comte de B. and his friend and publisher Charles-Joseph Panckoucke. — *MLQ*, December.

— Wilkie (J. S.). — The idea of evolution in the writings of B. III. — *Annals of science*, December 1956 [publié en 1957].

Chénier (A.). — Stremooukhoff (D.). — A. C. en Russie. — *RLC*, octobre-décembre.

Choderlos de Laclos. — * Ch. de L. — *Les Liaisons dangereuses*. Texte présenté et annoté par Roger Vailland (Club français du livre. Les Portiques. 53). — Club français du livre, 1957.

Diderot (D.). — * Le Siècle des lumières. D. D. *Le Neveu de Rameau*. Entretien entre d'Alembert et D. Le Rêve de d'Alembert. Suite de l' « Entretien ». Supplément au Voyage de Bougainville. Sur « Le Neveu de Rameau » et autres dialogues de D., postface de Pierre Josserand (Les Écrivains célèbres. Œuvres. 3). — L. Mazenod, 1957.

— * Seznec (Jean). — Essais sur D. et l'Antiquité (The Mary Flexner Lectures delivered at Bryn Mawr College, Pennsylvania). — Oxford, The Clarendon Press, 1957.

— Candaux (Jean-Daniel). — Au fil de sa corrrespondance. Redécouverte de D. — *JG*, 26-27 octobre.

— Landucci (Sergio). — D. — *Cenobio*, novembre-dicembre.

— Merle (E.). — D. et son programme d'éducation (d'après le *Plan pour une université*). — *Technique. Art. Science*. Revue de l'enseignement technique, janvier, février 1958.

— Walker (T. C.). — The authorship of Rousseau's *Jugement sur Diderot* [Cousin d'Avalon]. — *FS*, January 1958.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers, Voltaire.*

Florian (J.-P. de). — Colmant (Paul), S. J. — F., *Les deux voyageurs.* — *Les Études classiques*, octobre.

Fontenelle. — * Bibliothèque nationale. F. 1657-1757. Exposition organisée pour le 3e centenaire de sa naissance et le 2e centenaire de sa mort. Paris [14 novembre-10 décembre] 1957. [Catalogue par Henri-Jean Martin, Lise Dubief et Yves Bruand, avec le concours de S. Delorme, M. Froehlich et Y. Laissus. Préface de Julien Cain.] — Bibliothèque nationale, 1957.
— Bergner (Georges). — F., le centenaire prodige. — *Cahiers français*, janvier 1958.
— Delamare (Édith). — A Bernard de F., centenaire éternellement jeune, la République reconnaissante. — *Rivarol*, 5 décembre.
— Martin (H.-J.). — A propos de F. [les manifestations du double centenaire de F. : conférences et expositions]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, décembre.
— Sacy (Samuel S. de). — F. avec nous. — *Les Lettres nouvelles*, janvier 1958.
— Troude (Robert). — F. ennemi de Racine. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie* (Lettres-histoire), nº 7.

Fréron (E.). — Myers (Robert L.). — F. and the drame bourgeois. — *FR*, October.

Holbach (Baron d'). — Lough (John). — Le baron d'H. Quelques documents inédits ou peu connus. — *RHLF*, octobre-décembre.

Lavoisier. — Birembaut (A.). — La correspondance de L. [dans l'édition Fric]. — *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre.
— Smeaton (W. A.). — L.'s membership of the Société royale d'agriculture and the Comité d'agriculture. — *Annals of science*, December 1956 [publié en 1957].

Le Sage. — * Sauro (Antoine). — Turcaret. — Bari, Ed. Adriatica, 1957.

Mallet Du Pan (J.). — * Matteucci (Nicola). — Jacques M. Du P. [Genève et la querelle Rousseau-V. ; R. et Voltaire dans les révolutions genevoises...]. — Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1957.

Maupertuis. — Crombie (A. C.). — P. L. Moreau de M., F. R. S. (1698-1759), précurseur du transformisme. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

Montesquieu. — Dimoff (Paul). — La place dans l'œuvre de M. de l'*Essai touchant les lois naturelles.* — *RHLF*, octobre-décembre.
— Weil (Françoise). — Les lectures de M. — *RHLF*, octobre-décembre.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Morelly. — Coe (R. N. C.). — A la recherche de M. Étude bibliographique et biographique (*suite et fin*). — *RHLF*, octobre-décembre.

Prémontval (P.-A. Le Guay de). — Voir : *Racine (J.).*

Prévost (l'abbé). — Pinatel (Joseph). — Autour des *Mémoires d'un homme de qualité.* — *L'École*, 14 décembre.

Réaumur. — Torlais (Jean). — R. et ses portraits. — *La Presse médicale*, 18 décembre.

Rivarol. — Doreste (Ventura). — R. y las lenguas. — *Los Papeles de Son Armadans* (Palma-Madrid), octubre 1956.
— Garcin (Philippe). — R. et la littérature. — *Critique*, janvier 1958.

Roland (J.-M.). — Berti Toesca (Elena). — La « Heureuse Italie » di M. R. de la Platière (1776). — *Nuova Antologia*, settembre.

Rousseau (J.-J.). — * Krafft (Olivier). — La politique de J.-J. R. Aspects méconnus. — R. Pichon et R. Durand-Auzias, 1957.
— * Starobinski (Jean). — J.-J. R. La transparence et l'obstacle. — Plon, 1958.
— Pizzinger (Alda Maria). — The relationship between J.-J. R. and his publishers [Thèse New York University, 1954]. — *Dissertation abstracts*, nº 10.
— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. R. et le Pont du Gard. — R. chez Mme Dupin. — *L'École*, 14, 28 décembre.
— Simon (Mme Renée). — J.-J. R. en Picardie. — *Bulletin trimestriel de la Société des antiquaires de Picardie*, 1er trimestre.
— Voir : *XVIIIe siècle. Divers, Diderot, Mallet Du Pan.*

Sade (Mis de). — * Lely (Gilbert). — Vie du Mis de S. avec un examen de ses ouvrages. II. Des années libertines de La Coste au dernier hiver du captif (1773-1814). — Gallimard, 1957.
— Lely (Gilbert). — La mort du Mis de S. (d'après des documents inédits). — *Botteghe oscure*, XVIII, automne 1956.
— Voir : *France (A.).*

Toussaint (V.). — Barling (T. J.). — T.'s *Les Mœurs*. — *FS*, January 1958.

Vauvenargues. — * V. — Réflexions et maximes. — (Paris), La Compagnie typographique, 1957.

Voltaire. — * V. — Œuvres historiques. Remarques sur l'histoire. Nouvelles considérations sur l'histoire. Histoire de Charles XII. Histoire de la Russie sous Pierre le Grand. Le Siècle de Louis XIV. Précis du Siècle de Louis XV. Histoire de la guerre de 1741 (extraits). Texte établi, annoté et présenté par René Pomeau (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1958.
— * V. — Traité de métaphysique (1734). Reproduced from the Kehl text. With preface, notes and variantes by H. Temple Patterson (French classics). — Manchester, Manchester University Press, 1957.
— * Brumfitt (J. H.). — V. historian (Oxford modern language and literature monographs). — Oxford University Press, 1957. [Voir C. R. de D. W. Brogan, in *The Spectator*, 24th January 1958.]
— * Choptrayanou (Georges). — Essai sur *Candide*. — A.-G. Nizet [en dépôt], 1957.
— * Studies on V. and the 18th century, sous la direction de Th. Besterman. Tomes III et IV (Publications de l'Institut et Musée Voltaire). — Genève, Les Délices, 1957.
— Alatri (Paolo). — Le renouveau voltairien en Italie. — *TR* [nº spécial], février 1958.
— Baym (Max I.). — John Fiske and V. — [In] * Studies on Voltaire, t. IV.
— Berl (Emmanuel). — Situation de V. — *TR.*
— Besterman (Theodore). — V.'s correspondence : additions III. — [In] * Studies on V., tome IV.
— Besterman (Theodore). — Le désastre de Lisbonne et l'optimisme de V. — *TR.*

— Th. B. — Note on the authorship of the *Connaissance des beautés* [attribué faussement à V. ; serait de David Durand]. — [In] * Studies on V., tome IV.

— Besterman (Theodore). — La terre cuite de « V. assis » exécutée par Houdon pour Beaumarchais. — *Genava*, 1957.

— Th. B. — C. R. de : René Pomeau, *La religion de V.* (Paris, 1956). — [In] * Studies on V., tome IV.

— Bjurström (Per). — Mises en scène de *Sémiramis* de V. en 1748 et 1759. — *RHT*, 1956, fasc. IV.

— Cocteau (Jean). — V. académicien (1746). — *TR.*

— Crocker (Lester G.). — V.'s struggle for humanism. — [In] * Studies on V., tome IV.

— Fabre (Jean). — Deux définitions du philosophe : V. et Diderot. — *TR.*

— Friedrich (Hugo). — *Candide* (1759). — *TR.*

— Garçon (Maurice). — V. et la tolérance. — *TR.*

— V.'s British visitors, ed. by Sir Gavin de Beer. — [In] * Studies on V., tome IV.

— Guillemin (Henri). — Etrange V. — *JG*, 4-5 janvier 1958.

— Guillemin (Henri). — François-Marie Arouet, dit Zozo, dit V. — *TR.*

— Henon (M.). — V., l'hydre et l'escargot. — *Technique, Art, Science.* Revue de l'enseignement technique, novembre.

— Leigh (R. A.). — La correspondance de V. par Besterman. — *TR.*

— Maurois (André). — V. au présent. — *TR.*

— Nivat (Jean). — V. et les ministres. — *TR.*

— Pinatel (Joseph). — Une erreur de V. — *L'École*, 30 novembre.

— Pomeau (René). — V. européen. — *TR.*

— Pomeau (René). — V., historien de l'Europe classique. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, janvier.

— Price (J. Roy). — V.'s name again. — *FR*, October.

— Rat (Maurice). — V., le plus brillant élève des jésuites. — *FL*, 1er février 1958.

— Russell (Bertrand). — Sous l'influence de V. — *TR.*

— Sipriot (Pierre). — Au temps des lumières. — *TR.*

— Thérive (André). — Dieu et V. — *TR.*

— Van den Heuvel (Jacques). — Le conte voltairien ou la confidence déguisée. — *TR.*

— Virolle (Roland). — Explication française. Un bon roi selon V. (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXXIX). — *L'École*, 25 janvier 1958.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers, Sainte-Beuve.*

XIXe SIÈCLE

Divers. — Junker (Albert). — Robespierres Ende in der französischen Historiographie der I. Hälfte des 19. Jahrhunderts [Mignet, Thiers, Lamartine, Michelet]. — *Zeitschrift fur französische Sprache und Literatur*, 1956.

— Kemp (Robert). — Penseurs, historiens, critiques, moralistes [au XIXe siècle]. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

— Massant (Raymond). — Le vrai visage de M. de Lovenjoul. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Ryelandt (Christophe). — Charles de Spoelberch de Lovenjoul. Le vicomte. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Thys (Walter). — La culture néerlandaise à la fin du XIXe siècle dans ses rapports avec l'étranger. — *Études germaniques*, octobre-décembre.

— Baudelaire. Musset. Flaubert [Exposition à la bibliothèque municipale de Nantes. 24 septembre-13 octobre 1957]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, octobre.

Presse. — Letrait (J.-J.). — La presse dans le Var sous la Monarchie parlementaire. 1815-1848. — *Provence historique*, juillet-septembre.

— Manceron (P.). — Les journaux nantais de 1848 à 1900 (I). — *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, 1956.

Poésie. — Clouard (Henri). — La poésie du Parnasse au surréalisme. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

Roman. — Dumesnil (René). — Le roman au XIX^e siècle. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

Romantisme. — Desonay (Fernand). — C. R. de : R. Canat, *L'hellénisme des romantiques*. Tome III (Paris, 1955). — *LR*, novembre.

— Emery (Léon). — L'âge romantique. I. — Lyon, Les Cahiers libres, 1957.

— Levaillant (Maurice). — Le Romantisme. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

— Vier (Jacques). — Une source d'histoire littéraire : le romantisme [C. R. de : P. Moreau, *Le Romantisme*, Paris, 1957]. — *L'École*, 11 janvier 1958.

— Renovating a bridge. India and the West [thèse de doctorat de S. J. Scott, « The image of India in French romanticism »]. — *Discovery* (University of Melbourne), n° 2, 1957.

Symbolisme. — * Muner (Mario). — Per il riordinamento sistematico degli studi su simbolismo, decadentismo, ermetismo. — Cremona, Ed. tip. Igep, 1957.

— * Palais des Beaux-Arts, Bruxelles. Le Mouvement symboliste. Exposition organisée dans le cadre de l'accord culturel franco-belge. 31 janvier-3 mars 1957. Préface de Gérard Bauer. Introduction de Robert Guiette. — Bruxelles, 1957, Éditions de la Connaissance. [Voir C. R. de Michel Décaudin, in *RSH*, avril-juin.]

— Rao (N. M.). — The French symbolists. — *Agra University Journal of research. Letters*, July.

Théâtre. — Chancerel (Léon). — Rachel et *Phèdre*. — *LF*, 30 janvier-5 février 1958.

— Speaight (George). — Les frères Maffey. — *RHT*, fasc. III.

— Speaight (George). — Les Maffey à Londres. — *RHT*, 1956, fasc. 4.

— Frédéric Lemaître [d'après une pièce des Archives de la Seine, série des Justices de paix, 27 juillet 1825]. — *RHT*, 1956, fasc. IV.

About (E.). — Cuzacq (René). — Les Landes, Edm. About et Chambrelent au temps de *Maître Pierre*. — *Bulletin de la Société de Borda*, juillet-septembre.

Allart (H.). — Uffenbeck (Lorin Arthur). — The life and writings of Hortense A. (1801-1879). — *Dissertation abstracts*, n° 10.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Illusions perdues*. Étude de mœurs au XIX^e siècle, 1821. Préface par Albert Béguin (Club des libraires de France. Livres de toujours. 27). — Club des libraires de France, 1957.

— * Eigeldinger (Marc). — La philosophie de l'art chez B. (Collection d'études et de documents littéraires). — Genève, P. Cailler, 1957.

— * Vouga (Daniel). — B. malgré lui. Essai. — J. Corti, 1958.

— Castel-Çagarriga (G.). — Une aventure inconnue de la duchesse de Langeais. — *RDM*, 15 janvier 1958.

— Castex (Pierre-Georges). — Le festin de l'araignée. Quelques aspects de la création balzacienne. — *AUP*, octobre-décembre.

— Cluzel (Étienne). — Quelques remarques sur les Contes drolatiques de B. illustrés par Gustave Doré. — *BB*, nº 3.

— Descotes (Maurice). — Les comédiens dans *La Comédie humaine*. — *RHT*, 1956, fasc. IV.

— Gaxotte (Pierre). — Les « Treize » dans B. — *FL*, 21 décembre.

— Ki Wist. — Notes sur l'œuvre d'H. de B. La genèse et les remaniements de *Le Curé de Village*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 12, novembre.

— Martínez Estrada (Ezequiel). — El saber de Honorato de B. — *Cuadernos americanos*, novembre-diciembre.

— Métadier (B. Paul). — B., un grand malade méconnu. — *MF*, janvier 1958.

— Oblomievskij (D. D.). — Les idées politiques et morales de B. dans les années 1830-1833 [en russe]. — *Mémoires scientifiques de l'Institut Gorki pour la littérature mondiale*, 1956.

— Reh (Alfred). — L'âge de Mme Hanska et les démêlés de B. avec le calendrier russe. — *Revue Quo Vadis*, janvier-mars 1958.

— Voir : *Baudelaire* (*Ch.*), *Vallès* (*J.*).

Barbey d'Aurevilly (**J.**). — * Besus (R.). — B. d'A. (« Classiques du XIXe siècle »). — Éditions Universitaires, 1958.

— Leberruyer (Pierre). — Etudes aurevilliennes. Sorcellerie et croyances populaires dans les romans de B. d'A. — *Études normandes*, 2e trimestre.

— Quéru (Hermann). — Études aurevilliennes. L'élaboration d'un roman de B. d'A., *Le Chevalier des Touches*. — *Études normandes*, 2e trimestre.

Baudelaire (**Ch.**). — * Ch. B. — Curiosités esthétiques. Édition intégrale illustrée. Introduction et notes de Jean Adhémar. — Lausanne, Éditions de l'Œil, 1956.

— * Vouga (Daniel). — B. et Joseph de Maistre. — J. Corti, 1957.

— * Bibliothèque nationale. Ch. B. Exposition organisée pour le centenaire des *Fleurs du Mal*. [Du 19 décembre 1957 au 28 février 1958. Catalogue par Roger Pierrot, Claude Pichois, Madeleine Cottin et Jean Adhémar. Préface par Julien Cain.] — Bibliothèque nationale, 1957.

— Adhémar (Jean). — B., les frères Stevens, sa modernité. A propos de plusieurs lettres inédites retrouvées à l'occasion de l'exposition de la Bibliothèque nationale [sur le séjour de B. à Bruxelles, son retour à Paris et ses derniers moments]. — *Gazette des Beaux-arts*, février 1958.

— Adhémar (Jean). — L'univers enfantin de B. — *La Nef*, février 1958.

— Bandy (W. T.). — Le chiffonnier de B. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Barrère (Jean-Bertrand). — Chemins, échos et images dans l'*Invitation au voyage* de B. — *RLC*, octobre-décembre.

— Barrère (J.-B.). — C. R. de : E. Starkie, *B.* (London, 1957) et de : L. J. Austin, *L'univers poétique de B.* (Paris, 1956). — *RLC*, octobre-décembre.

— Bruyr (José). — B. et ses musiciens. « La Vie antérieure », de Henri Duparc. — *Musica*, novembre.

— Charles (Jacques). — L'importance de B. — *L'École libératrice*, 29 novembre.

— Coulet (Henri). — Une réminiscence d'Aristophane chez B. ? — *RHLF*, octobre-décembre.

— Gendreau (Georges) et Pichois (Claude) — Autour d'un billet inédit de Ch. B. Par qui le poète fut-il présenté à Delacroix ? — *RHLF*, octobre-décembre.

— Guiral (Pierre) et Pichois (Claude). — « L'albatros » de Polydore Bounin. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Henriot (Émile.) — Travaux sur B. — *Le Monde*, 22 janvier 1958.

— Larroutis (M.). — Une source de l'*Invitation au voyage* [H. de Balzac, *Gobseck*]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Réflexions sur l'art poétique de Ch. B. — *Biblio*, janvier 1958.

— Madaule (Jacques). — Lecture des *Fleurs du Mal*. — *LF*, 21-27 novembre.

— Maugis (M. T.). — B. et le centenaire des *Fleurs du Mal*. — *Le Jardin des arts*, janvier 1958.

— Pichois (Claude). — « L'ivresse du chiffonnier » [huitième état du « Vin des chiffonniers », Ms. Smith-Lesouëf, 1852 ?]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pichois (Claude). — Le père de B. fut-il janséniste ? — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pichois (Claude). — Sur le prétendu voyage aux Indes. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pichois (Cl.) et Trefz (H.). — Gustav Mahler s'est-il inspiré de B. ? — *RLC*, octobre-décembre.

— Pichois (Claude). — C. R. de : L. J. Austin, *L'univers poétique de B.* (Paris, 1956) et de B. Gheerbrant, *B. critique d'art* (Paris, 1956). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pierrot (Roger). — *Les Fleurs du Mal* avec envoi à Pincebourde... [une éd. du fonds Smith-Lesouëf]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pommier (Jean). — B. et Michelet devant la jeune critique [à propos de : R. Barthes, *Michelet par lui-même* (1954) et de J.-P. Richard, « Profondeur de B. », in *Poésie et profondeurs* (1955)]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Schwerin (Christoph). — B. und seine Zeit. — *Die neue Rundschau*, H. 3.

— Scott (J. A.). — Petrarch and B. — *RLC*, octobre-décembre.

— Souviron (José María). — La ultima palabrota de B. — *Los Papeles de Son Armadans*, junio.

— Vandegans (André). — C. R. de : M.-A. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (Paris, 1955). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1956, nº 4.

— Œuvres de Ch. B. Éditions originales et collectives. — *Biblio*, janvier 1958.

Bertrand (A.). — Aloysius B. — *Le Pont de l'Épée* [11, rue du Bourg, Dijon, Côte-d'Or], nº 1, novembre.

— Bannier (Jean). — David d'Angers et *Gaspard de la nuit*. — *Le Pont de l'Épée*, nº 1.

— Chambelland (Guy). — Aloysius et Célestine. — *Le Pont de l'Épée*, nº 1.

— Guererra (Jacinto-Luis). — L'exotisme espagnol dans *Gaspard de la nuit*. — *Le Pont de l'Épée*, nº 1.

— Lebois (André). — Aloysius le mal-aimé. — *Le Pont de l'Épée*, nº 1.

— Manoll (Michel). — A. B., poète étrange et douloureux. — *Pensée française*, décembre.

— Trahard (Pierre). — Présentation d'A. B. — *Le Pont de l'Epée*, nº 1.

Blanc (L.). — Loubère (L. A.). — L. B. et la philosophie de l'histoire. — *Le Contrat social*, janvier 1958.

Bloy (L.). — Rouzet (Georges). — Autour de L. B. [chronique bibliographique]. — *Le Thyrse*, décembre.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Bounin (P.). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Bourges (**E.**). — Pouilliart (R.). — C. R. de : A. Lebois, *La genèse du « Crépuscule des dieux »* (Paris, 1954). — *LR*, novembre.

Boylesve (**R.**). — * Bourgeois (André). — La vie de R. B. I. Les enfances (1867-1896). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1958.

Buloz (**F.**). — Lovie (J.). — B. et l'Italie : quelques lettres inédites d'Albert Blanc, 1858-1861 [Coll. Lovenjoul]. — *Revue de Savoie*, 4e trimestre.

Céard (**H.**). — Voir : *Zola* (*E.*).

Chasles (**Ph.**). — Pichois (Claude). — Émile C. — Ph. C. — Dictionnaire de biographie française, fasc. XLV, 1957.

— Pichois (Claude). — La mystérieuse Mme Panam ou amour, police et diplomatie [l'attribution à Ph. Ch. de ces mémoires est contestée]. — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin.

Chateaubriand. — Braibant (Charles). — La Fayette et C. — *Le Monde*, 1er octobre.

— Lacq (Dr François). — Une lettre inédite (?) de C. [album d'autographes de Miss Frances Georgina Carolina Herbert, 11 février 1836 ; à Mrs. Trollope ?]. — *Les Rameaux de N.-Dame*. Cahiers trimestriels (Bétharram, Basses-Pyrénées), août-novembre.

— Léon-Bérard (Marguerite). — Au manoir de l'Occitanienne. C. et Léontine de Villeneuve. — *RDM*, 1er février 1958.

— Limouzin-Lamothe (R.). — F.-R., vicomte de Ch. — Dictionnaire de biographie française, fasc. XLV, 1957.

— Luzi (Mario). — Corinne et Juliette. — Juliette et René. — [In] * Aspetti della generazione napoleonica. — Parma, 1956.

— Luzi (Mario). — Osservazioni sull'evoluzione di Ch. — [In] * Aspetti della generazione napoleonica. — Parma, 1956.

— Marouzeau (J.). — M. et Mme de Ch. à l'Infirmerie Marie-Thérèse. — *Annuaire du XIVe arrondissement de Paris*, 1956 [1957], Société historique et archéologique (Mairie du XIVe).

— Pinatel (Joseph). — Les éléments d'incantation dans *René*. — *L'École*, 25 janvier 1958.

— Vallery-Radot (Pierre). — C., ses maladies, telles qu'il nous les raconte. — *Le Fureteur médical*, octobre.

— Zima (Jaroslav). — Jungmannúv preklad *Atala* [*Atala* de C. dans la traduction tchèque de J. Jungmann (1805) ; en tchèque]. — *Slovo a slovesnost* (Prague), 1956, c. 2.

— Voir : *Flaubert* (*G.*), *Vigny* (*A. de*).

Chauvet (**V.**). — Cordié (Carlo). — Victor C., critico e poeta (II). — *SF*, settembre-dicembre.

Colet (**L.**). — Coppola (Nunzio). — La bella Louise C. in Italia. — *Nuova Antologia*, ottobre.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Comte (**A.**). — Magnino (Bianca). — Augusto C. (a cento anni della morte). — *Humanitas* (Brescia), settembre.

Constant (**B.**). — * Le Romantisme. B. C. *Adolphe. Lettre sur Julie. De l'Esprit de conquête*. [Sur *Adolphe* et la vie de B. C., postface de Raymond Queneau]. — (Les Écrivains célèbres. Œuvres. I.), L. Mazenod, 1957.

— Guillemin (Henri). — B. C. sous la Révolution. — *Pensée française*, décembre.

Cros (Ch.). — Ch. C. — Vers condamnés, quatrains retrouvés. — *Cahiers des Saisons*, juin 1956.

Custine (Mis de). — Tissot (Louis). — C. et la Russie. — *Pensée française*, novembre.

Dumas (A.), père. — J. B. [Bonnerot]. — A. D. classique [à propos d'éditions récentes et d'ouvrages sur A. D.]. — *BB*, nº 3.

— Plummer (R. W.). — A. D., pere. A bibliography of English translations (I). — *The Dumasian*, nº 6, December.

Dumas (A.), fils. — Hartoy (Maurice d'). — A. D. fils inédit. Une Saint-Jean laïque. — *Artaban*, 29 novembre.

Flaubert (G.). — * Bibliothèque nationale. G. F. et *Madame Bovary*, exposition organisée pour le centenaire de la publication du roman. [Du 19 décembre 1957 au 28 février 1958. Catalogue par Madeleine Cottin et Jacques Suffel. Préface de Julien Cain]. — Bibliothèque nationale, 1957.

— * Cigada (Sergio). — Un decennio di critica flaubertiana (1945-1955). — Estr. da *Istituto Lombardo di scienze e lettere. Rendiconti. Classe di lettere*, 1957. [Communiqué par l'auteur.]

— Chaix-Ruy (Jules). — Cervantes, F., Pirandello. — *Humanitas*, agosto, settembre.

— Cigada (Sergio). — Chiose e frammenti su F.-I. — Chateaubriand e *Un cœur simple*. — II. — F. e De Sanctis. — *SF*, settembre-dicembre.

— Cottin (Madeleine). — Quand eut lieu le procès de *Mme Bovary* ? [le 29, et non le 31 janvier 1857]. — *NL*, 19 décembre.

— Guillemin (Henri). — F. tel qu'il fut. — *Les Annales*, décembre.

— Lambiotte (Auguste). — Les exemplaires en grand papier de *Madame Bovary*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 12, novembre.

— Laulan (Robert). — Eugène Delamare, officier de santé, modèle de Charles Bovary de G. F. — *La Presse médicale*, 28 décembre.

— Le Povremoyne (Jehan). — *Madame Bovary* a eu cent ans. — *Paris-Normandie*, 23-28 septembre.

— Mersch (Claudine). — Pour son 100e anniversaire, relisons *Madame Bovary*. — *RLV*, nº 6.

— Nelson (Robert J.). — *Madame Bovary* as tragedy. — *MLQ*, December.

— Pellegrin (René). — Il y a cent ans, F. préparait *Salammbô*. — *Artaban*, 6 décembre.

— Rouault de La Vigne (René). — L'inventaire après décès de la bibliothèque de F. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie* (Lettres-histoire), nº 7.

— Sédille (Pierre). — C. R. de : G. Venzac, *Au pays de Mme Bovary* (Paris-Genève, 1957). — *Études normandes*, 3e trimestre.

— Stanford (Derek). — *Madame Bovary*. — *The Dumasian*, nº 6, December.

— Suffel (Jacques). — Un inédit important : premier adieu [de G. F.] à Louise Colet, daté : 7 mars 1847. — *FL*, 21 décembre.

— Thénon (Rhéa). — F. à Jérusalem. — *MF*, janvier 1958.

— Veillé (Roger). — *Mme Bovary* a cent ans [précédé d'une traduction de : A. F. Ivachtchenko, *Mme B.*, in * F., Moscou, Ed. de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., 1955]. — *E*, juin.

Fontanes (L. de). — Braibant (Charles). — Louis de F., premier grand maître de l'Université. — *EN*, 5 décembre.

— Nantet (Jacques). — Le marquis de F. ou De la fidélité. — *Revue du Bas-Poitou*, novembre-décembre.

Fourier (**Ch.**). — * Poulat (Emile). — Les Cahiers manuscrits de F., étude historique et inventaire raisonné. Introduction : Fouriérisme écrit et fouriérisme pratique, notes sur les études fouriéristes contemporaines par Henri Desroche (Bibliothèque internationale de sociologie de la coopération. 8). — Entente communautaire B. E. C. C. ; Les Éditions de Minuit, 1957.

— * Il Socialismo utopico. I. Ch. F. e la scuola societaria, 1801-1922. Saggio bibliografico a cura di Giuseppe Del Bo (Istituto Giangiacomo Feltrinelli). — Milano, G. Feltrinelli, 1957.

France (**A.**). — Ryland (Hobart). — A. F., le M^is^ de Sade et Courtilz de Sandras. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1957, n° 4.

Fromentin (**E.**). — Grimsley (Ronald). — Romanticism in *Dominique*. — *FS*, January 1958.

— Taslitzky (Boris). — Plaidoyer pour E. F. — *La Nouvelle critique*, décembre.

Gautier (**Th.**). — Bergerat (A. Théo). — La maison abandonnée [la maison de Th. G. à Neuilly]. — *NL*, 29 août.

— Denux (Roger). — *Mademoiselle de Maupin*. — *L'École libératrice*, 22 novembre.

— Lavergne (Henriette). — Th. G., critique d'art. — *Études d'art*, n° 13, 1957-1958.

— Van der Tuin (H.). — Les voyages de Th. G. en Belgique et en Hollande. — *RLC*, octobre-décembre.

Gille (**Ch.**). — * La Chanson française, le pamphlet du pauvre (1834-1851). Introduction et notes par Pierre Brochon (« Les Classiques du peuple »). — Éd. sociales, 1957.

Goncourt (**E. et J. de**). — * Journal. Mémoires de la vie littéraire. Tomes XVI, 1889-1890 ; XVII, 1890-1891 ; XVIII, 1891-1892. — Monaco, Éditions de l'Imprimerie nationale, 1957. [Voir : E. Henriot, in *Le Monde*, 29 janvier 1958.]

Guérin (**M. et E. de**). — Une lettre de M. de G. à Eugénie [début août 1828]. — *L'Amitié guérinienne*, n° 4.

— Decahors (E.). — Le secret de M. de G. Essai sur les méthodes de critique littéraire (I). — *L'Amitié guérinienne*, n° 4.

Guiches (**G.**). — Keller (Général). — G. G. et le Quercy. — *Bulletin de la Société des études littéraires... du Lot*, octobre-décembre.

Guizot (**F.**). — * Mastellone (Salvo). — La politica estera di G. (« Storici antichi e moderni ». 12). — Firenze, La Nuova Italia, 1957.

— Mireaux (Émile). — G. et l'Académie des sciences morales. — *RDM*, 15 janvier 1958.

Haller (**Ch.-L. de**). — Voir : *Lamennais* (*F. de*).

Heredia (**J.-M. de**). — Voir : *Leconte de Lisle*.

Hervieu (**P.**). — Centenaire de la naissance de Paul H. [allocutions de Yves Gandon, Jean-Jacques Bernard, Fernand Gregh]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 4^e^ trimestre.

Hugo (**V.**). — * V. H. — *Les Misérables*, présentés avec les variantes des *Misères*, une introduction et des notes par Marius-François Guyard (Classiques Garnier). — Garnier, 1958.

— * Journet (René) et Robert (Guy). — Des *Feuilles d'automne* aux *Rayons et les Ombres* (Annales de l'Université de Besançon. 17). — Les Belles Lettres, 1957.

— Baudouin (Charles). — Deux épopées de la Rédemption. L'influence de la *Divine épopée* d'Alexandre Soumet sur *La Fin de Satan* de V. H. — *Marsyas*, novembre-décembre.

— Chauchat-Dumas (Marcel). — Pour le centenaire de la publication des *Contemplations* de V. H. (1856-1956). — *Noverim* (Universidad de Sto Tomás de Villeneuve, Villanueva, Habana, Cuba), mayo 1956.

— Descotes (Maurice). — A propos de la reprise de *Marie Tudor* [par Jean Vilar et le T. N. P.]. — *RHT*, 1956, fasc. IV.

— Donot (A.). — La jeunesse de V. H. et ses origines religieuses [d'après les ouvrages de Géraud Venzac]. — *L'Ami du Clergé*, 16 janvier 1958.

— Evnina (E. M.). — La lutte pour H. dans la France contemporaine [en russe]. — *Mémoires scientifiques de l'Institut Gorki pour la littérature mondiale*, 1956.

— Guillemin (Henri). — H. et la Carmélite [Marie H., fille du général Louis H.]. Correspondance inédite, présentée par Henri Guillemin. — *FL*, 14 décembre.

— Kies (Albert). — A propos d'un exemplaire de *Trilby* ayant appartenu à V. H. [pour l'édition des *Œuvres choisies* de P. Corneille]. — *BB*, nº 3.

— Leonetti (A.). — Explication française. V. H. *Caïn* (II). — *Les Humanités* (Classes de grammaire), décembre.

— Secret (Jean). — Périgueux vu par V. H. en 1843 [in *Alpes et Pyrénées*, 1890]. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 2e livraison.

— Treskunov (M. S.). — V. H. publiciste [en russe]. — *Mémoires scientifiques de l'Institut Gorki pour la littérature mondiale*, 1956.

— Virolle (Roland). — Explication de texte : V. H., « Le sacre de la Femme » [*Légende des Siècles*]. — *L'École*, 14 décembre.

— Volison (I. Ja.). — La dramaturgie de V. H. dans les années 60 [en russe]. — *Mémoires scientifiques de l'Institut Gorki pour la littérature mondiale*, 1956.

Huysmans (J.-K.). — * Aimery (Christiane). — J.-K. H. (Coll. « Visages et souvenirs »). — Caritas, 1956.

— * Cogny (Pierre). — Le *H. intime* de H. Céard et Jean de Caldain. Avec de nombreux inédits et une préface de René Dumesnil. — A.-G. Nizet, 1957. [Voir G. Rouzet, in *Le Thyrse*, mars 1958.]

— J.-K. H. — Pages de carnet. Fragment inédit (Notre-Dame d'Igny, 1894), présenté par Pierre Lambert. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 34.

— Blanche (Frère). — Souvenirs de cinquantenaire. — *Le Lutrin* (Genève), nº 1.

— Fabre (Félix-Edmond). — J.-K. H. et le Quartier latin [résumé d'une conférence]. — *La Montagne Sainte Geneviève* et ses abords, nº 24, juin.

— Gavel (Henri). — Quelques souvenirs sur H. [suivi d'un fragment d'une lettre inédite de H. à G. Landry]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 34.

— Jacquinot (Jean). — Trois amis : Georges Rouault, J.-K. H. et Léon Bloy. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 34.

— Lambert (Pierre). — Ombres de la rue Monsieur [d'après des documents inédits]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 34.

— Lambert (Pierre). — Un homme est allé dans la lune en 1886 !... mais c'était J.-K. H. et il rêvait [autour d'*En Rade*, chap. V]. — *FL*, 11 janvier 1958.

— Onimus (Jean). — Folantin, Salavin, Roquentin. Trois étapes de la conscience malheureuse. — *Études*, janvier 1958.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Panorama de Lourdes [J.-K. H., *Les Foules de Lourdes*, chap. II, p. 25-40]. — *L'École*, 11 janvier 1958.

— Commémoration du cinquantenaire de la mort de H. [allocutions de Fr. Mauriac, R. Dumesnil, Me M. Garçon]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 34.

— Voir : *Forain* (*J.-L.*).

Lacordaire (**le P.**). — * Guittard (Albert). — Le P. L. à Toulouse. — Toulouse, Couvent des Dominicains (3, rue Espinasse), 1955.

— Le Hir (Yves). — C. R. de : Jean Ridel, *L., directeur d'âmes* (Rennes, 1955). — *LR*, novembre.

— Voir : *Lamennais* (*F. de*).

Lamartine (**A. de**). — Leguay (P.). — Mme Charles. — Dictionnaire de biographie française, fasc. XLV, 1957, col. 579-581.

— Mabille de Poncheville (A.). — Le catholicisme de L. Une lettre du poète à l'un de ses admirateurs [Hipp. Waternau, août 1835, document publié dans *L'Écho de la Frontière*, 23 janvier 1841]. — *La Croix*, 9-10 février 1958.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Lamennais (**F. de**). — Gambaro (Angiolo). — Il L. e von Haller, con lettere inedite del L. [quatre lettres, 28 mai (1821), 6 novembre 1821, 6 mars, 20 avril 1822, Archives d'État de Fribourg]. — *SF*, settembre-dicembre.

— Geistdoerfer (Michel). — L. et Lacordaire. — *Europe*, décembre.

Le Braz (**A.**). — Deux lettres d'A. Le B. à Louis Tiercelin, publiées et commentées par J.-L. Debauve. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

Leclerc (**Th.**). — Thuillier (Guy). — Croquis administratifs : les « proverbes » de Théodore L. — *La Revue administrative*, septembre-octobre.

Leconte de Lisle. — Vadaine (J.). — Le thème de la mer chez L. de L. et chez Heredia. — *L'Enseignement chrétien*, décembre.

Lemaître (**J.**). — Dupuy (Aimé). — L'influence de l'Algérie sur l'œuvre et la personnalité de Jules L. — *Les Amis de Sèvres*, 2e trimestre.

Lichtenberger (**A.**). — Alberthesse (Jane). — Ce bon monsieur L. — *Évidences*, décembre.

Littré (**E.**). — Pelletier (R. P.), O. P. — La vocation selon L. — *Vocations religieuses et sacerdotales*, janvier 1958.

Luzel (**F.-M.**). — Mevel (P.-M.). — François-Marie L. (1821-1895), avec bibliographie. — *Ar Falz*, septembre-octobre.

Maine de Biran. — * M. de B. — Journal. III : Agendas, carnets et notes. Édition intégrale publiée par Henri Gouhier (Coll. « Etre et penser ». 43). — Neuchâtel, La Baconnière, 1957.

Maistre (**J. de**). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Mallarmé (**S.**). — * S. M. — Œuvres choisies. Avec un commentaire par Luigi de Nardis (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1957.

— * S. M. — Selected poems, with English translations and notes by C. F. Mac Intyre. — Berkeley, University of California Press, 1957.

— * Muner (Mario). — Note Mallarmeane. I. — Carattere di centralità di *Prose pour des Esseintes* nell'opera di M. — 2. Gli *Eventails* di casa M. — Cremona, Ed. tip. Igep [Ind. graf. editoriale Pizzorni], 1957.

— Dussort (Henri). — L'artiste dépassé par l'art (note sur M. et Heidegger). — *Revue philosophique*, janvier-mars.

— Fongaro (Antoine). — L'*Après-midi d'un faune* et le *Second Faust*. — *LM*, novembre-dicembre.

— Graaf (Daniel A. de). — Le tournant dans la vie de S. M. (documents ignorés). — *Synthèses*, octobre.

— Noulet (Émilie). — Le « Livre » de M. Réponse à moi-même. — *Les Lettres nouvelles*, janvier 1958.

Marmier (X.). — Joyaux (Georges-J.). — X. M. et l'Amérique. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, décembre.

Maupassant (G. de). — * Fin de siècle. G. de M. *Sur l'eau*. Boule de suif. La maison Tellier. Auprès d'un mort. Deux amis. Le Père Milon. Monsieur Parent. Un cas de divorce. La Horla. Le Port. Mouche. Le champ d'oliviers. [M. écrivain de son destin, postface de Pierre Cogny]. — (Les Écrivains célèbres. Œuvres. 5), L. Mazenod, 1957.

— * Lemoine (F.). — M. (« Classiques du XIX^e^ siècle ». 4). — Éditions Universitaires, 1957.

— * Spaziani (M.). — Bibliographie de M. en Italie (Publications de l'Institut français de Florence. 4^e^ série. Essais bibliographiques, n° 1). — Florence, 1957.

— Delaisement (Gérard). — C. R. de : G. de M., *Pierre et Jean*, éd. M. Spaziani (Roma, 1956). — *Bel Ami*, n° 4, mars.

— Lanoux (Armand). — Le roman des grandes œuvres : *Bel-Ami*. — *NL*, 26 décembre.

— Soupault (Philippe). — Où en est M. ? — *JG*, 19-20 octobre.

— Spaziani (Marcello). — C. R. de : G. Delaisement, *M. journaliste et chroniqueur* (Paris, 1956). — *RLMC*, gennaio-marzo.

Mérimée (P.). — Letessier (Fernand). — M. dans la Sarthe. P. M. et la crypte de N.-D. du Pré. — *Revue historique et archéologique du Maine*, 1957.

— Nagel (Ivan). — Gespenster und Wirklichkeiten. P. M^s^. Novelle « La Vénus d'Ille ». — *Die neue Rundschau*, H. 3.

Michelet (J.). — * *Joan of Arc*, by J. M. Translated with an introduction by Albert Guérard. — Ann Arbor, University of Michigan Press, 1957.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers*, *Baudelaire (Ch.)*.

Mignet (F.). — Voir : *XIX^e^ siècle. Divers*.

Morice (Ch.). — Borbas (Laszlo). — Charles M. : friend and critic of Verlaine. — *FR*, December.

Musset (A. de). — * A. de M. — Comédies et proverbes. Tome III. Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un Caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Tome IV. — Louison. — On ne saurait penser à tout. — Carmosine. — Bettine. — Éd. critique par F. Gastinel. — Les Belles Lettres, 1957.

— Ardouin (J.). — A. de M., *La Nuit d'octobre*, en anglais. — *BB*, n° 3.

— Hupin (Gérard). — Un émouvant manuscrit d'A. de M. [le ms. de *Simone*]. — *Le Livre et l'estampe*, n° 12, novembre.

— López (Manuela). — M., un hombre enigmático. — *Revista de la Institución Teresiana* (Madrid), octubre.

— Voir : *Taine (H.)*.

Nerval (G. de). — Gerhardt (Mia I.). — L'*Octavie* de N. — *N*, Januari 1958.

— Lebois (André). — Exégèse des *Chimères*. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre.

— Maugis (Henri). — G. de N. : le poète. — *Les Humanités* (Classes de lettres), novembre, décembre.
— Vier (Jacques). — Variations sur G. de N. — II. G. de N. forçat du feuilleton. — *L'École*, 30 novembre.
— Voir : *Nodier* (*Ch.*).

Nodier (**Ch.**). — Gaulmier (Jean). — N. manqua d'être Nerval. — *FL*, 4 janvier 1958.
— Oliver (A. Richard). — An unpublished letter of Ch. N. [10 avril 1817, B. M. de Besançon, ms. 1794, fol. 247]. — *MLN*, December.
— Voir : *Hugo* (*V.*).

Pouvillon (**E.**). — Gardes (Pierre). — Émile P. — *Recueil de l'Académie de Montauban*, 1955-1956 [1957].

Renan (**E.**). — Massis (Henri). — Le crépuscule de R. — *Itinéraires*, nº 18, décembre.
— Psichari (Henriette). — Antoine et l'*Abbesse de Jouarre*. — *LF*, 6-12 février 1958.

Renard (**J.**). — Dupuy (Aimé). — La maladie et la mort chez les paysans, d'après J. R. — *La Presse médicale*, 23 novembre.
— Dupuy (Aimé). — J. R. devant la maladie et la mort. — *La Presse médicale*, 16 novembre.

Rimbaud (**A.**). — * Hackett (C. A.). — R. (« Studies in modern European literature and thought »). — London, Bowes and Bowes, 1957.
— Axelos (Kostas). — R. et la poésie du monde planétaire. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre.
— Graaf (Daniel A. de). — Une nouvelle source du *Bateau Ivre* [les « Aventures du baron de Munchhausen »]. — *Études germaniques*, octobre-décembre.
— Wahl (Jean). — R., la sauvagerie, le silence. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre.

Sainte-Beuve. — * Bonnerot (Jean). — Un Demi-siècle d'études sur S.-B. (1904-1954). — Les Belles Lettres, 1957.
— Lettres inédites de S.-B. à Jean-Pierre Rossignol, présentées par Jean Valette. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, septembre-octobre.
— Bach (Max). — S.-B. and Voltaire. — *FR*, December.
— Bonnerot (Jean). — Lettres de Mme Cornu à S.-B. [et deux lettres de S.-B., coll. Lovenjoul]. — *RLC*, octobre-décembre.
— Bonnerot (Jean). — Une préface de S.-B. oubliée. — *BB*, nº 3.
— Cordié (Carlo). — C. R. de : S.-B., *Correspondance générale*, éd. J. Bonnerot. Tome VII, 1847-1849 (Toulouse-Paris, 1957). — *SF*, settembre-dicembre.
— Jacobi (Hansres). — S.-Bs Bemühungen um den deutschen Geist. — *Schweizer Monatshefte*, Februar 1958.
— Julien (André). — Petite apologie de M. de S.-B. — *Cahiers des Saisons*, juin 1956.
— Patty (James S.). — S.-B. et Ste Thérèse. — *FR*, October.

Samain (**A.**). — Chevallier (Mme Georgette). — A. S. en Savoie. Lettres inédites. — *Revue de Savoie*, 4e trimestre.

Sand (**G.**). — Chainaye (Suzanne et Denise). — Chopin et la fille de G. S. Documents inédits. — *RDM*, 1er décembre.
— Peygnaud (Louis). — En Italie avec G. S., au printemps de 1855 [d'après les articles de A. Poli]. — *Revue de l'Académie du Centre*, 1957.

Sarcey (Fr.). — Drève (Jean). — Francisque S. — *Le Thyrse*, janvier 1958.

Sardou (V.). — Selz (Jean). — La technique de l'immortalité chez V. S. — *Les Lettres nouvelles*, février 1958.

Schwob (M.). — Richard (Élie). — La vie est un mensonge ou cinq images de Marcel S. — *Rolet*, 10 novembre.

Scribe (E.). — Duckworth (Colin). — The historical and dramatic sources of S.'s *Verre d'eau*. — *FS*, January 1958.

Ségur (Ctesse de). — Morvan (Jean-Baptiste). — La politique de la comtesse de S. — *La Nation française*, 9 octobre.

— Rimaud (Jean). — Les petites filles modèles ont cent ans. — *Études*, janvier 1958.

Soumet (Alex.). — Voir : *Hugo (V.)*.

Staël (Mme de). — Pange (Victor de). — Mme de S. et le duc de Wellington. Documents inédits. — *RDM*, 1er, 15 janvier 1958.

Stendhal. — Abranavel (Ernest). — La religion de S. — *GL*, 4-5 janvier 1958.

— Boyer (Ferdinand). — Deux petites études stendhaliennes. I.-S. et Sebregondi, agent de Metternich. — II. — La police pontificale et les passeports des suspects en 1835. — *Le Divan*, janvier-mars 1958.

— Castex (Jean). — S., juge de d'Étigny. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 4e trimestre.

— Colesanti (Massimo). — S. e gli « ultras » della *Mode*. — *SF*, settembre-dicembre.

— Daumas (G.). — L'oncle de S., Félix-Romain Gagnon, conseiller général du département du Mont-Blanc (1801-1813). — *Revue de Savoie*, 4e trimestre.

— Denier (A.). — S. et les médecins. Son ascendance médicale, ceux qui l'ont soigné, ceux qu'il a fréquentés. — *La Presse médicale*, 25 décembre. [Voir aussi *C. R. mensuels de l'Académie delphinale*, février 1958.]

— Félix-Faure (Jacques). — Une grande lettre politique de S. [« Mon cher Père », 22 février 1828]. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, 1958, nº 1.

— Litto (V. del). — Chronique stendhalienne. Sur S. consul à Civita-Vecchia [autour des travaux de Y. du Parc, G. Dethan ; complète A. Delattre, « Quelques lettres inédites de la période romantique », *RR*, 1945]. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, 1958, nº 1.

— Litto (V. del). — Les journées stendhaliennes de Florence (12-16 juin 1957). — *RLC*, juillet-septembre.

— Richard (P. J.). — Un stendhalien du XIXe siècle : Adolphe Paupe (*suite*). — *Le Cerf-Volant*, nº 20, janvier 1958.

— Trompeo (Pietro Paolo). — Bartolomeo Pinelli. — *Corriere della Sera*, 15 settembre 1956.

Sue (E.). — Guichonnet (P.). — E. S. proscrit. — *Revue de Savoie*, 4e trimestre.

Taine (H.). — Lugli (Vittorio). — T. e De Musset. — Bologna, Cooperativa Tip. Azzoguidi, 1957. [Estr. dal « Rendiconto delle sessioni della Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna. Classe di scienze morali », serie V, vol. V, 1956. — Communiqué par A. Pizzorusso.]

Thiers (Ad.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Vallès (J.). — Douze lettres inédites de J. V. à Arthur Arnould, présentées par Lucien Scheler. — *E*, décembre.

— Goblot (J.-J.). — J. V. et Balzac. — J. V. et les femmes. — *E*, décembre.

— Scheler (Lucien). — Bio-bibliographie de J. V. — *E*, décembre.

Van Lerberghe (Ch.). — Van Nuffel (Robert O. J.). — Van L. devant le symbolisme français. — *SF*, settembre-dicembre.

Verlaine (P.). — Bornecque (Jacques-Henry). — Les variantes de V. et leurs enseignements (avec un poème inédit de V., « Les Jeunes »). — *IL*, novembre-décembre.

— Fongaro (Antoine). — La publication pré-originale de deux poèmes de V. — *SF*, settembre-dicembre.

— Underwood (V. P.). — A propos de *V. et l'Angleterre* [réponse aux critiques de A. Fongaro, *RLC*, janvier-mars 1957 ; *SF*, janvier-avril 1957], suivi d'une mise au point d'A. Fongaro. — *RLC*, octobre-décembre.

— Vallery-Radot (Dr Pierre). — V. à l'hôpital. — *Le Fureteur médical*, juillet. [Voir aussi : V. à l'hôpital d'après sa correspondance, in *La Presse médicale*, 11 juillet.]

— Voir : *Morice (Ch.)*.

Verne (J.). — Moré (Marcel). — Les jeux de mots dans l'œuvre de J. V. — *Les Lettres nouvelles*, décembre.

Viélé-Griffin (Fr.). — Voir : *Gide (A.)*.

Vigny (A. de). — Kendris (Christophe). — Patterns in *Atala* and *Laurette ou le Cachet rouge*. — *FR*, December.

Villiers de l'Isle-Adam. — Lebois (André). — En relisant *L'Ève future* de V. de l'I.-A. — *Revue Quo Vadis*, janvier-mars 1958.

Vogüé (Vte E.-M. de). — Voir : *Gide (A.)*.

Zola (E.). — Burns (C. A.). — *L'abbé Faujas*, une adaptation dramatique de *La Conquête de Plaisance* [texte du scénario envoyé par H. Céard à Z., le 2 juillet 1879]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 8-9.

— Hemmings (F. W. J.). — Z. beau-frère de Manet ? ou les citations dangereuses. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 8-9.

— Marcilhacy (Christiane). — E. Z. « historien » des paysans beaucerons. — *Annales. Économies. Sociétés...*, octobre-décembre.

— Matthews (J. H.). — Pourquoi j'ai écrit *Les deux Z.* — *Les Cahiers naturalistes*, nº 8-9.

— Nikolaev (V. N.). — É. Z. et son temps [en russe]. — *Mémoires scientifiques de l'Institut Gorki pour la littérature mondiale*, 1956.

— Nowakowski (Jan). — *Germinal* : próba interpretacji [un essai d'interprétation ; en polonais]. — *Twórczosc*, 1954, z. 5.

— Querlin (Marise). — Le cœur inconnu de Z. [Z. et les bêtes]. — *Artaban*, 26 avril.

— Rostand (Jean). — Z., homme de vérité. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 8-9.

— Pèlerinage de Médan, 6 octobre 1957 [Discours de Maurice Druon : Z. après le purgatoire ; et de Mme Ida-Marie Frandon : La pensée politique d'E. Z.]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 8-9.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Brodin (P.). — Courants et thèmes principaux de la littérature française contemporaine (Présences contemporaines. 3). — Nouvelles Éditions Debresse, 1957.

— * Simon (Pierre-Henri). — La Littérature du péché et de la grâce. Essai sur la constitution d'une littérature chrétienne depuis 1880 (Coll. « Je sais. Je crois »). — A. Fayard, 1957.

— Alyn (Marc). — Les petites revues vont-elles mourir ? — *FL*, 11 janvier 1958.

— Fongaro (Antoine). — C. R. de : P.-H. Simon, *Histoire de la littérature française contemporaine* (Paris, 1956). — *SF*, settembre-dicembre.

— Garneau (René). — Les lettres canadiennes françaises depuis 1930. — *Médecine de France*, nº 87. [Voir aussi : *Cahiers de l'Ouest*, novembre-décembre.]

— Kanters (Robert). — De 1914 à 1940 : la relève. — [In] * Neuf siècles de littérature française. — Delagrave, 1958.

Théâtre. — * Dussane. — Premiers pas dans le temple. — Au jour et aux lumières. Par les fenêtres. — C.-Lévy, 1957-1958, 2 vol.

— Bertin (Pierre). — Souvenirs d'un troupier. — *RP*, décembre.

— Silvain (Jean). — S., mon père. — *Les Annales*, décembre.

— Tosi (Guy). — Les relations de G. d'Annunzio dans le monde du théâtre en France (1910-1914). — *Quaderni Dannunziani*, VI-VII, 1957.

Alain. — A. et l'enseignement. — *Association des amis d'Alain. Bulletin*, nº 5, octobre.

Alain-Fournier. — * A.-F. — *Le Grand Meaulnes.* Éd. définitive, illustrée par Catherineau. Maquette de Pierre Robbes. — Club des jeunes amis du livre, 1957.

— Dufrenoy (Marie-Louise). — Entretien avec Isabelle Rivière [critique de l'article, « La fiancée du Grand Meaulnes », in *Paris-Match*, 8 juin ; extraits d'une lettre de Mme I. R. au directeur de *P. M*]. — *Vie française* (Québec), novembre-décembre.

Antoine (A.). — Voir : *Renan (E.).*

Apollinaire (G.). — Cameron (John W.). — C. R. de : G. A., *Œuvres poétiques*, éd. Pléiade (Paris, 1956). — *FR*, December.

Baillon (A.). — Stiévenart (Pol). — Les suicides d'André (*à suivre*). — *Nos Lettres*, octobre-novembre, décembre.

Barrès (M.). — * Barbier (Joseph). — Les sources de la *Colline Inspirée* de M. B. (Annales de l'Est. Mémoires. Nº 18). — Nancy, Berger-Levrault, 1957.

— Moreau (Pierre). — Autour du *Culte du moi.* Essai sur les origines de l'égotisme français. — *Archives des lettres modernes*, nº 7, décembre.

— M. B. — Ma visite à Lourdes. Inédit [février 1922]. — *FL*, 18 janvier 1958.

— Sadler (Georges). — Avec B., à Sion-Vaudémont. — *Le Pays lorrain*, nº 3.

Baty (G.). — L'œuvre complète de G. B. au Théâtre Montparnasse. — *Annuaire* 1956-1957 *du XIVe arrt*, Paris, Société historique du XIVe arrt.

Béguin (A.). — * A. B. Essais et témoignages. Étapes d'une pensée. Rencontres avec A. B. (Les Cahiers du Rhône. Série blanche. 96-XXX). — Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, décembre 1957.

Bergson (H.). — * Alexander (Ian W.). — B., philosopher of reflection (« Studies in modern European literature and thought »). — London, Bowes and Bowes, 1957.

Bernanos (G.). — Calmel (R. Th.), O. P. — La vérité du *Journal d'un curé de campagne*. — *L'École*, 28 décembre.

Bernard (T.). — Guilly (Paul). — T. B., poète. — *Le Monde*, 24-25 novembre.

Bertrand (A.). — Reuillard (Gabriel). — Le souvenir d'Adrien B. [1888-1917]. — *Le Monde*, 22 novembre.

Boschère (J. de). — J. de B. — Trois lettres inédites [à André Lebois]. — *Le Bayou*, nº 71, automne.
— Burucoa (Christiane). — Le testament spirituel de J. de B. — *Le Bayou*, nº 71.
— Lebois (André). — Itinéraire de J. de B. — *Le Bayou*, nº 71.

Brasillach (R.). — * R. B. — *La Reine de Césarée*, tragédie en cinq actes. — Plon, 1957.

Bremond (H.). — Heckenbach (Franz Bertram). — Henri B. Eine « mystiche » Philosophie der Kunst. — *Jahrbuch für Aesthetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, 1954 [d'après *Archivum historicum Societatis Iesu*, 1957].

Brousson (J.-J.). — Escholier (Raymond). — J.-J. B. nous a quittés. — *NL*, 30 janvier 1958.
— Gaxotte (Pierre). — Apologie pour J.-J. B. — *FL*, 1er février 1958.

Cingria (Ch.-A.). — Ch.-A. C. — Les petites montres. — *NRF*, janvier 1958.

Cladel (J.). — J. F. et C. R.-M. — La mort de Judith C. — *FL*, 8 février.

Claudel (P.). — * Fowlie (Wallace). — C. (« Studies in modern European literature and thought »). — London, Bowes and Bowes, 1957.
— * Lerch (Emil). — Versuchung und Gnade. Betrachtungen über P. C. und sein Schauspiel *Der seidene Schuh*. — Wien, Heiler, 1956.
— Dailly. — La gloire de P. C. [résumé d'une conférence]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, décembre.
— Ormesson (Wladimir d'). — Noël à Brangues avec C. — *La Croix*, 24 décembre.

Colette. — Jourdan-Morhange (Hélène). — Ravel et C. ou la collaboration inattendue. — *RP*, décembre.

Drieu la Rochelle (P.). — Faucher (Jean-André). — Requiem pour D. — *Artaban*, 10 janvier 1958.

Du Bos (Ch.). — Deux études d'E. R. Curtius sur Ch. D. B. [articles publiés en 1925, in *Die Literatur* ; en 1952, in *Die neue Rundschau*]. — *Cahiers Ch. Du Bos*, nº 2, décembre.
— Cahiers Ch. D. B. Avertissement de Gabriel Marcel. Introduction de M. L. [Michèle Leleu]. — *Cahiers Ch. D. B.*, nº 2.

Flers (R. de). — Cardinne-Petit (R.). — Visages oubliés. Robert de F. véritable marquis, quoique de théâtre. — *Artaban*, 13 décembre.

Forain (J.-L.). — Ladoué (Pierre). — De la Bohême à la foi vivante. Jean-Louis F. — [In] * Convertis du xxe siècle. 4e volume. — Paris-Tournai, Casterman ; Bruxelles, Foyer Notre-Dame, 1957.
— Cardinne-Petit (R.). — J.-L. F. et la comédie parisienne. — *Artaban*, 6 décembre.

Gerde (Ph. de). — Sablayrolles (J.). — Hommage à la mémoire de Philadelphe de G. — *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne*, 1952-1953 [1957].

Gide (A.). — * Jouhandeau (Marcel). — Correspondance avec A. G. — Marcel Sauter, 1958.

— Fernandez (Dominique). — Un humanisme moderne [C. R. de : J. Delay, *La Jeunesse d'A. G*] .— *NRF*, janvier 1958.

— Guérin (Daniel). — A. G. et l'amour. — *Arcadie*, janvier 1958.

— Jasinski (Beatrice W.). — G. et Viélé-Griffin : documents inédits. — *MP*, November.

— Luppé (Robert de). — « Au nom de cinq amis », le très jeune A. G. obtient audience d'E.-M. de Vogüé. — *FL*, 11 janvier 1958.

— Piroué (Georges). — G. vu par Jean Delay.... — *MF*, février 1958.

— Wais (Kurt). — *La Symphonie pastorale* — ein Meisterwerk A. G.s — *Antares*, Januar 1958.

— J. V. H. — A propos de l'édition originale de la *Symphonie pastorale*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 12, novembre.

Gillet (L.). — Louis G. et Bernard Berenson. Quelques lettres. — *Botteghe oscure*, quaderno XVII, 1956.

Giraudoux (J.). — * Albérès (René Marill). — Esthétique et morale chez J. G. — A.-G. Nizet, 1957.

— Albérès (René Marill). — État présent des études sur J. G. — *IL*, novembre-décembre.

— Clancier (Georges-Emmanuel). — G., l'aurore et le Limousin. — *La Revue française*, décembre.

— Martin (Frédéric). — *Intermezzo* de G. — *Conjonction* (Haïti), nº 67-68.

— Mc Lendon (Will L.). — Un mutilé de G. : *Simon le pathétique*. — *FR*, December.

Guitry (S.). — Surer (Paul). — Études sur le théâtre français contemporain. VIII (*suite*). S. G. — *IL*, novembre-décembre.

Jacob (M.). — * M. J. — Lettres aux Salacrou (août 1923-janvier 1926). Avec un portrait de M. J. par André Beaudin. — Gallimard, 1958.

— Un inédit de M. J. Reconnaissance à Dieu. — *Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse*, octobre-novembre.

— Billy (André). — Le vrai nom de M. J. — *FL*, 7 décembre.

— Breunig (L. C.). — M. J. et Picasso. — *MF*, décembre.

— Rousselot (Jean). — M. J., ou le sel dans la plaie. — *Entretiens sur les lettres et les arts*, nº 11, décembre.

— Rousselot (Jean). — M. J. le Gaëlique et Morven l'Hébreu. — *Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse*, octobre-novembre.

Jaloux (E.). — Delétang-Tardif (Yanette). — E. J. et le paysage suisse. — *Présence et Revue de Suisse*, nº 6, hiver 1957-1958.

Jammes (Fr.). — Laurand (Luce). — En suivant F. J. : l'herbier du poète. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.

Jarry (A.). — * Soleil de printemps, par Pierre Bonnard et A. J. [Coll. Haha. 13. Extr. du « Canard sauvage », 21 mars 1903]. — (Paris), Collège de pataphysique, an LXXXV (1957).

— Königsberg (I.). — Some unpublished letters by A. J. [sept lettres, B. N. Paris, provenant de la collection Loize]. — *MLR*, January 1958.

Larbaud (V.). — Henri-Monceau (Yvonne). — V. L. au Lycée de Moulins. — *RP*, janvier 1958. [Voir : Pierre Mazars, « V. L. potache tumultueux », *FL.*, 25 janvier.]

Larguier (L.). — * L. L., 1878-1950, inauguration de la plaque commémorative placée sur la maison dans laquelle il vécut trente ans à Paris. [Discours par Roland Dorgelès, René Fauchois, Étienne de Véricourt. Avant-propos signé : I. G. (Ivan Gaussen)]. — (Paris), les Amis de Léo L. (Sommières, Gard, Imp. de Demontoy), 1957.

— Bonmariage (Sylvain). — L. L., poète, collectionneur et gourmand. — *Revue Quo Vadis*, janvier-mars 1958.

Léautaud (P.). — Dormoy (Marie). — L'exposition P. L. — *MF*, février 1958.

Le Cardonnel (L.). — Ruy (Louis). — Le franciscanisme de Louis Le C. — *Études franciscaines*, décembre.

Lenormand (H.-R.). — Behrens (Ralph). — L' « Inconnu » as object of desire in the plays of L. — *FR*, December.

Le Roy (E.). — * Newman (Pauline). — Un romancier périgourdin. Eugène Le R. et son temps. — Nouvelles Éditions latines, 1957. [Voir : C. R. de : Robert Coiplet, *Le Monde*, 11 janvier 1958.]

Martial-Piéchaud. — Sée (Edmond). — M. P. — *RP*, novembre.

Maurras (Ch.). — Kermorvan (Marie-Aimée de). — J'ai vu Ch. M. mourir [de] sa prison. — *Aspects de la France*, 13 décembre.

— Peyre (Henri). — C. R. de : Léon S. Roudiez, *M. jusqu'à l'A. F.* (Paris, 1957). — *FR*, December.

Muselli (V.). — Billy (André). — Sur la conversion de V. M. [fragments d'une lettre d'A. Curvers]. — *FL*, 28 décembre.

— Soulairol (Jean). — L'œuvre poétique de V. M. — *Le Divan*, janvier-mars 1958.

Péguy (Ch.). — Christophe (Lucien). — P. à Bruxelles. Janvier 1958. Introduction à une exposition. — *ACP*, nº 62, janvier 1958.

— Dournes (Pierre). — Orléans et le souvenir de P. [discours, 22 septembre 1957]. — *ACP*, nº 62.

— Guiral (Pierre). — C. R. de : Ch. P., *Notes politiques et sociales* (Paris, 1957). — *ACP*, nº 61.

— A. M. [Martin]. — C. R. de : Ch. P., *Lettres et entretiens*, éd. M. Péguy (Paris, 1954) ; Ch. P., *Œuvres poétiques complètes*, éd. Pléiade (Paris, 1954) et de Ch. P., *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, éd. Club du meilleur livre (Paris, 1956). — *ACP*, nº 61.

— A. M. — La dernière maison habitée par P. à Bourg-la-Reine va disparaître. — *ACP*, nº 61, septembre.

— Milet (abbé Jean). — P. et le sens de l'histoire. — *ACP*, nº 61.

— Onimus (Jean). — C. R. de : Ch. P., *Œuvres en prose*, éd. Pléiade (Paris, 1957). — *ACP*, nº 61.

— Roger (Juan). — El poeta P. — *Revista de literatura* (Madrid), enero-junio.

— Villeroy 1957 [par Willy Ball ; discours de Sven Storelv, l'abbé Étienne Hamel : P. et la Sainte Vierge]. — *ACP*, nº 62.

— Thèses et diplômes d'études supérieures consacrés à P. [Guy Saunier, Secret et Regret dans l'œuvre de Ch. P., DES Paris, 1956 ; c. r. de J. Onimus]. — *ACP*, nº 61.

Perdriel-Vaissière (J.). — Lebois (André). — Le chant chrétien et chaud de Jeanne P.-V. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

Plisnier (Ch.). — * Ch. P. — Brûler vif. Poésie, 1920-1943. — Éditions Universitaires, 1958.

— Roussel (Jean). — A la poursuite de Dieu. Ch. P. — [In] * Convertis du xx^e siècle. 4^e volume. — Paris-Tournai, Casterman ; Bruxelles, Foyer Notre-Dame, 1957.

Proust (M.). — Autret (Jean). — La dette de M. P. envers Émile Mâle [reprend un chapitre de son étude sur *L'influence de Ruskin sur la vie, les idées et l'œuvre de M. P.*, Genève, 1955]. — *Gazette des Beaux-arts*, janvier 1958.

— Hartley (Anthony). — P.'s way. — *The Spectator*, 10th January 1958.

— La dédicace des *Jeunes filles en fleurs* [deux lettres de M. P. à la princesse Edmond de Polignac, non datées, 1917 ou 1918, publiées par Alain Ollivier]. — *Cahiers des Saisons*, juin 1956.

— Pugh (Anthony R.). — A forgotten article by P. : « Un dimanche au Conservatoire » (*Le Gaulois*, 14 janvier 1895). — *MLR*, January 1958.

— Vernière (P.). — Les jeunes filles chez M. P. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre.

— Zéphyr (Jacques-J.). — M. P. et le problème de la personnalité humaine. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre-novembre.

Rabearivelo (J.-J.). — Randriamahandry (Norbert). — Élévation de Jean-Joseph R., poète malgache. — *Le Journal des poètes*, novembre.

Radiguet (R.). — Lacretelle (Jacques de). — Souvenirs sur R. R. — *FL*, 1^er février 1958.

Ramuz (C.-F.). — Dami (Aldo). — C.-F. R. dans l'anniversaire de sa mort. — *Présence et Revue de Suisse*, n° 6, hiver 1957-1958.

— Le Coguiec (Claude F.). — René Auberjonois. — *Les Lettres nouvelles*, janvier 1958.

Rolland (R.). — * Di Scanno (Teresa). — R. R. — (Collana « Uomini e idee ». Nuova serie). — Parma, Ugo Guanda, 1957.

— Lettres inédites de R. R. [à Annette Kolb, vendredi saint, 1917 ; à René Schickele, 15 septembre, 19 novembre 1919]. — *Allemagne d'aujourd'hui*, novembre-décembre.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, n° 40-41, octobre ; 42, décembre.

Roussel (J.). — Hommage à Jean R. [par Roger Besus, Pierre de Boisdeffre, Maurice Carité, Jean Cussat-Blanc, M.-M. Davy, Pierre Molaine]. — *L'Age nouveau*, décembre.

— Besus (Roger). — Jean R. — *ACP*, n° 58, avril.

Saint-Exupéry (A. de). — * François (Carlo). — L'Esthétique d'A. de S.-E. Préface de André Marissel. — Cambridge, Mass., Schoenhof's foreign books, Inc. ; Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1957.

— Thuillier (Guy). — S.-E. poète politique. — *La Revue administrative*, novembre-décembre.

Schwab (R.). — Inédits de Raymond S. [Une ville de mémoire. Épisode. Bonn, sept. 1903-déc. 55. — Le test de l'escalier. — Au moins des coïncidences]. — *MF*, février 1958.

Thibaudet (A.). — Bédé (Jean-Albert). — C. R. de : John C. Davies, *L'œuvre critique d'A. T.* (Genève-Paris, 1955). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 2.

Toulet (P.-J.). — * Martineau (Henri). — P.-J. T., « collaborateur » de Willy (La Vie de P.-J. T.). — Le Divan, 1957.

— P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées. Chroniques. [I. Variations sur un thème inconnu. — II. Déboulonnons.] — *Le Divan*, janvier-mars 1958.

Valéry (P.). — * Œuvres de P. V. Tome I. Poésies. Mélange. Variété. Éd. établie avec introduction, notes, variantes des poésies et des plus anciens écrits, textes complémentaires et bibliographie par Jean Hytier. Introduction bibliographique par Agathe Rouart-Valéry (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1957.

— Duchesne-Guillemin (Jacques). — Avant la trentaine (Introduction aux Cahiers de P. V.). — *NRF*, janvier, février 1958.

— Henriot (Émile). — V. inédit et commenté. — *Le Monde*, 1er janvier 1958.

— Jones (Rhys S.). — P. V. — *Contemporary Review*, January 1958.

— Lacôte (René). — La poésie. P. V. — *LF*, 22 janvier-5 février 1958.

— Lalou (René). — V. ne s'éloigne pas. — *Les Annales*, février 1958.

— O. N. — P. V. en 1912. — *L'Observateur littéraire* (France-Observateur), 26 décembre.

— Truc (Gonzague). — La philosophie de P. V. — *L'École*, 25 janvier 1958.

— Une belle page de V. sur la création littéraire. Commentaire littéraire par Jacques Truchet [L'essence de la « littérature » (in) *Regards sur le monde actuel*]. — *Pensée française*, décembre.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences.*RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil en mai 1958
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1958.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1967.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1128.